

René Passeron

L'Amour-révolte

**I L'amour du vide
II Le corps délivré
III La raison ardente**

2014

Du même auteur

- *lo lourde, notes pour une légende*, Paris, Julliard, 1952.
- *L'Œuvre picturale et les fonctions de l'apparence*, Paris, Vrin, 1962, 3ème éd, 1986, etc. Traduit en roumain.
- *Nomélanie, petite rhétorique du prénom des dames*, Verviers, Temps mêlés, 1965.
- *Histoire de la peinture surréaliste*, Paris, Le Livre de poche, 1968, rééd., 1991.
- *Clefs pour la peinture*, Paris, Seghers, 1969.
- *Magritte*, Paris, Filipacchi–Odège, 1970. Nelle éd. 1973, trad. en anglais, allemand et japonais. Rééd. au Japon, 2005.
- *Jacques Doucet*, Paris, Dina Vierny, 1973.
- *Encyclopédie du Surréalisme*, Paris, Somogy, 1975. Nelle éd. 1977, trad. en anglais et allemand.
- *André Masson et les puissances du signe*, Denoël, 1975.
- *Salvador Dali*, Paris, Filipacchi, 1979.
- *Tout l'œuvre peint de Klimt*, Paris, Flammarion, 1983.
- *Pour une philosophie de la création*, Klincksieck, 1989.
- *Dali hors Dali*, Barcelone–Paris, Ars Mundi, 1990.
- *Dominique Sarraute*, Paris, Cercle d'Art, 1994.
- *Poèmes laconiques*, Brax, L'Atelier, 1996.
- *Les fous du feu*, polar–pamphlet. Ed. numérique /Mélusine.
- *La Naissance d'Icare. Eléments de poïétique° générale*, Paris, ae2cg, 1996.
- *ASRARIM, trois poèmes d'anti–naissance*, Tunis, L'or du temps, 1997.
- *Le Surréalisme*, Paris, Terrail, 2001, trad. en anglais.
- *Exclamations philosophiques, suivi de Thèmes*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- Avec Richard Conte et Jean Lancry, *Inimages,°* Paris, Klincksieck, 2008.

Albums (exemplaires uniques)

- L'amazone adultère (collages)
- Les rêves secrets la madone. (collages et textes)

En préparation :

- *Le destin de Mélissa*, roman noir.

Sous la direction de R. P. :

- *Recherches poïétiques I*, Paris, Klincksieck, 1975.
 - II. *Le Matériau*, ibidem, 1975.
 - III. *La Création collective*, Paris, Clancier–Guénaud, 1981.
 - IV. *Création et répétition*, ibidem, 1982.
 - V. *La présentation*, Paris, éd. du C.N.R.S., 1995.
 - *Dictionnaire général du Surréalisme et de ses environs*, avec Adam Biro, et alii, Paris, P.U.F., 1982.
 - *Poïétique*, Actes du 1er colloque international de Poïétique, 1990.
- Revue *Recherches poïétiques*, (avec Edmond Nogacki et Richard Conte), P.U. de Valenciennes et Société internationale de Poïétique, n° 9 paru.

* Les mots marqués du signe ° sont définis p. 287 sq

Dédicace

Aux ombres lumineuses qui scintillent dans le «ciel d'en bas»,
comme autant de reflets stellaires de la constellation de l'aimance.

Nefertiti

Diotima

Aspasie de Milet,

Phryné au tribunal de la beauté

la Sybille aux gencives d'écume

Ariane ma sœur de quel amour blessée

Lucrèce tuant son corps violé

Bérénice *invita* °

Marie de Magdala dans les bras de Jésus

Agnès, Ursule, toutes les martyres

Cécile, Reine, Dorothée

Agathe ses seins sur une assiette

Blandine sous les crocs du lion

Odile aux flèches de feu

Viviane dans la forêt

Morgane fée, née de la mer, comme Aphrodite

Iseut au sourire en forme de barque

Sappho à la roche de Leucade.

Loreley dans un remous du Rhin

Hildegard et le feu créateur,

Ophélie dans le noir de son sang

Libuse fondatrice de Prague

Tanaquil à Tarquinia dans la Tombe des taureaux

Héloïse du Paraclet

Mathilde la brodeuse

Mélusine avec son cri et toutes les magiciennes
vouées au bûcher par Jéhovah
les Dames juges d'Amour,
Rostangue de Pierrefeu
Bertrane de Signe
Alalète, dame d'Ongle...
Hadewije d'Anvers
Angadrème d'Oroër
Thérèse la grande
Esclarmonde la Parfaite
Angèle de Foligno
les éventrées, les égorgées
Girarde, dame de Lavaur, sur la point d'enfanter, jetée dans un
puits et couverte de pierres
Francesca de Rimini, dans *l'Enfer* de Dante et dans *le Purgatoire*
(inventé par la douce Perpétue, avant d'être crucifiée)
Pia de' Tolomei pour la peste de la Maremme
Agnès Sorel, dame du manoir de Beauté,
pendant que Jeanne brûlait à Rouen,
toutes les filles du feu -- sorcières!
pour avoir été trop vivantes, trop *voyantes*
Margot la reine ensanglantée
«la belle la soumise l'accablante La Cadière» (Breton)
Magdeleine convulsionnaire par méchanceté de prêtre
Artemisia Gentileschi à son procès pour viol,
les sultanes verrouillées,
Roxelane épouse de Soliman pour qu'il soit magnifique
Kössen morte en mordant ses assassins
Aimée de Tivery enlevée par des pirates, vendue à un harem et
choisissant d'y rester sous le nom de «Cœur brodé».
Ô tous les cœurs brodés de l'amour sublime
la Religieuse portugaise en larmes
tous les ventres infibulés, mutilés, excisés
les révoltées contre la névrose tribale
les cœurs d'acier de l'amour universel
Théroigne de Méricourt la meneuse à Versailles

Olympe de Gouge, Rose Lacombe, Manon Roland guillotinéés à Paris
Bettina Brentano lumière de Goethe
Louise Michel reine à Cayenne
la Kolontaï avec son marin
Mother Jones à l'immense poitrine entre le peuple et les lyncheurs
et Bessie Smith Ô grande voix morte, à la rue, pour sa couleur
Frida Kahlo toute cassée
Lou Salomé de Rilke à Freud
Miléna de Kafka disparue dans les camps...
et toutes les libres plus encore que belles
Phoolon Dévi «reine des bandits» contre les castes
Sarah Balabagan qui a tué son violeur
comme fit Violette Nozière la belle parricide
Hirsi Ali, traquée pour avoir défendu les femmes
contre les névrosés de la charia
Noor Anayat Khan, princesse de la résistance exécutée par la
Gestapo dans la beauté de ses trente ans,
tant d'autres, naguère, par vagues, mises nues et cheveux rasés
pliées en deux par l'asphyxie des chambres à gaz...

Clares, sur fond de nuit, défilent, à petits bruits de pas et
murmure incompréhensible,
les messagères de la SUBLIMITE.

Ajoutez à leur cortège toutes celles dont je vais parler dans ce livre,
Sonia la belle pianiste, la reine de Scala, l'îlienne de Sousse, Sombre
souffrante, Erzuie Fréda, Margaret en croix, Antigone héroïque, Pia
mon Erogyne, Gloria prostituée, Cory tueuse, Io-Isis, Aphrodite,
Athéna, Marie, Lilith, Eve et quelques autres, trop intimes pour
avoir un nom...

Je «trempe ma plume dans l'arc en ciel.»(1)

L'amour du vide

«Qu'y a-t-il dans le vide qui
leur puisse faire peur ?»

Pascal, *Pensées*, 191.

Le passé -- mortuaire

Pour Eurydice la morte.

"Alors : Quel est donc, s'écrie-t-elle,
cet égarement qui m'a perdue, moi infortunée, et
toi en même temps, Orphée ?
Quelle folie ?»

Virgile, *Géorgiques*, IV, 492.

Descente amoureuse dans le séjour des spectres.

Orphée progresse vers les dessous de la Terre.

Son chant sonne clair dans le NOIR
où ses yeux se perdent.

Car, la NUIT,
qui est, pour le peintre, *L'Empire des lumières*, (1)
reste, pour l'amant qui gémit à la recherche de sa maîtresse,
l'empire des ténèbres.

Ce gouffre sans repères est un néant de la vue,
que chercheraient à combler des mains tâtonnantes
mais Orphée bat les cordes de son luth
pour lancer au loin la musique, reine des profondeurs
qu'elle déchire d'échos enchevêtrés.

Les yeux fermés il appelle Eurydice, à grandes clameurs
de larmes et de révolte.
Les hanches balancées par la lenteur du lamento.
il fait semblant d'être un mort debout,
pour ne pas effaroucher les ombres qu'il traverse , lourd
de sa scandaleuse épaisseur vivante.

Habité par sa musique, il s'avance à pas de loup, vers le trône
virtuel du Roi des Enfers.
Il espère tomber par hasard sur la douce tiédeur de sa maîtresse,
«qui bouge encore» (croit-il).
Mais la Caverne verticale est si pleine de gémissements,
transformés par l'écho en clameurs et en brames, qu'il n'est plus
possible d'entendre le souffle des ombres.

L'Inspiratrice disparue est bien quelque part, ici, toute proche
peut-être, mais le NOIR ABSOLU l'absorbe et l'enfouit dans un
néant de l'apparence, donnant à la transparence de son spectre

l'opacité souterraine de la mort.

Seule une caresse de lumière pourrait mettre ce corps à distance de regard.

La nuit vous colle aux yeux.

Tout art produit du jour. S'il ne ressuscite pas les morts, il les commémore. Il convoque les Doubles. Il se saisit des *eidôla*°.

Par des gestes entourant un morceau de vide, il dessine les contours de la bien aimée, dans l'opalescence du brouillard.

Mais rien n'est pire que le brouillard dans la nuit, si ce n'est le brouillard blanchi comme un mur par un jet de lumière.

* * *

Ô resurgie en vain, à l'appel du poème finalement jeté au feu, présente à grand peine, que je distingue à travers les moires flamboyantes du deuil,

nue et calme, avec ce regard disparu dans le noir de deux trous aveugles, et ce front clair de sainte aurolé pour la voyance, dont tu n'osais pas te targuer de ton vivant, mais qui néanmoins me devinait !

Magicienne morte, qui ne cesse de vivre en moi, tout ce que j'ai dit de toi, toutes ces paroles depuis des années, que je t'ai adressées et que tu n'as pas entendues, faute qu'elles fussent dignes de toi, tout ce long discours amoureux s'effrite et tombe en cendre pour que tu cesses de te dissoudre.

Alors, je te donne la parole. Dresse ton corps, qui n'est plus matière, ni même vie, ton corps sauvé par le souvenir, ce corps qu'ils appellent «glorieux°» parce qu'il ne serait plus que lumière, dans le mythe intérieur de l'amant, et que c'est l'amour, en effet, qui justifie la vie, le travail, l'œuvre, la rêverie, et toutes les multiples formes du malheur.

Prends ma main dans la tienne, pour en faire sortir l'unique vérité de tout. C'est toi qui jettes ces pages au feu, c'est toi qui profères

le poème dans ma pensée de toi, et qui brûles silencieuse à petit bruit.

O ces mots que tu savais prononcer tandis que je prenais ton corps! Et maintenant, tu flambes devant moi, et chaque feuille tombée de ce poème est un soupir de souffrance et de résignation au destin du corps, se donner, jouir, périr, tomber en cendres...

Telle est donc cette vérité de tout, que tu m'as imposée avec le sourire, dans la cruauté rituelle du feu. Et je vois passer, page après page, dans les flammes, d'étranges formules prémonitoires.

Comme si tenter pendant dix ans d'arracher ton corps à la mort n'avait été qu'un bégaiement de ce feu flambant final, dont je ne savais pas qu'il était le seul poème possible à ta disparition.

Du jour de notre rupture, ce poème s'est imposé comme un devoir sacré de l'écrire, une nécessité funèbre et érotique de sauver le souvenir de ce corps merveilleux de dire la luxure éperdue dont tu m'avais comblé, avant ton triste refus, cette séparation (2) qui m'a privé de ta mort, toi qui m'as tout donné.

* * *

Et puis, un jour, des années plus tard, j'ai appris qu'elle était morte dans l'incendie de sa voiture.

Elle n'était plus l'absente, elle était la morte

Son corps ressuscitait en moi. Ses rondeurs, que le souvenir me rendait, par une sorte d'hallucination, présentes et palpables, ne me donnaient pas la conscience de déchoir dans l'idolâtrie de la chair mortelle.

Ai-je été la proie d'une sorte de religion déviée vers le «monde» ?

Après tout, les objets du culte aussi, dont se satisfait la conscience religieuse, ne sont que des choses triviales, pain et vin acide, dentelles et petites flammes.

La conscience passe à travers ces choses, pour aller au-delà.

N'ai-je pas fait de même avec ma maîtresse morte ?

N'allais-je pas, comme de son vivant, à travers le galbe de ces objets sacrés, de surcroît offerts dans le corps infiniment respectable d'une personne humaine,

bien au-delà de la physiologie, en effet misérable

(et plus que mortelle, morte),

vers une transcendance où le désir, sans aliénation sublimatoire,

trouvait la beauté et l'harmonie qu'on appelle, ici et là, le divin ?

Par cette « choséité » mentale trop évidente, j'accédais à la clarté philosophique de ce problème : où est la sublimité de l'amour, du côté de Dieu, ou du côté du corps ?

Du côté du «salut de l'âme», qui est instinct de conservation, vulgaire souci du « moi haïssable »,

ou du côté de l'offrande de la chair, qui est amour de l'Autre ?

En vérité, la mort d'Erogyne° me prenait à la gorge.

Je m'étouffais de cette morte. Il fallait que je crie.

Par ce poème, j'ai tenté de soulever la pierre.

Je suis descendu dans le NOIR pour me saisir de la disparue.

Tel est le paradoxe de la mémoire :

l'être qui vous anime secrètement dans l'obscurité, s'évanouit à la lumière.

Il ne faut pas penser aux morts.

Qu'ils nous hantent, sans qu'on les évoque !

«Paix à leurs cendres». RESPECT.

Orphée ne laisse pas dormir dans la mort celle qu'il aime.

Il ne respecte pas Eurydice. Il l'AIME TROP.

Il la CHERCHE. Il la VEUT.

Il lui parle. Il l'appelle... -- En vain.

Elle n'était plus qu'une ombre pâle.
Les mots d'un désir dément se sont effilochés.
Les mots dérapent sur la mort comme sur l'amour.
J'ai brûlé ce poème.
Je ne suis jamais sorti de cet Enfer...

* * *

Orphée s'avance dans le « ténébreux séjour de l'épouvante ».
Il chante. Hadès est enchanté.
Il accorde au Poète un miracle, celui de la dérogation aux lois de la nature.
Mais son épouse Perséphone, par jalousie, impose à Orphée une condition qu'elle sait intenable : elle interdit à l'Amant de se retourner sur sa Maîtresse pour l'embrasser avant d'être complètement sorti des Enfers, d'où elle-même, ni Hadès, ne sortiront jamais...
-- Promis, répond l'Amant, trop heureux.

« Cependant, émues par ses accents, du fond des demeures de l'Erèbe, les ombres ténues s'avançaient et les spectres de ceux qui sont privés de la lumière, aussi nombreux que les milliers d'oiseaux qui se cachent dans le feuillage...-- autour d'eux s'étend un noir limon, puis les hideux roseaux du Cocyte et un marais maudit, à l'eau croupissante, qui les enchaîne; et le Styx qui les enferme neuf fois dans ses replis. » (3)

Chacun de nous, inconsciemment, emplit le VIDE de la mort de cette foule populeuse qui respire encore, mythiquement, comme seuls peuvent respirer le poème, la musique, la peinture et tous les arts, à la source du battement créateur.

Le temps laisse revenir les disparus dans la luminescence des visages qui se déforment, s'estompent, deviennent méconnaissables,.
Et l'on s'interroge avec désespoir sur des images fantomatiques..

Le deuil n'en finira jamais.

Il s'aggrave de cette perte dans les rêveries de la mémoire,
qui prolongent les pertes dans le réel de la vie....

En nous se creusent les souterrains d'un labyrinthe,
qui sont des couloirs de la perte.

L'amour des disparus est une des formes de l'amour du vide.

L'instant présent, que nous vivons ensemble
dans les faux-semblants du décalage horaire,
n'est qu'un lumignon minuscule, eu égard à l'immensité
du vide mémoriel.

On a dit que l'humanité est faite de plus de morts que de vivants,
c'est peu dire. La foule transparente qui se bouscule dans la nuit
des temps hante le vide océanique de notre mémoire,
sur lequel flotte, comme un esquif, le présent des vivants,
et nous ajoutons à une réalité devenue insaisissable,
l'abondance de nos fabulations dévotes.

Par son chant, Orphée se croyait maître de la mort.

Il « avait échappé à tous les hasards. Eurydice lui était rendue et
remontait à la lumière d'en haut »... (4)

Hélas, le Désir veut toucher.

Il ne souffre pas la distance de l'Amour, qui est regard.

Amant qui pleure, Orphée est d'abord un artiste qui crée.

Son chant précède tout espoir.

Son amour, révolté, veut « sortir » Eurydice de la nuit.

Elle le suit, transparente, il l'emmène, pour l'installer à jamais
dans le soleil de la plage où elle courait, joyeuse...

En ceci, l'amour et l'art sont du même ordre,
celui d'une pensée créatrice qui exige le «dérèglement
systématique de tous les sens».

Transfigurée, la vie devient alors une sorte de musique.

Orphée chantait victoire, mais, croyant avoir réussi son rapt,
il s'est tu. Alors, il va tout perdre.
Il se retourne sur celle qu'il veut baiser au plus vite.
Il retombe dans la nature, par cet abus sexuel, donc fatal.

Orphée, mourant sous les ongles de mégères jalouses du chant
interminable de sa douleur, appelle encore Eurydice,
enfouie à jamais dans le flux intérieur de l'inconscient.
«Tête arrachée du corps et roulée dans le fleuve, 'Eurydice' répé-
taient d'elles-mêmes sa voix et sa langue glacée.»

Ce qu'Orphée cherchait n'était pas seulement sa maîtresse morte,
mais la mort elle-même, qui est pour tout homme la maîtresse la
plus fidèle.
Il l'a trouvée. Eurydice est toujours vivante, au loin,
dans le séjour nocturne où s'aventurent tous les artistes.
Spectrale, elle n'apparaît plus qu'en rêve.
Mais son cœur bat au fond du nôtre.

Le malheur d'Orphée est d'être un vivant à la recherche d'une
morte, alors qu'en vérité, il descend dans le VIDE de la vie
intérieure, où il requiert à voix haute celle à laquelle il disait :
-- Vous êtes ma vie, et qu'il voulait, comme une bête, saillir,
alors qu'elle avait pris place dans le cortège définitif des Mortes

AIMER LE VIDE ne peut être que folie -- amour fou --
puisque c'est l'amour d'un temps futur
hors de portée de l'amour même,
donc l'amour présent d'un amour vidé de tout objet
qui ne soit l'ombre -- perdue
d'un rêve.

Eurydice, douce lueur
qui s'efface dans le gouffre du jamais plus,
écarte de tes yeux fermés tes mains mouillées de larmes
Cesse de pleurer ton Amant,
il va bientôt te rejoindre.

Sacrifice à la musique d'un mort

«J'ai toujours eu horreur d'écouter la musique les yeux fermés, sans une part active de l'œil. La vue du geste et du mouvement des différentes parties du corps qui la produisent est une nécessité essentielle pour la saisie de toute son ampleur.»

Igor Stravinsky, *Chronique de ma vie*, p. 82-83 et 91.

Le secret de l'Opus 15

Hier soir, à la télévision, retransmission du quatuor, opus 15, en ut mineur d'Albrecht, donné salle Pleyel.

J'ai coupé le son.

Ce quatuor est admirable. J'ai bien connu Albrecht. Sa mort stupide, il y a six mois, fait maintenant qu'on le découvre.

On le joue partout...

Albrecht ! Ce virage, sur la N6, au sud d'Arnay-le-duc, à l'amorce d'une descente, avant le passage à niveau, mal balisé... la nuit, les phares, l'arbre de plein fouet, Pierre Amédée Albrecht est mort à trente ans. Je l'ai bien connu,

-- c'est même par Sonia, il y a deux ans.

Sonia était au piano, hier soir. Avec le trio Rémillat, trois vieillards neveux comme des musiciens, le violon, l'alto, le violoncelle, très bons.

Ce quatuor a été écrit pour elle.

Je ne l'avais jamais entendu, sinon par bribes, en privé, chez Albrecht, qui m'en avait montré des passages.

-- Ce quatuor, mon gars, tu vas voir !... m'a-t-il dit un jour.

VOIR ! Hier soir, c'était la première audition. Moi, j'ai coupé le son.

Écrit pour elle, c'est Albrecht qui me l'a dit.

Elle le savait. Il lui avait glissé, entre deux mots d'amour, qu'il écrivait un truc pour elle..

Mais Sonia ignorait ce que moi, j'ai su.

Je suis le seul, sans doute, à savoir.

Sonia est une excellente pianiste. Elle a donné son premier concert à quatorze ans. Qu'elle en ait dix de plus, son talent lui est resté, c'est la grâce qui lui est venue.

Quand j'ai rencontré Albrecht chez elle, nous étions déjà séparés, mais toujours amis, comme j'aime le rester dans ce cas.

Elle connaissait Albrecht depuis quelques jours, et cet homme était déjà fou d'elle, avec cette vivacité qu'il avait.

Quand il fut son amant, un peu plus tard, il devint par là même mon ami.

Cette façon qu'il avait de me parler d'elle !

Par allusion, dont il savait que je saisisais tout, il me disait son corps. Je gardais pour Sonia cette tendresse un peu fraternelle de celui qui a été heureux.

En un sens, je l'aimais toujours, bien que j'eusse l'esprit ailleurs.

Aimer la même femme, ensemble ou l'un après l'autre, peut lier deux hommes, au lieu de les séparer. J'ai beaucoup aimé Pierre-Amédée...

Misère qu'il se soit écrasé sur cette route, sans avoir pu entendre, je veux dire voir, son quatuor joué par Sonia.

Hier soir, je ne sais si le metteur en scène avait des directives inscrites sur le manuscrit, il se peut, mais la disposition des musiciens fut ce qu'elle devait être, et suffisamment inhabituelle à la télévision pour qu'une secousse m'en fût montée au cœur, dès la première image.

Sonia avait une robe de soie claire, légèrement décolletée dans le dos, moulante sans excès, bras nus et jambes découvertes. Ses cheveux étaient relevés en un lourd chignon, comme Albrecht aimait.

Est-ce pauvreté des moyens techniques ? -- pas un instant, pendant plus d'une demi-heure d'émission, les opérateurs n'ont montré son visage, ni de face, ni de profil.

On n'a pas vu son admirable poitrine, ni même ses mains, comme il arrive pourtant, par poncif, qu'on s'attarde sur celles des pianistes, à la télé.

Seulement son dos.

Pendant plus d'une demi-heure, son dos !

J'ai compris. J'ai vu.

Les trois vieillards étaient de face. Elle, de dos. Tout le secret de ce quatuor est là.

Ce n'est pas un quatuor pour cordes, pour corps de...

C'est un quatuor pour le dos de Sonia.

Et je suis persuadé, tel que j'ai connu Albrecht, que Sonia ignorait la précision de cette dédicace.

Comment eût-elle mis tant de grâce naturelle, sauvage, somptueusement érotique, à jouer la musique de son amant mort, -- à montrer à cette salle comble et à plusieurs millions de téléspectateurs, les yeux fascinés, sans doute, comme j'étais, son dos remué par les mouvements qu'il avait voulu ?

J'assure, pour le tenir de sa bouche, que toute la partition du *quatuor, opus 15*, d'Albrecht, a été écrite pour la VUE du dos de Sonia, et qu'il n'est pas une note émise par le piano, qui ne soit spécialement choisie en fonction de sa place sur le clavier, et du geste imposée à la bien-aimée par cette exécution.

Sonia, prisonnière de son instrument, les mains liées en quelque sorte par le fantôme de son amant, gardait les jambes bien jointes, car ses pieds devaient sans cesse, et surtout pendant le scherzo, user des pédales.

C'est une femme grande.

Elle avait, comme à l'accoutumée, reculé un peu le tabouret. Elle se tenait bien droite et la taille cambrée, dans l'attitude des bonnes pianistes sages.

Mais son dos fléchissait vers l'avant pour les *pianissimi* de l'andante, relevant légèrement ses reins, que la mousseline de soie ne voilait qu'à peine.

Souvent, ses mains, sur quelque note forte, dessinaient dans l'air des points d'interrogation et, pour peu qu'elle eût des accords à plaquer, ses épaules et la douce chute de son échine tressaillaient, comme frappés de coups.

Peut-être devrais-je, en suivant la partition, préciser mes présentes révélations, que la mort malheureuse du compositeur me permet de verser aux dossiers des historiens de la musique.

* * *

L'*andante commoto* commence par une série de rythmes assourdis, resserrés en accords riches dans le médium.

Le piano se contente d'accompagner le départ du violon, puis de l'alto, tandis que le violoncelle assure une basse continue.

Aucun ton à la clé.

Quelques notes glissées et des effets de percussion, esquissent le thème saccadé qui reviendra au final.

Ces accords juxtaposent les mains, et même les croisent devant le corps. Puis, des traits d'accompagnement, qui mettent en valeur le délié des doigts, font progresser la main gauche vers les graves et la main droite vers les aigus.

Les bras s'allongent peu à peu dans leur limpidité symétrique. Ils sont tenus ouverts dans une sorte d'immobilité active, assez longtemps pour qu'on les admire.

Sonia n'est pas encore en croix, comme elle le sera tout à l'heure, mais seulement posée là, déployée, EXPOSEE, pour cette face unique de sa beauté qu'on veut nous donner à voir.

Tout le reste, son visage, ses seins, ses genoux, l'idée de leur existence vous prend l'imagination, faute que vos yeux les puissent saisir, et c'est à ce moment là, sans doute, que les mélomanes, non prévenus mais quelque peu sensibles, auront commencé à regarder au lieu d'entendre.

Le dos de Sonia, attaché au clavier par ses bras et soulevé, comme en apesanteur, par l'excitation d'exécuter une musique prenante,

oscille,
tel une plante sous-marine.

Parfois, ses deux mains se font rapides, et l'on croirait qu'elles veulent attraper les perles d'un collier défait, qui fileraient sur les touches.

Son cou et sa nuque, tantôt se penchent vers le piano, tantôt suivent le tendre mouvement de sa tête, qui se relève vers le ciel, dans une sorte de supplication un peu cabotine.

Quand Sonia s'incline d'un côté, ce n'est pas sa taille qui plie -- sinon pour corriger, dans le sens inverse, le roulement de ses reins. Et lorsqu'elle approche du clavier sa poitrine, ce n'est pas non plus sa tige dorsale qui se courbe : la cambrure de ce torse reste inaltérée.

C'est le volume entier de ses lombes qui verse vers l'avant.

La lenteur de l'*andante* ne soulève les rondeurs de ce corps, sur le velours du tabouret, que dans le crépuscule d'un ralenti, où le désir, mêlé de vertige, trouve une solennité, -- celle du sacrifice de cette colombe à l'éternité d'un mort.

* * *

L'exposition de la femme est un des rites majeurs de sa mise en gloire.

Et cette glorification s'adresse toujours au regard ébloui de l'adorateur, dans des variantes qui, toutes, ont pour fin l'immobilité sacrale du corps offert, mais hors d'atteinte.

L'orante paléo-chrétienne est debout près de son Dieu, et ses mains ouvertes se lèvent de chaque côté de son visage extasié.

Les saintes sont des statues vivantes, le plus souvent debout face à leurs dévots à genoux.

-- Et la Vierge Marie (celle des apparitions un peu partout dans le monde chrétien, Lourdes, Fatima, tant d'autres), ne porte pas d'enfant, mais elle s'offre aux foules gémissantes.

Ses mains, ouvertes au niveau de ses hanches, jettent des rayons... Ses pieds nus écrasent le Serpent, et sa tête, voilée de blanc, est ceinte d'étoiles.

Dans un déferlement d'images pieuses, cette «Immaculée conception», trouvaille récente de prêtres amoureux, relève du kitsch «Saint-Sulpice»...

La «Vierge avocate» ouvre son manteau pour abriter les pécheurs, puis se tourne vers son Seigneur et lui montre ses seins nus pour calmer sa colère. L'exposition, disons plutôt l'exhibition, est alors l'argument érotique, d'une supplication.

Seule Phryné, mettant nue sa beauté rayonnante devant les juges d'Athènes, est allée plus loin, pour l'efficacité de l'impudeur.

La *Pieta* porte sur ses genoux le corps exsangue de son Fils, et des larmes coulent de ses yeux fermés...

Les yeux de Sonia sont restés invisibles, mais nul ne pouvait douter qu'ils fussent fermés et pleins de larmes.

Que dire de toutes les femmes nues de l'art occidental, qui souvent regardent dans les yeux leurs admirateurs, comme la *Venus d'Urbino*, la *Maja nue* ou l'*Olympia*, ... -- relayées par tant de photos offertes au désir des hommes...

-- n'insistons pas !

MAIS SONIA EST EXPOSEE DE DOS !

Rareté contraire à l'iconographie des élues en gloire

Glisse-t-elle dans son spectacle une composante satanique ?

Dans les messes noires, tous les objets sont à l'envers, toutes les images sont inversées. Albrecht a-t-il voulu glorifier une

«invertie»?

Est-ce un bonheur sodomite qu'il a voulu proclamer, pour contrevenir à la diabolisation chrétienne de cette pratique contraire au dogme qui unifie copulation et fécondation, selon la névrose obsessionnelle et auto-punitive de prêtres pliés au célibat, source majeure de tant de vices ?

Plaidait-il pour la LIBERTE DE L'ART (d'aimer) ?

J'imagine que, s'il a eu d'abord, en son égérie, le tout-venant d'une maîtresse, celle-ci a dû l'inciter assez vite à user d'un registre plus large.

Il aura trouvé en elle le privilège de se voir ouvertes toutes les portes de l'inspiration.

A l'évidence, ce quatuor est un chant de reconnaissance, l'hymne d'un homme étonné de son propre génie, à une merveille, qu'il a voulu rendre publique, par le scandale de cette mise en scène.

Il s'est conduit comme un chorégraphe, dominant par la musique l'innocence d'une amante, soumise à des aveux involontaires, inconsciemment scabreux..

A quoi s'ajoute qu'en dépit de l'immobilité hiératique des corps en gloire, Sonia doit bouger. Elle JOUE la musique de son amant disparu.

C'est donc au VIDE qu'elle adresse l'agitation secrète de son ENVERS, donné en pâture à tant de vivants qu'elle ne voit pas.

- Y pense-t-elle ?

Inconsciente de sa gloire impudique, Sonia se livrait toute au culte de son défunt, à qui elle jetait le souvenir fantomatique de ses plus belles offrandes.

Elle avait une fraîcheur d'innocence, qui semblait ne la livrer qu'à la musique, mais aussi une ductilité qui, pour aller de soi chez une personne si féminine, ne manquait pas d'être raffinée dans toutes ses nuances, sachant oser, dans la plus nécessaire des postures, une inflexion, une langueur, un frôlement du déséquilibre, qu'aucune musique n'eût exigé.

Le corps de Sonia fut, hier soir, d'une musicalité vénusienne qui a dépassé, je pense, les intentions les plus audacieuses d'Albrecht.

* * *

Que dire du deuxième mouvement, *larghetto*, sinon qu'il prolongeait l'*andante* sur un mode plus respiratoire, comme si le corps de Sonia, passées certaines brutalités de l'attaque, s'était ranimé de grands soupirs heureux .

Une chaleur, maintenant, donnait plus d'ampleur aux gestes, que de longs arpèges, en manière de valse, conduisaient d'un bout à l'autre du clavier.

Des accords complexes, séparés par des silences et des points d'orgue, pour ponctuer les arabesques du violon, rendaient Sonia moins prisonnière, sans toutefois la délier.

Ses jambes m'ont frappé pendant ce *larghetto*. Elles étaient bien visibles, entre les pieds du tabouret.

Non sans une lenteur caressante, le jeu des pédales leur imposait un mouvement alterné dans la verticale, de sorte qu'avec une régularité de métronome, dont on pouvait douter qu'elle fût musicale ou sensuelle, elles ne cessaient de se froter l'une l'autre.

Du genou à la cheville, la courbe intérieure des jambes féminines est d'une asymétrie qui exclut l'emboîtement, puisque la rondeur des mollets laisse des vides au niveau des attaches.

Nul n'ignore que, dans un corps de femme, ce sont les vides qui attirent le désir, et c'est à combler des vides trop visibles que Sonia

semblait contrainte.

Par le plein fuselé de chaque jambe à son tour, ce mouvement perpétuel tentait (en vain) d'effacer des allusions à des impudeurs plus secrètes.

Et ces mouvements, commandés par le ventre et les lombes, ne pouvaient aller sans émouvoir subrepticement les nerfs de la pianiste, attentive à sa seule partition.

Aussi troublant pour Sonia que pour ses admirateurs, ce manège établissait entre eux une connivence inavouable.

Car, ce corps n'y perdait rien de sa grâce, mais les ardeurs d'un sang malmené par les difficultés du jeu, en étaient, à coup sûr, avivées dans un tout autre domaine que celui de la fidélité à une partition.

Sonia, ainsi livrée à tous par son amant, si elle n'était pas une prostituée sacrée, mise en gloire par la musique et l'obéissance, dépassait les intentions du compositeur par l'outrance de sa fidélité.

* * *

Le *scherzo*, dont le rythme plus dur, très syncopé, est coupé de longs traits à coucher sur le flanc l'interprète, fut attaqué par un véritable tourbillon des bras autour de la taille.

Sonia semblait se débattre dans un cauchemar.

Son dos, complètement dompté, répercutait cette turbulence par une moire de frissons, qu'on eût dit, dans le silence où j'étais, provoqué par le fouet des archets.

Les trois vieillards, pourtant, s'affairaient sur leurs cordes avec un zèle consciencieux, qui les tenait à ce point hors du coup qu'en était rehaussée la magnificence solitaire de Sonia.

Elle avait sur une strip-teaseuse l'avantage de paraître (et d'être, sans doute) parfaitement inconsciente de ses lascivités.

Plus nue que si elle eût quitté sa robe, dieu-merci, elle la gardait, ce qui tenait ses aveux dans l'ambiguïté d'un juste rapport entre la pudeur et la provocation.

Il y avait dans ce *scherzo* plusieurs forces, dont l'une eût été de retrait et de retenue, l'autre, au contraire, de déchaînement et d'appel.

Et la position d'une belle pianiste à son instrument est telle que cette lutte, qui figurait ici, admirablement, la montée du plaisir à travers des protestations décidément vaines, se jouait entre le tabouret et le clavier, pièces gentilles du mobilier musical, transformé en *tripalium* ° d'une torture publique.

Sonia, dans ce sacrifice solennel à la résurrection d'un mort, était son propre bourreau, la prêtresse et la victime d'une offrande de son corps à la gloire de son Dieu disparu...

Les dernières mesures de ce *scherzo* ont littéralement renversé le dos de Sonia vers les notes graves, où longtemps, ses deux mains ont semblé prises dans un piège, pendant que les archets (les archers !) s'en donnaient furieusement, et laissaient pantelante la victime du rite.

* * *

Le *final* n'eut plus alors qu'à laisser déborder les cris d'une volupté enfin acceptée. Le jeu des jambes cessa, par à-coups de plus en plus espacés, pour ne plus être enfin qu'une détente immobile, tandis que le dos était brisé des plus violentes secousses

L'alternance de traits des deux mains, tantôt dans le grave, tantôt dans l'aigu, versait la pianiste complètement d'un côté, puis de l'autre, soulevant ses formes, à présent meurtries par tant de virtuosité, et devenues comme plus douces dans le froissement de la soie.

La tête de Sonia, passive comme un battant de cloche, se balançait

dans une ivresse carillonnante. Elle tentait, en se penchant à contre-sens, de compenser les inclinaisons de son corps,
-- qu'il pût tout bonnement tomber de son siège n'était pas exclu.

Enfin, les bras s'écartèrent pour des accords analogues à ceux de l'ouverture, mais d'un *fortissimo* exacerbé, CRI au ciel d'un bouquet final mêlé de tonnerre...

Toutes les dernières mesures de ce quatuor, feu d'artifice dodécaphonique des archets, est scandé par des accords de piano qui tinrent le corps de Sonia versé vers l'avant.

Penchée sur l'instrument, elle tendait ses bras vers les limites du clavier, pour de brèves saccades de ses mains, plaquant ses plaintes finales.

Je ne sais pourquoi, j'ai voulu les entendre.

Alors, la musique a jailli avec violence, par de longs accords de septième, cassant les percussions enroulées dans une sorte de hurlement des cordes. Le corps de Sonia, tête ployée, bras ouverts, semblait celui de l'esclave mourante sur le lit de Sardanapale, dans le tableau de Delacroix. Et c'est un grand clavier que le lit d'un amant mort.

Elle n'était plus assise sur son coussin, mais soulevée, à genoux presque, devant l'instrument de son sacrifice, jetant à nos yeux l'*ecce mulier dolorosa* de la plus belle musique qu'elle eût jamais joué, le quatuor d'Albrecht, opus 15, pour cordes.

Après quelques secondes de sidération, les applaudissements de la salle ont craqué. Se sont déchaînés. Les gens étaient debout. Des voix blanches criaient «Bravo!».

Les vieillards sont venus face au public pour un salut profond .

Mais Sonia

brisée, peut-être évanouie, ne bougeait plus.

Et le public hurlait son ovation

à la PROSTERNATION

de ce dos.

Le livre des insectes

«La santé, c'est l'innocence organique. Elle doit être perdue, comme toute innocence, pour qu'une connaissance soit possible.»

Georges Canguilhem,
Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique.
Ed. de la faculté des Lettres de Strasbourg;
1943, p. 57.

Faut-il vraiment être morte ?

TU SOUFFRES, DONC JE T'AIME, ET JE NE TOLERE PAS QUE TU SOUFFRES .

Telle est la devise de l'Amour-Révolte.

Cette nuit-là, une fois de plus, il a vu le corps de Sombre, son «bel amour», accuser dans les secrets de son ventre une douleur locale, un «point», qui la livrait toute entière à la fièvre.

Un jeune médecin était venu dans l'après-midi examiner la malade. Penché sur ce ventre brûlant, il avait avoué honnêtement son ignorance, ajoutant pour s'excuser : - «Il y a tant de choses dans le ventre...»

Il fallait «faire appel à un spécialiste», que la fragmentation médicale du corps eût concentré comme un microscope sur «ces choses». Et, sans doute, en appeler au chirurgien...

Si la santé est dans "le silence des organes"(1), la maladie en est le tintamarre, chargé d'échos embrouillés.

Un banal fébrifuge avait fait taire ces échos. La nuit serait longue. L'insomnie partagée.

Alors, ce fut le rite des insectes.

* * *

-- Prends mon livre, lui a-t-elle demandé, d'une voix rauque, et relis-moi le passage, veux-tu ?

Il a obéi, par féauté et respect, non sans un secret plaisir de domination.

Les insectes, comme le mot l'indique, sont des bestioles que la nature divise en morceaux, le *in* exprimant ici une intériorité, plutôt qu'une négation.

Tous les gosses savent bien comment arracher les ailes des

mouches, couper la taille fine des guêpes, casser les pattes des sauterelles. Et quand le mot insecte désigne un serpent, dans une fable de La Fontaine, on se souvient de ce vers étrange :
«L'insecte, sautillant, cherche à se réunir.» (2)

La mouche agit avant même d'exister. Ses larves s'affairent à une tâche nourrissante, qui prélude à sa vraie naissance. Tâche de décomposition et de pourrissement, minuscule et grandiose, silencieuse, implacable.

Et nos grands corps, de leur vivant, (qui ne cessent d'être bombardés de radiations et de particules), sont squattés à jamais de peuplades acharnées, bactéries, bacilles, microbes, virus et parasites, qui n'attendent plus que l'heure de la Vérité Finale pour se goberger à tout va dans le *post mortem*.

* * *

Voici donc le LIVRE des Insectes :

Traité de police scientifique. II. Éléments de médecine légale, (3)
par le docteur Victor Balthazar, victorieux roi-mage
tombé à genoux devant la déesse des Enfers pour lui offrir son
coffret d'or, plein de vermine.

Chapitre premier (Il faudra bien commencer pas là, ou finir...--
murmure l'Amant, -- dors, ma Sombre, et je veille sur toi) :

« La mort est la cessation de la vie »...

Il se met à ricaner de ce truisme, -- «sot que je suis, tant de gens
croient en la vie éternelle. »

Il a ouvert la fenêtre. De l'air ! La nuit est si claire qu'il peut lire
impec. Et près de lui, Sombre qui a trop chaud, a rejeté ses draps...

« Pourtant, même dans la mort subite, tous les organes ne meurent
pas simultanément : une privation d'oxygène de deux ou trois
minutes est fatale pour les cellules nerveuses, celles du cerveau en
particulier ; le tissu conjonctif (lamelles fibreuses, tendons, etc.)
résiste plusieurs heures.»

Toujours bon à savoir !

«L'agonie est la cessation successive des fonctions vitales» ...
Elle est «le temps de survie à la mort du cerveau».

Passons sur ce sinistre début de la putréfaction, où les microbes, en embuscade depuis toujours dans l'intestin, provoquent la «tache verte abdominale» et la répandent à tout le corps. La lueur de la Lune a tourné dans le cadre de la fenêtre et la nudité de Sombre est maintenant couverte, jusqu'à la gorge, d'une douceur lactée. Les yeux clos, la bouche entrouverte, son corps épuisé frémit d'une mystérieuse lutte intérieure. La poitrine érigée se déploie pour respirer, à poumons brisés de sursauts, l'air frais venu de la nuit.

L'homme et la femme sont nus, étendus, séparés l'un de l'autre par la cérémonie de cette lecture, et les arbres du parc leur apportent des odeurs de printemps. « En principe, on note le dernier soupir. Cependant, le cœur continue souvent de battre après la cessation de la respiration. Le fait est en particulier avéré chez les condamnés à mort dont le... »

Il lisait à voix haute cette prose, berceuse pour une malade qui aimait à se regarder mourir, -- «Penser à la mort toujours, pour ne la craindre jamais.» (4) --

Toi qui aime l'amour, vas-tu dire comme le mystique :

«Aimez la mort, si vous voulez être des vivants» (5) -- mais le cœur! le cœur !...

« le cœur peut battre quatre à cinq minutes après la décapitation. Le cœur est l'*ultimum moriens*. »

Le dernier à dormir,
le dernier à ne pas dormir,
flammes dansantes de l'insomnie...

Il lui dit « mon ange » pour qu'elle soit immortelle, « mon cœur » pour qu'elle lui survive au moins cinq minutes...

Elle a ouvert les yeux, mais ne le voit pas.

Ventre creusé par la crampe, elle tourne son visage contre le mur, et gémit : -- Continue !

Il retrouve la page. « Un individu qui réagit aux excitations sensibles et sensorielles n'est certes pas mort, mais ces sensations

peuvent être abolies chez des sujets vivants. On sait en effet, depuis les travaux de Charcot que les grandes hystériques peuvent avoir une anesthésie généralisée, à tel point qu'elles ne réagissent pas au pincement du mamelon par une pince à griffes, signe que Josat » -- ce sadique ! - « indiquait comme caractéristique de la mort réelle»...

Une pince à griffes !

Remède à l'hystérie ! -- laquelle ne va pas sans maux de ventre...

L'homme regarde ses ongles, pince à griffes pour les mamelons qui montent et descendent, lenteur régulière de blanches bêtes rondes, au fond de l'eau lunaire...

-- Continue ! a répété la voix de Sombre. -- Prends plus loin. La page où il y a des insectes. Tu trouves ? Elle criait...

Puis, à nouveau, elle a voulu détourner la tête. Mais son cou est raidi par la fièvre. Elle halète, à travers ses cheveux mouillés, qui lui marbrent le visage...

Cette lecture,

-- privilège du veilleur, comme si, dans cette nuit de Lune, il était le seul à ne pas dormir, -- cette lecture,

alors que, près d'une femme nue, sa voix de prêtre

semble la ressusciter par une psalmodie, et qu'il médite sur l'Amour absolu qu'elle lui a déclaré, -- est une épreuve qu'il lui faut subir, une descente aux Enfers de la vérité de la vie.

« Certains insectes, avant même que la putréfaction ait débuté...

déposent leurs œufs sur le cadavre, à l'orifice des fosses nasales, à l'angle interne des yeux, les œufs éclosent, les larves pénètrent les tissus, puis des générations d'insectes et d'acariens poursuivent, pendant des années, leur œuvre de destruction »...

A chaque mouche sa pitance...

Merci au Dieu de Maldoror !

Admirable gourmandise des fourmis, des poux, des asticots

mangeurs de pus, des virus et des bactéries, divin grouillement de la VIE...

«Ces générations se succèdent régulièrement, suivant que l'état de la putréfaction a amené les tissus au point qui convient pour leur nourriture »... La VIE ne songe qu'à bouffer...

Telle est donc la réalité du futur de nos corps, -- femme qui pourtant feinte la mort, puisque avant qu'elle ne te prenne et ronge, tu auras sorti de toi le toujours-vivant, éjecté la vie, pour qu'à n'en plus finir, elle continue l'absurde combat.

« Magnin a étudié les escouades successives... »

Penché sur la somnolente, l'Amant sent frémir la bête noble traquée, la biche cernée dans le brouillard, et tous les lycéons, avec leurs pinces à griffes, s'agrippent à cette douceur, et la biche n'a plus que ses larmes, et la Lune qui scintille sur ces larmes n'est plus qu'un caillou dans l'équilibre instable des gravitations, et les étoiles fourmillent dans le ciel comme la vermine des sépulcres, bombillant à l'instar de ces mouches, dont les figures illustrent le livre,

le LIVRE,

la seule BIBLE de la vérité VRAIE

Mouches aux beaux noms de filles, volantes à grande musique, (mais dans la terre, avec le *schizophagus parallelocollis*, le silence serait pire encore...) -- Salut, les filles de l'air,

Musca cartonevra, calliphora et lucilia « la mouche grise, qui offre la particularité d'être vivipare » !...

Sombre entend-elle cette lecture ?

Près d'elle gronde l'essaim de son cauchemar...

« Les diptères de la première escouade accomplissent leur œuvre l'été avec une rapidité vertigineuse » ... Mais, il y a une justice, tudieu ! --et « les premiers froids tuent toutes ces mouches, dont on ne retrouve que les nymphes mortes et les pupes vides. »

Nymphes mortes ? -- Nymphe veut dire fille nubile, jeunes filles à

demi divines dans les forêts et près des sources, voire poupées, et même clitoris, avant de désigner les lèvres verticales de la Nature féminine...

Il murmure : --Est-ce toi, innocemment perverse d'exhiber, sous l'excuse de la maladie, tes preuves les plus flagrantes ?

Et la main fraternelle de l'homme se met à parcourir cette blancheur de morte qui «bouge encore» dans les vagues de la fièvre.

Un papillon de nuit est entré par la fenêtre. Il a voleté à travers la chambre. Sphinx tête de mort ?

Frais émoulu joyeux d'une nymphe morte, il ne fait pas de bruit et ressort comme il est venu.

Message ?

Muets comme le Sphinx, tous les sphincters que cache l'organisme forment une constellation enfouie, dont l'ardeur amoureuse multiplie par deux les scintillements, dans l'obscur tangage de la Voie lactée.

Le corps est un bouquet d'étoiles.

Et cette nuit étoilée est une immense ruche, ouverte à toutes les mouches du monde.

Sombre vacille et son souffle s'accélère.

Un poignet en travers du front.

Ses genoux frémissent. Arrive la troisième déferlante, «celle des diptères et des coléoptères comme les *Corynetes coeruleus et ruficolis*».

bleu-nuit et tête rousse, -- beauté !

Se pencher tendrement sur la bien-aimée malade doit quelque chose à une nécrophilie masculine latente, qui rêve de prolonger l'amour au-delà de la mort.

Et cette nécrophilie s'aggrave d'un fantasme de viol, qui n'est autre qu'un viol de sépulture, sacrilège qui rend évidente la divinité de la femme.

Dans la « cérémonie fastueuse » de cet exorcisme, la lumière de la Lune enveloppe d'une AURA sacramentelle la femme qui souffre selon la nature singulière de son ventre, et le souffle de l'homme rejoint celui de la femme, que la fièvre alourdit d'une odeur sucrée, venue des profondeurs secrètes du corps.

Sa main rejoint celle de Sombre, que le sommeil allait amollir, et il relance en elle cette montée du flux intime de la souffrance, -- preuve de vie...

Alors, c'est un mugissement qui s'arrache de cette poitrine affolée de secousses. Et l'homme recueille à pleine bouche, du gosier béant de sa bien-aimée, le sanglot de cet orgasme...

Baiser immobile de l'Amour-Révolte...

Il apporte à l'amour le REFUS de la souffrance, avec une sorte de calme, la froideur médicale du SOIN.

Et Sombre se détend.

Mais elle n'a plus la force que d'un dernier murmure :
-- « Je suis morte »...

Silence étale de la nuit. La voix tremblante a terminé sa lecture.
«Trois ans après la mort, arrive le nettoyeur terminal», le bien nommé *Tenebrio obscurus*,
«qui ne laisse plus que des poussières»...

* * *

Alors, les amants se sont endormis.

Thanatos et Hypnos sont les deux enfants de la Nuit, et le sommeil ressemble à la mort, mais Erôs éveille Psyché à la connaissance du Jour qui va poindre. L'homme se réveille dans l'insomnie heureuse dont il est coutumier.

Des «phrases de demi-sommeil» l'ont visité.

La mort est une œuvre ouverte.

Expansion de l'Univers des mouches !

Santé synthèse beauté sainte Aïse.

Les organes, bien que disparates, comme les outils dans la boîte de Wittgenstein, sont unis par l'organiste cérébral, mais ils laissent le discours sans fin, l'œuvre ouverte et le corps mortel.

C'est l'organiste qui déchiffre la partition.

C'est lui qui condamne les miasmes, violeurs du corps.

Notre Santé est-elle une prison ?

-- En elle, nous sommes «condamnés à être libres»

Mais sommes-nous jamais bien-portants ?...

Guéris de nos misères, nous voici mutilés de notre innocence .

La santé est un «corps sans organes».

Faire «la totale» d'une partie de ton corps, ou de ton corps entier !... -- Jamais !

Les mots les maux, lettre morte l'être morte.

Le Mal a dit maladie

Tumeurs tu meurs...

Sombre reste endormie et la nuit est devenue plus noire.

-- Fuir l'enfouissement !

Contre la dilution par la vermine, l'unité par le feu.

La crémation est une euthanasie du défunt...

La Quintessence, enfin.

Cendres.

Pendant qu'elle dort, il rédige cette note:

1. -- Je désire être incinéré. Une compilation de musique, enregistrée par moi sous le titre *Crémato-Compil*, sera diffusée pendant ce feu. Mes amis auront été invités à mes obsèques comme à un concert.

2. -- Je désire que mes cendres soient intégrées à un tableau intitulé *Le peintre et son modèle*, actuellement présent dans mon

atelier, par les soins d'un ami peintre, qui connaît ce tableau, ou, s'il n'accepte pas cette mission, par tout autre professionnel qualifié.

3. -- Cette opération terminée, ce tableau sera légué soit à mes descendants, soit au maître d'oeuvre, soit à un musée servant, comme il se doit, de nécropole.

4. -- Au cas où ces trois propositions seraient refusées, ce tableau sera brûlé, et ses cendres mêlées aux miennes, dans la même urne, offerte alors à mes proches, qui vénéreront ainsi l'oeuvre avec l'homme.

Selon Eugène Delacroix, «L'oeuvre vaut mieux que l'homme», -- j'ajoute : même en cendre.

Nota bene : Ce tableau-tombeau, comme substitut de l'urne ou du cercueil, ne saurait être vendu. Joli coup porté au marché de l'art... Si, comme je le souhaite, l'avenir est à la complète liberté de la personne avant, pendant et après la mort, force est de constater que nous n'en sommes encore qu'à la poésie. (6)

* * *

Au réveil, Sombre était lumineuse. Elle n'avait plus de fièvre.

Alors, il lui a fait lire ses «dernières volontés».

Elle a dit OUI au don d'organes, bien sûr, et à l'incinération (en musique !). Mais elle souhaite que leurs cendres soient mêlées ...

Possible ? Il suffira, dit-elle, de laisser à moitié vide l'urne du premier qui mourra. L'autre viendra ensuite combler ce vide.

(Bien agiter S.V.P.)

Ils seront deux dans la même poussière.

La chair vivante sépare les corps qui se cherchent.

Seule la cendre peut les unir.

(Plus tard, après le décès de Sombre, il montrera ses «volontés» à sa nouvelle épouse. Elle ne les a pas approuvées. S'est récréée : « Cette exhibition, c'est du voyeurisme ! Les enfants ne voudront jamais !... »).

De toute façon les «dernières volontés» sont rarement respectées.
Sombre est enterrée au cimetière d'Ivry.

Entre eux, c'était l'amour adorant et le désir admiratif, la fraternité dans le poème silencieux des corps, et la conscience altière du TRAGIQUE.

Ici, la fraternité fut un partage du fatal...

Cette lecture était un «échange fusionnel».

Car, le partage ne coupe pas en deux le manteau que St-Martin donne au pauvre, ni la cruche que la Samaritaine tend à l'assoiffé, ni le savoir que le professeur transmet au disciple, ni la santé que le médecin rend au malade, ni le corps que la femme offre à l'amant.

Chacun donne tout. Et reçoit tout, dans cette sorte d'offrande inverse qu'est le remerciement.

Et le remerciement de Sombre,
libérée de sa fièvre par l'écoute d'une voix aimée ne parlant que de mort,
répondait à ce donateur,
en lui donnant
le sourire ambigu
de sa santé fragile.

A vous, frères au front ridé.

«Front apparent, affin qu'on peust mieulx lire
Les loix qu'amour voulut en luy escrire,
O front, tu es une table d'attente
Où ma vie est, et ma mort très patente !»

Blasons du corps féminin. Maurice Scève,
Le front. *Pléiade, Poètes du XVI^e siècle*, p. 307

Le dernier baiser

Après la mort, la séparation et la maladie, voici *le front de la vieillesse*.

La face magnifique de Rita Lévi-Montalcini, quatre-vingt-dix ans, prix Nobel de médecine, ne présente, au-dessus de deux sourcils levés comme des arcs tirant sur le ciel, que de très légères traces d'une longue lutte pour le savoir...

Le FRONT, qui est le siège du Troisième Œil, est une surface réfléchissante, où se gravent les rides de la vie.

Eu égard aux sillons qui ravinent le front des hommes âgés, les ridules en étoiles autour des yeux ou de la bouche des aïeules, ne sont que des coquetteries de leur persistant sourire. Ainsi de la mère de Rembrandt, dans une gravure célèbre.

D'ailleurs, à supposer que des femmes aient perdu la guerre aux rides, qu'elles auront mené toute leur vie, je n'aurais pas l'impolitesse d'en parler, même dans l'admiration...

(Un soir, au Bal Nègre, rue Blomet, il a dansé avec une femme beaucoup plus âgée que lui -- il était encore un jeunot, juste après la guerre, à l'époque du *Surréalisme révolutionnaire* -- et l'émotion, où la tristesse souriante de cette femme, sa pâleur mortelle, l'ont jeté, lui faisait oublier la jeune beauté qu'il accompagnait.

Il a été amoureux de cette inconnue, dont il n'a su que plus tard le nom et la célébrité.

Elle l'avait bouleversé par sa grâce silencieuse, son air de sainte crucifiée, sereine, sur la porte de la mort...

Son front restait lisse, à peine traversé d'une ligne brumeuse à l'horizon, au dessus d'un regard de cendre...)

Les messages du front doivent beaucoup aux difficultés des yeux, si souvent blessés de voir, ou inquiets de découvrir, ce que toute femme connaît d'intuition : la fusion de l'aimance et de la cruauté.

Frères en gravures frontales, je n'appelle que trois d'entre vous : Artaud, Beckett, Césaire. L'A B C de ma vie, toute proche de son Z .

Et d'abord Césaire. Sur son front de basalte sont gravées des blessures ancestrales.

Fort-de-France.

Entre la façade de l'hôtel Impératrice et l'Impératrice décapitée, n'est-ce pas l'avenue de la Liberté?

Dans un sens elle donne sur le vide du ciel, qui suggère que la mer est par là... – La Liberté ! «Homme libre, toujours...»

Choc de l'histoire au cœur de l'intime ! -- quand un POINT DE L'ESPACE, dans cette «Savane» offerte aux amoureux, aux bonnes d'enfants, aux dormeurs à la belle étoile, sur les bancs publics, bancs publics
bancs publics
est voué à la célébration de la cruauté publique
qui coupe la tête des femmes.

Cette Joséphine de marbre, avec ses beaux harnais sortis de la Pagerie d'un livre de Sade sous la badine de Bonaparte, inc'oyable en atours Directoire, victime arrogante, béké native d'ici, érigée divine par Napoléon III, décapitée debout dans son drapé, sœur de tant de brûlées, rouées, mutilées, guilloténées, garces ou saintes, Marie-Antoinette ou Manon Roland -- «Liberté, que de crimes on commet en ton nom !» -- était couverte, du socle aux épaules, de tags lyriques et politiquement «avancés», du genre «où sont nos symboles positifs ?» Texto.

Pourtant, ce n'est pas elle que la Terreur a condamnée, c'est son

mari, le général-comte de Beauharnais, guillotiné en 1794. Elle avait eu de lui deux enfants.

N'empêche, mariée ensuite à Bonaparte, elle fut dite bréhaigne et répudiée, au profit d'une jeunesse...

Il a fallu attendre le XXe siècle, dont la cruauté dépasse de loin celle de la Révolution française, pour que, dans ce marbre livide, fût décollée sa tête d'innocente...

«Surtout races prétendues ennemies décriées
A ma faim épandez l'arbre aux mille greffes
De la souche de celui qui parle seul
Que j'ai tenu dès longtemps à réhabiliter en moi-même
Ici les fontaines Wallace étourdies de lianes prennent un aspect
mythologique
Pour la beauté rien qu'à sa marche la reine passe sur l'autre bord
Sa gorge du crépuscule clair des roses du Sénégal
Sa main toute jeune joue le long des grilles du palais.» (1)

J'aime la Martinique d'être une île entre toutes rebelles aux prédateurs. Je l'aime pour la beauté de ses rivages, où les senteurs de la montagne se mêlent à l'iode de la mer.

Je l'aime pour son tragique interne. Il n'est que de lever les yeux pour distinguer la menaçante silhouette du volcan. Et le vent qui vient des Caraïbes cache, sous sa tiédeur trompeuse, des réserves de cyclones.

Je l'aime pour la beauté de ses filles longilignes, vêtues à peine, qui déjà vont au travail, les hanches balancées et le babil pointu.

Je l'aime pour la présence d'Aimé Césaire, admiré depuis toujours et notamment depuis le *Surréalisme révolutionnaire* des années 46-48, dont il a fait partie. (2)

Il a réussi à la Martinique le tour de force où nous avons échoué à Paris, (dans cette prémonition de Mai 68 que fut l'instant OUVERT de la Libération) : la distinction des «deux plans», le politique et le poétique. et leur liberté parallèle dans la subjectivité de l'artiste, poétiquement libertaire et politiquement actif.

Il restait l'exemple d'une réussite possible.

L'Utopie avait trouvé son île. Et, pendant des années, la chape de plomb de la Guerre dite froide nous a broyé les nerfs, tandis qu'à l'horizon d'un Au-delà brûlant, le député maire communiste non-stalinien de Fort-de-France, avait mis à son annuaire le Diamant de la Martinique.

«Miasmes on m'avait dit que ce ne pouvait être que le règne du crépuscule. Je te donne acte qu'on m'avait trompé. De l'autre côté de la vie, de la mort, montent les bulles. Elles éclatent à la surface avec un bruit d'ampoules brisées. Ce sont les scaphandriers de l'exclusion qui reviennent à la surface remiser leur tête de plomb et de verre, leur tendresse...

Pourtant alerte

Ce sont les serpents.

L'un d'eux siffle le long de ma colonne vertébrale, puis s'enroulant au plus bas de ma cage thoracique, lance sa tête jusqu'à ma gorge spasmodique»

Et ce serpent du désir n'est autre que la *Kundalini* tantrique, énergie volcanique obscurément tapie dans le périnée, et qui, solaire, nous monte au cerveau.

Enroulée autour d'une réserve de mort, la Martinique est un serpent de vie, charmé par le poète.

« A la fin l'occlusion est douce et j'entonne sous le sable l'HYMNE AU SERPENT LOMBAIRE.» (3)

C'est un homme libre qui nous a reçus à l'Hôtel de Ville.

Je me suis assis tout près de Césaire, pour lui parler à l'oreille.

Tiré à quatre épingles, visage avenant et un peu égaré, grosses lunettes avec les prunelles cernées de gris du grand âge, leur nuit brune, noir luisant couronné de duvet blanc, et les traits solides un peu enfantins, ourlet des lèvres tendues pour le sourire. Voix douce, à peine enrouée...

Il a cru me reconnaître, m'avoir déjà vu. Je lui ai dit qu'on ne s'était jamais rencontrés. Mais, il a persisté, comme si, dans le «peu de réalité» du monde, sa certitude intérieure faisait foi d'une vérité

indiscutable, venue de l'Inconscient et du rêve.

Avec humour, il nous a raconté des anecdotes de sa lointaine jeunesse. A coup sûr, il avait été heureux d'échapper, un temps, à son pays natal, pour mieux y revenir un jour...

Puis, se penchant à mon oreille comme j'étais penché sur la sienne, il m'a dit son âge, je lui ai dit le mien, et il a ajouté :

-- La vieillesse est une chose affreuse.

Le reste fut confidentiel entre nous.

(Je pense plutôt que la «belle vieillesse» est un cadeau merveilleux de la vie. Le corps s'effrite, en bonne santé, et l'esprit s'affranchit, plus libre que jamais, à l'approche de sa dernière volonté : une «belle mort»... Comme la séduction est un ralenti du viol, la vieillesse est un ralenti de la disparition. L'art de vieillir fait de la mort une œuvre. Civilisation.)

Les gens présents dans ce bureau ont conversé à mi-voix entre eux assez longtemps, puis, nous nous sommes levés pour partir.

J'ai accompagné Césaire vers la porte en lui tenant la main.

Il marchait difficilement et s'appuyait sur moi.

Qu'il faille du courage pour simplement marcher, dans le grand âge, est une sorte de privilège moral.

Nous avons tangué ensemble, quelques instants, sur l'ABÎME.

Alors, ne pouvant retenir mon élan, j'ai embrassé cet homme, j'ai posé mes lèvres sur son front, comme on se dit adieu pour toujours...

* * *

La veille, nous deux Isabelle, nous étions allés au rendez-vous de la mangrove, bien nommée de ce mot baveux, bas-fonds de la vie où notre barque, pilotée par le nocher Caron, nous a enfoncé

doucement sous le couvert des palétuviers jetant, de chaque côté de ce couloir de la mort, leurs longues racines aériennes.

Pas un bruit d'oiseau dans ce qui est tout de même une forêt... On sent que c'est par le BAS que la végétation se goberge d'une pitance pourrie, au fond du marécage.

Pourquoi visiter ce triste laboratoire de la Nature ? Curiosité malsaine ? Goût du *mangy swamp* ? Attirance du sale ? Onirisme ?

-- Il y a, en effet, du cauchemar dans cette longue allée visqueuse où le soleil ne pénètre qu'à peine . Et toutes ces racines à portée de notre bouche ! Sommes-nous enterrés dans le dessous des arbres ? Je dis à Isabelle : -- On bouffe les palétuviers par la racine !

La barque glisse sans bruit sur la soie épaisse du Styx. Le «séjour de l'épouvante» n'est certes pas le vide. Il foisonne de larves et de vermines, qui se gavent de la matière gluante des tréfonds naturels, pour en refaire de la vie, celle de ces mêmes larves et de leur grouillement. L'Erèbe est un immense tombeau gonflé de vie, un bouillonnement physiologique, sur lequel plane l'esprit, enfin conscient de la royauté de la mort.

Et, si une lueur de tendresse perce le plafond des lianes enchevêtrées, c'est qu'Orphée crie à la recherche d'Eurydice. J'entends sa voix, celle de tous les poètes. J'entends les sanglots d'Eurydice, chancelante entre la vie et la mort.

L'atroce-doux nous envoûte. Une sorte d'horreur sacrée nous prend la tête dans des tentacules, dont les tortillements sont durcis par une lignosité° sans doute vivante, apparemment figée dans une raideur cadavérique.

* * *

Dans le tréfonds de notre nuit pré-humaine, celle de l'*Urmensch*° qui reste tapi en nous, la cruauté fondamentale, mêlée de peur, est une mangrove où germine° à chaque instant le génie contre-nature de l'humanité....

«Mais pourquoi brousse impénétrable encore cacher le vif zéro de

ma mendicité et par un souci de noblesse apprise ne pas entonner
l'horrible bond de ma laideur pahouine ?

voum rooh oh

voum rooh oh

à charmer les serpents à conjurer les morts

voum rooh oh...» (4)

Artaud répond à Césaire :

«Pour avoir de la merde,
c'est-à-dire de la viande,
là où il n'y avait que du sang
et de la ferraille d'ossements
et où il n'y avait pas à gagner d'être
mais où il n'y avait qu'à perdre la vie

o reche modo

to edire

di za

to dari

do padera coco

Là, l'homme s'est retiré et il a fui,
Alors les bêtes l'ont mangé.»(5)

Césaire est sorti de la souffrance, avec son peuple de marrons
trionphateurs dansants.

Artaud est entré dans la souffrance, avec son peuple de fous
claustrés hurlants...

Tous deux sont VOYANTS de la même vérité

l'un dans le cohue de l'île,

l'autre dans l'isolement de l'asile.

Leur «relation au LIEU» est inverse, dans le même *ethos* °du verbe.

Car, l'*ethos*, comme lieu pré-verbal de la fatalité de vivre

n'est autre que le puits d'où la VERITE DE L'ETHIQUE va sortir, dans
l'évidence de sa nudité.

* * *

Ami, qui pose la question de *l'être-là dans l'Etre*, la réponse est en nous, elle est dans ce silence de la vérité vraie :

nous sommes nés d'un VIDE,

celui de la femme qui nous a éjecté, à grands cris de haine amoureuse, à grande musique philosophique et larmes réjouies de son tragique essoufflement.

Elle nous a déposé là, au milieu de nulle part, dans l'utopie préliminaire à toute adresse personnelle. Elle nous a installés sur la carte des Iles bienheureuses, lieu-dit des amphores de cendre, où il faudra bien qu'un jour, elle nous abandonne.

Et, dans cette météo du vide, que sommes-nous ?

-- Enfants de lave, pétrifiés de tempêtes, foison de corail, jaillis du volcanisme sous-marin de la Mère Première.

Le lieu sacré où nous rêvons d'aller
est celui d'où nous sommes sortis.

* * *

Frères humains

sœurs divines

qui maintenant venez

aux lisières de l'âge

m'offrir le miroir de vos fronts

creusés de rides

et de vos regards étoilés

je dois parler ici de l'un d'entre vous, Beckett, dont nous avons, avec Pierre Chabert, donné *La dernière bande* au premier colloque de poïétique, dans mon village, devant une salle comble, où quelques uns n'étaient jamais allés au théâtre.

Et, comme j'ai remercié Chabert d'avoir dirigé le numéro spécial de la *Revue d'esthétique* consacré à Beckett dans le sens d'une étude philosophique des conduites créatrices, je suis heureux de féliciter

Lassaad Jamoussi (6) d'avoir précisé cette orientation en référence au pictural.

L'ontopoïèse° se poursuit à travers la sénescence, et même s'intensifie, s'aggrave, dans la perspective plus proche de la mort.

La sagesse terminale immobilise les marques de la vie. Et, s'il faut convenir que c'est bien le corps entier qui regarde, à coup sûr, dans les rides du front, c'est le temps du corps qui s'offre au regard de l'Autre.

Celui qui porte de telles marques, sauf artifice du miroir, ne les voit pas. Les yeux, enfouis dans les soubassements de ce haut-relief, scintillent d'une impuissance qui est celle même de l'esprit devant la cruauté fondamentale.

La transcendance ouverte de la pensée, dans la hauteur intime de l'aimance, porte ainsi la cécité mythique du Voyant jusqu'à l'évidence d'un blason.

Car, l'aimance est de l'esprit comme la cruauté est du corps, et le théâtre ne fait que jouer en public ce qui se joue secrètement derrière la paroi osseuse d'une dramaturgie prisonnière...

Il faut dire que le front de Beckett est de ceux qui nous alertent par la profondeur et la forme de ce rideau.

Double rideau, en vérité, dont les rides jaillissent de part et d'autre du nasion°, comme les stries célestes d'un feu d'artifice.

Cette forme de palmier dont les pointes retombent de chaque côté des yeux dans un torrent de ridules, semble sortir d'une caverne, où scintille la souffrance du regard.

Ces yeux sont enfoncés, à l'étroit, sous un front largement étendu. Beckett voyait mal et parlait peu. Est-ce pour cela que son front, porté haut par un grand corps, nous parle autant que les silences de son théâtre ?

Ce front est un tableau.

La peinture est silence. Elle dit tout ce que la parole ne peut dire. Et le mutisme du pictural devient l'éloquence du corps.

«Les lèvres se taisent». Mais Beckett

exhibe une bouche, crûment lumineuse dans l'immensité du NOIR, bouche de séductrice, seule, isolée, pour une logorrhée de vide, tragiquement somptueuse...

Sur le tableau théâtral, les formes bougent à peine. Le flux de lames, qui gagne chaque jour un peu plus sur ce front de mer, mêle son murmure au chuchotement de la voix intérieure de *Dis, Joe*, évoquant le suicide de celle qui s'y est reprise à trois fois pour enfin se noyer... «ça, c'était de l'amour, dis, Joe».(7)

Et ce front, alourdi de vengeance contre l'absurdité de l'être, porte royalement au regard de tous la couronne flamboyante d'une chevelure attisée par le vent, comme un incendie à l'horizon du désert.

Le front d'Artaud nous dirait tout autre chose. Pas de palmeraie sur cette vaste esplanade, seulement les deux traits verticaux de la «ride du lion» (absente chez Beckett), coupant les escaliers d'une pyramide, celle de Téotihuacan, haut lieu des sacrifices humains dans les rites solaires des Aztèques.

Aux rides des vagues qui se précipitent et refluent sur les côtes de l'Irlande sauvage, s'oppose la dure minéralité ascensionnelle de cette fissure, par où le troisième œil cherche à monter plus haut, pour voir plus profond dans les dessous sordides de la cruauté.

Atri cruores, le sang noir des secrets du corps circule au loin dans les racines de la voyance. Et cette crevasse verticale traverse le front et s'élance jusqu'au ciel, comme un totem du VIDE, dans un *Autoportrait* de décembre 47, qu'Antonin Artaud a signé par erreur décembre 48, année de sa mort...

En vérité, Samuel Beckett n'est pas le personnage balbutiant qu'il se donne dans le miroir de son œuvre. Il est le frère d'Antonin Artaud, de Tadeuz Kantor, et de toutes les grandes voix du tragique, Holderlin, Münch, Lautréamont, Ijikota, Césaire, Bacon, Bunuel, Bergman.

Blanchot a rencontré cet «être sans nom, *l'Innomable*, un être sans être, qui ne peut ni vivre ni mourir, ni cesser, ni commencer, le lieu vide où parle le désœuvrement d'une parole vide et que recouvre tant bien que mal un Je poreux et agonisant.»

Mais, ce vide est AIME par Beckett, au point d'en écrire une œuvre pleine et puissante. Le front ridé de cet homme est celui d'une fierté altièrè. L'œuvre pénètre dans les fonds de l'absurde, du minable, du sénile, de l'atroce et de l'irrespirable, mais elle contrecarre le réel et fait valser la langue.

Il y a de l'héroïsme dans cette descente aux enfers...

O God ! -- «Samuel, le premier saint de l'âge de l'athéisme»(Ernst Schröder) -- mais il n'est pas le premier ! -- n'attend plus Godot depuis longtemps.

Il a quitté la croyance pour la voyance. La dépression pour la rigueur. Son œuvre est, poïétiquement°, d'une exigence rare.

Cet exigeant n'est pas un m'as-tu-vu, ni un désœuvré.

Il serait plutôt un sourcilleux, fasciné, plus que tout autre, par la «foirade» (8) possible, où sa plénitude intérieure risque à tout moment de basculer.

Il pouvait être un beau-parleur (sa conversation était réjouissante) Alors, il se retient. Laisse le bavardage aux critiques. Écoute sa voix intérieure. -- Une musique ? Le murmure lointain du tonnerre, dans un ciel d'orage.

Jamoussi réussit à nous convaincre que le pictural est, justement, pour le regard difficile de Beckett, ce qui fonde poïétiquement son activité fiévreuse.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la peinture n'est pas un art «rétinien» (pour parler comme Duchamp), -- pas plus que le théâtre. Beckett supportait mal qu'on pût se contenter de «regarder» ses pièces...

Le pictural, dans la peinture et ailleurs, somme les yeux d'aller plus loin que les apparences. Il perce la membrane *eidétique*° du

sensible, pour démasquer la *morphè*°, structure secrète du réel.
C'est en ceci que la «chose» devient *cosa mentale*. Murphy est-il
une chose ? Il est la *morphè* de l'humain, selon Beckett. La
structure intime et indiciblement complexe de la réalité (chosité ?)
humaine, -- si malléable, en fait, dans sa complexité, qu'elle est
ouverte, comme toute œuvre, à sa propre création.

Alors, je comprends : le front de Beckett est un tableau vivant,
qu'une longue vie, jour après jour, a embelli
de ces rayures de labours
dont il est impossible,
comme pour toute peinture, de dire,
«sur quoi elles donnent»...

* * *

Le FEU, venu de sous terre, a épuisé ses laves épaisses,
et l'émonctoire de basalte s'est comblé des pluies bénéfiques
envoyées du ciel.

L'aimance est un ruissellement étale.

Et c'est dans le regard où tremble cette lueur liquide que sont
inséparables l'amour et la mort, que pourtant notre destin sera de
les séparer un jour.

Entre l'île de la naissance et le lac où nous tomberons dans la
subtile blancheur du dernier PLOUF, la vie est un parcours
tâtonnant dans le couloir de la transcendance , où toute arrivée est
encore un départ.

Nous savons bien où nous allons, ma Belle.

«J'attends le coup d'aile du grand albatros séminal qui doit faire de
moi un homme nouveau. J'attends l'immense tape, le soufflet
vertigineux qui me sacrera chevalier de l'ordre plutonien.» (9)

Hadès, dit Pluton, «le riche», possède en son royaume la multitude des morts, trésor du passé trépassé... Il nous attend.

Mais, pour l'instant, SOYONS CLAIRS,
le grand oiseau de Baudelaire
s'est envolé vers les hauteurs luxuriantes
du *Fiat lux*.

Et seul nous tient debout
plein ciel

le CRI de cet Albatros

rooh ohoi

di za

to dari

pissant le sang
dans les nuages
de la Perdition.

Le silence de la vierge avocate

«Je ne suis pas née pour partager la
haine mais l'amour.»

Sophocle, *Antigone*, 520–525

Contre la tyrannie, le respect des morts.

Héroïne de l'Amour-Révolte,
Antigone marchera vers l'acte politique du REFUS.
Sa gloire sera d'y laisser une leçon, pour les siècles....

Comme Orphée est descendu aux Enfers pour tenter de ressusciter Eurydice, elle va ouvrir à son frère le droit d'entrer au Royaume des morts.

Le mythe de Caïn et Abel est aggravé ici par une haine réciproque, et les deux frères, fils d'Œdipe, s'entretuent.

Créon a jeté l'anathème sur Polynice, le révolté, qui a pris les armes contre Thèbes.

Il a béni Étéocle, le bon neveu collabo, admirateur du Tyran.

Et voici que leur sœur,

Antigone,

ne tient pas compte de l'Histoire, qui est nulle devant l'aimance fondamentale.

Elle va rendre les honneurs funèbres à celui que Créon a livré aux vautours...

Enterrer les morts fut un des premiers signes de la sortie des humains hors de l'animalité,

et, faute de ces rites de passage, les Grecs croyaient que le mort abandonné serait voué à l'errance,

au lieu de trouver refuge auprès de Perséphone..

Par une lucidité fulgurante,

alors que Jeanne d'Arc (selon Péguy) et la douce Perpétue (qui a inventé le purgatoire, avant d'être crucifiée) voudront sauver les morts de l'Enfer chrétien,

Antigone, la païenne, veut les sauver

de la surface de la Terre. Car,

elle sait, descendante des Atrides, elle sait,

comme nous, modernes, après tant de siècles d'épreuves,

que l'Enfer est ici,
dans nos ruelles, dans nos palais,
sous le *kratos*° des potentats.

Elle est sortie des remparts de Thèbes, dans les blancheurs de
l'aube,
le *silencium* du Monde.

Elle s'avance dans l'Indicible, pour accomplir ce que sa conscience
lui dicte, au péril de sa vie : le geste sacré de l'Aimance,
préliminaire à toute parole, à toute écriture. à tout Livre possible...

Merci à Sophocle de lui avoir donné la parole,
pour qu'elle témoigne, encore devant nous, de son silence.

C'est l'art qui sauve le silence intérieur, en lui donnant un corps
dans la matérialité des œuvres.

Certes, la pensée d'Antigone est ici celle de Sophocle, ce qui
symboliquement n'enlève rien au message de l'héroïne.
Si le dramaturge traduit en «paroles ailées» son silence, c'est à
notre intention,
pour que nous sachions, à notre tour, répondre au Dictateur.
Alors, elle argumente.
Elle se fait avocate.

Son discours est celui de la Femme première,
dont l'innocence imparable a précédé la violence
des Fondations politiques...

Créon, bien sûr, ne comprend rien à ce qu'elle lui explique.

Il est buté dans sa morgue de Chef.
Répète plusieurs fois que jamais une femme n'aura barre sur lui.
Cette péronnelle lui fait la leçon !
Fille d'une mère incestueuse, et d'un père qui s'est crevé les yeux

de honte, voyez la sainte !

-- *elle se faisait «voyante» pour conduire son père dans son errance de mendiant !...*

Pauvre folle !

Il la condamne à mort.

C'est son rôle de Père Ubu du *kratos*^o, le POUVOIR, en face de la *dunamis* de la femme, sa PUISSANCE.

Antigone s'est levée avant le soleil sanglant des rois.

Elle a marché, seule, dans la nuit finissante, avant l'invasion des légions de Babel, et des doctes du Verbe, lequel Verbe n'a jamais servi, pense-t-elle, qu'à tromper les faibles et leur donner des ordres

L'Amour n'a pas besoin qu'on lui donne des ordres.

Que servirait de dire «Aimez-vous les uns les autres» à ceux qui n'auraient pas, en eux, d'abord, l'aimance première ?

-- Comme pour Créon, le mot *aimer* n'aurait aucun sens pour eux.

Créon ricane quand Antigone lui lance :

-- «Je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour.»

L'Amour peut inspirer le poème, le chant,

l'éloquence des lettres brûlantes, il est d'abord un état d'âme et une conduite.

Antigone témoigne de l'AMOUR-REVOLTE,

par son geste, par son corps, par son cœur.

C'est là ce qu'on appelle «prêcher d'exemple»...

Cet amour peut, certes, être dit, ensuite, dans une langue, et réduit en préceptes.

Mais, suivre pieusement ces préceptes serait impossible

sans l'instance fondamentale des actes,
sorte de parole muette du corps,
donnant leur sens aux mots, toujours approximatifs.

Créon ne règne que par les mots.
Il ne se soumet pas aux ordres qu'il donne.
Il commande pour qu'on lui obéisse.
Il ne prêche pas d'exemple.
Il ne partage pas, il impose.
Il n'est pas dans un *ethos*° de l'égalité.

Le langage est censé nous unir. En fait, même rompue la barrière
des langues, il sépare celui qui parle et celui qui écoute.

Tout prophète, comme le mot l'indique, est un «porte-parole». Il
traduit dans une langue historique le silence fondamental du divin,
qui est en lui, comme il est en nous, (1)
en deçà de toute langue parlée...

Si ce qu'on nomme le divin n'était pas en nous, qu'irions-nous
comprendre aux paroles d'un prophète?
Le divin de l'Humanité est dans le silence intime de l'Acte.
La parole ne donne pas l'existence. Seul l'Acte crée.
Au début, ce n'est pas le Verbe, qui était, mais le silence de l'Acte.

Antigone ne nous demande pas de respecter une tradition. Elle
n'en crée aucune.
Elle n'invente aucun Dieu. Elle ne fonde aucune bâtisse religieuse.
Aucune doctrine. Elle n'a pas besoin de *sutra*, de décalogue, de
sourates ou d'encycliques. Elle est d'avant.
Elle est dans le vide absolu qui précède l'Acte,
dans l'apérîté° qui exige l'ouverture.

En ceci, sa pensée est «pure».
Sa pensée est nue.
-- Elle est dans l'a priori de toute pensée possible.

Elle échappe à toute immersion dans une particularité historique.
Elle ne dépend pas d'une coutume.
Elle n'adopte pas un postulat, par obéissance ou séduction
Sa position est fondamentale, nécessaire,
axiomatique.

Antigone prêche d'exemple.
Elle s'avance dans le VIDE philosophique d'une spiritualité sans
corps social, que dis-je,
allant jusqu'à livrer son corps charnel au Bras séculier d'un Ordre
historiquement établi, donc transitoire.

Créon et Antigone sont tous deux politiques,
lui dans la fermeture des sept portes de la Cité,
elle dans l'ouverture à la «vie de l'esprit».

* * *

Le témoignage d'Antigone sonne encore en mon cœur. Le Groupe
de théâtre antique de la Sorbonne l'a proclamé, en 1943, devant
trois mille spectateurs, au Palais de Chaillot.

A la fin de la représentation, les sbires de la Gestapo sont venus
nous dire, dans la coulisse, que, faute d'annuler la tournée prévue,
c'était la geôle....

Créon répondait ainsi à celle qui venait de lui envoyer des paroles
comme celle-ci : -- « je ne croyais pas non plus que ton édit eût
assez de force pour donner à un être mortel le pouvoir d'enfreindre
les décrets divins,
qui n'ont jamais été écrits et qui sont immuables : ce n'est pas
d'aujourd'hui qu'ils existent ; ils sont éternels et personne ne sait à
quel passé ils remontent.»(2)

Il est clair qu'Antigone renvoie l'origine de l'éthique, non à un
message historique daté, mais au fonds vital de la liberté qui est en

elle.

Elle aime «de naissance».

Son ALTITUDE INTERIEURE

est le propre de l'«espace éthique», que Jean-Pierre Changeux a repéré dans notre cerveau (3).

Cet «espace» physiologique, pré-social, n'est autre que la conscience prise de la transcendance ouverte, immanente à la liberté intime de «se choisir» (Sartre) -- dans l'Unique,-- mais «pour l'humanité entière».

Et Antigone n'hésite pas !

Elle a découvert en elle la brûlure fondamentale de l'aimance.

Elle a entendu le CRI PRIMAL de l'éthique.

* * *

J'ai dit que la pensée d'Antigone était nue dans la bénignité de son élan ? De même, au Jugement dernier, la «Vierge avocate», Femme première et «Mère de Dieu», par un geste d'amour (au plus vite condamné par le Concile de Trente, vu son érotisme -- *l'érotisme du Bien*) a montré ses seins nus à son divin Fils, pour calmer sa colère le suppliant ainsi :
«Beau Fils, regarde ces mamelles, de quoi allaiter te souloyes°...» (4)

Ce souvenir lactescent n'a pas calmé Jésus, qui jetait au gouffre de l'Enfer des pelletées de pauvres humains. Mais, cette mère en larmes, un peu pâlotte, toujours vierge, étrangère à la divinité, mère porteuse des œuvres du Saint-Esprit, devient, à partir du XIIIe siècle, sous la pression des Cathares pour tous les hommes de la culture féodale, la Dame.

Or, ce Fils,
censément ressuscité en CHRIST-ROI,
émule de Créon dans le vacarme de l'Apocalypse,
JUGE et vengeur de la Parousie°, lui qui avait dit «Ne jugez pas,
si vous ne voulez pas être jugé»,
s'est mis à trancher et condamner,
cloué au Mur de la Sixtine,
sanctuaire du *kratos*° des papes.

Alors, Notre-Dame, dans ses atours de princesse féodale, écarte sa
modestie et découvre la lumière de sa nudité,
dans l'espoir que le désir, plutôt que la mémoire vide de l'enfant
devenu potentat,
ferait fléchir cette prétendue justice
d'un peu de charité...

Déjà, Hécube, dans l'*Illiade*, avait crié:
«... Hector, mon enfant, aie respect de ce sein. Et de moi aie pitié,
de moi qui t'ai jadis offert cette mamelle, où s'oublent les soucis,
souviens-toi, mon enfant !» (5)

La vierge Antigone est étrangère à cette sorte de supplication.
Elle ignore cette manœuvre, ce troc.
Elle n'a jamais senti monter en elle le torrent de la lactation.
Antigone n'est pas une «vierge mère».
Sa virginité est pure.

Ce qu'elle donne, c'est sa vie.
Elle va «mourir avant l'hyménée», et son fiancé se tuera sur son
corps exsangue, pour s'unir à elle,
dans le destin fondamental de la vie,
qui est la mort.

* * *

Dans la haute sphère de la morale ouverte
où l'Esprit s'élève jusqu'à la GLOIRE de son règne,
voici l'image de la «Charité romaine»:
une jeunesse adorable, Rose de Saron dans Steinbeck,
donne le sein à un vieillard moribond :
« Et lentement elle s'étendit près de lui. Il secoua faiblement la
tête. Rose de Saron écarta un coin du châle, découvrant un sein.
-- Si, il le faut, dit-elle.
Elle se pressa contre lui et attira sa tête vers elle.» (6)

Dans toutes les «Charités» de la peinture occidentale, parti-
culièrement figurative en l'occurrence, les seins nus présentés au
monde vont jusqu'à cette offrande secourable, -- évidemment
contre-nature...

On sait bien que les diktats de la «Bonne nature» sont
méchamment cruels. Le vieillard moribond
n'avait qu'à trépasser, et basta !...

On sait bien que SOIGNER est une offense à la volonté des dieux,
maîtres prétendus de nos destins,
que nous sommes condamnés sans appel à la peine de mort par la
Nature, plus féroce encore
que les pires Dictateurs.

* * *

Donner le sein.
Donner le soin.
Empêcher de mourir de faim.
Empêcher de pourrir au soleil.
Défendre, protéger, nourrir, bercer...
La Femme est porteuse de l'Aimance fondamentale
avant d'être porteuse de l'enfant

IDOLE juvénile de la *caritas*, Antigone n'est féconde que par
l'ESPRIT. Ce que les doctes appelleront «le Saint-Esprit»,
dont «l'inspiration» fécondatrice n'est autre que ce GENIE humain,

où l'athéisme moderne voit le gène
de la raison ardente.

Alors, il va de soi que cette jeune mère soit vierge,
exempte des compromissions de l'histoire et des flétrissures de
l'animalité, «étoile du matin», première à briller dans le soleil
levant.

Soumise, à contre cœur, à la parturition,
Marie accepte son propre sacrifice de vierge ayant enfanté, mais
refuse (en vain) le sacrifice de Jésus.

Le Père l'oblige à subir un malheur plus grand pour elle que la
mort, l'exhibition du corps mourant de son Fils à la vue du peuple
criard.

Le spectacle déchirant de cette exécution pleine de sang et de cris
n'était-il pas destiné d'abord à cette Femme ?

Sur l'épaule d'Antigone pesait déjà le filigrane de la croix du Christ,
et c'est bien elle qui va mourir.

Elle donne l'exemple premier du refus de la PEUR,
qui a mis, comme on sait, des dieux dans le monde.(7)

Elle est d'avant les dieux, elle est d'avant la peur.

Elle va au martyre avec une fermeté déjà stoïcienne.

Elle n'accepte pas de subir passivement son destin.

Dernier trait de sa révolte, dernière gifle au Tyran :

elle se pend dans sa cellule

avec sa ceinture de vierge.

Créon avait tranché : – «Je la mènerai par un sentier désert et je
l'enfermerai vivante dans un souterrain de pierre...»

« qu'elle y soit ensevelie vivante...»

VIVANTE !

Marie triomphe sur les autels de la crucifixion.

Antigone vit en nous.

Féminaire de la crucifixion

«Seule la beauté de la femme, garante
de l'éternité de l'art, sort grandie du
sacrifice.»

André Breton, *Le Surréalisme et la peinture*

Mourir à bras ouverts

Holy Girl

Margaret était la fille vierge d'un pasteur puritain, chez qui j'ai logé quelque temps, lors de ma première mission aux États-Unis.

Très belle et silencieuse, elle tenait son teint cuivré de sa mère, *black*, morte tragiquement dans la rue, à la porte d'une clinique dont on lui avait refusé l'entrée...

Elle vivait seule avec son père, dans une ancienne ferme, complètement isolée et sinistre, dont les terres avaient été vendues.

Quand elle me fit visiter les lieux, nous avons trouvé dans la grange une roue à aubes désaffectée, qui avait naguère servi de moulin, dans le ruisseau qui longeait la bâtisse. Bel objet, guigné par les antiquaires, il attendait, sans doute, un acquéreur. Aussitôt vue cette roue, l'idée me vint.

Margaret était tout à fait naïve et très croyante, un peu demeurée sans doute, riant pour des riens, mais fraîche d'âme et de corps.

Étais-je le premier homme à la courtiser ? Ses dents étincelantes me disaient son bonheur... J'avais, devant son père, pendant le repas, après le *benedicite*, caressé ses cheveux, gentiment crépelés, et son *daddy*, mine de rien, avait semblé heureux du rire de sa fille.

Tout en lapant un infect porridge, elle se laissa caresser la nuque, attouchement qui, paraît-il, fait fondre les plus rebelles.

Et, au dessert, la bouche pleine de marmelade de pomme, je l'avais carrément embrassée.

Le père était jaloux de la vertu de sa fille, et certes, il n'était pas question que j'allasse plus loin. Je n'en avais, d'ailleurs, aucune envie, d'autres affaires m'occupant. Mais j'en voulais au puritanisme, et cette passion philosophique suffisait à me justifier.

Nos caresses devinrent réciproques et tournèrent en saynètes bibliques. Eve, avec sa pomme. La femme de Putiphar, que je faisais semblant de fuir. Onan et son péché, Suzanne au bain et les vilains vieillards... Ces saintes salacités exigeaient toutes qu'elle fût nue. Je la plaquais, les bras en croix, contre la roue à aubes, et je l'embrassais.

Elle me rendait mes baisers avec une ferveur adorante. Alors, je dis au père que sa fille était mûre pour une véritable "imitation de Jésus-Christ".-- Venez dans la grange...

La roue fut installée contre le mur de fond, comme sur un autel, et Margaret adossée à l'engin. Le père se mit aussitôt à genoux devant sa fille et, de toute évidence, il souhaitait un rite plus explicite.

A nous deux, nous avons déshabillé Margaret. Les mains du pasteur tremblaient d'impatience. Nous avons attaché cette beauté nue par quatre liens serrés, aux poignets et aux chevilles, jambes ouvertes. X vivant, elle était le symbole du mystère de la féminité.

Et c'est moi qui, d'une main douce, fis tourner la roue, en sorte que Margaret fut bientôt à l'envers. Alors, j'ai posé sur ce sexe inouvert un baiser d'admiration mystique.

Nous fîmes durer cette position pénible jusqu'aux gémissements, et Margaret, le sang aux joues, les yeux exorbités, s'évanouit. Il m'a suffi de faire tourner la roue un peu plus pour qu'elle revint à la vie. Cette première cérémonie fut ensuite perfectionnée et aménagée comme un Chemin de croix. Le pasteur, jouant le rôle de Jéhovah, me donnait ses directives, mais je n'ai jamais accepté d'imiter Abraham levant un couteau sur Isaac, son fils (1), et Margaret, de mon fait, ne frôla jamais la mort.

Au milieu de la grange, nous procédions à son déshabillage rituel. Puis, avant d'être liée à sa roue, elle devait subir une flagellation purificatrice. Le père tenait beaucoup au spectacle de sa fille sous le fouet. J'étais le méchant légionnaire, mais je ne fouettais Margaret, malgré ses supplications d'être plus durement traitée, que pour réchauffer un peu ses jolies rondeurs et décorer son dos

de rayures rouges. Elle me criait :

-- *O God ! Please, more strong, more strongly!* comme font certaines femmes sur le point de jouir. Mais, je n'avais pas le goût d'aller au sang.

Les choses s'aggravant, c'est le pasteur qui en vint à cette extrémité . En sanglotant, il se déchaîna sur sa bien-aimée, faute de pouvoir pousser encore plus loin le crime d'inceste.

Je dus retenir par la force ce saint-homme, qui serait allé jusqu'à tuer ce qui lui restait de plus cher au monde.

Fixée en croix sur sa roue, la jeune fille était à l'abri des excès de son père. Pour qu'elle eût pleinement conscience de sa beauté dans cette crucifixion théâtrale, j'avais apporté face à elle une psyché, grand miroir ovale qui avait appartenu à sa mère.

Dans la pénombre de cette grange, devenue bientôt une chapelle, nous avons allumé des cierges, dont les lueurs tremblantes donnaient vie à celle qui semblait mourir.

Jamais je n'ai possédé le corps de Margaret, faut-il le dire, mais son âme fut mienne.

J'ai tout fait pour la sauver des pulsions de son père.

Et je pense qu'elle était heureuse de se regarder, crucifiée à l'envers, dans ce qui fut, de tout temps, la croix des femmes : leur miroir.

Le pasteur, par des sermons enflammés, fit venir de ses ouailles dans le sanctuaire de sa sainte fille, et cette cohue agenouillée gémissait les répons des sombres litanies de la "prière des agonisants".

Margaret crucifiée, c'est le "J'ai soif" de ses ancêtres sur la croix des esclaves punis qu'elle jetait à la face de ses adorateurs, prosternés devant les lueurs noires de sa souffrance.

Elle tendait au ciel vide sa poitrine ruisselante de sueur et de

larmes, pour sauver le genre humain de son ignominie.
Sacrifiée par un père devenu fou, elle mourait chaque soir dans les cantiques suppliants de la foule. Elle offrait à Jésus son corps endolori pour que fût pardonné son père divinisé -- et réjoui, croyait-elle, ce grand amour, qui allait la fuir...

Oui, j'ai fui cette enfant martyr. Je l'ai abandonnée à sa vocation mortelle, le jour où j'ai dû revenir en Europe.

Pour la protéger de loin, j'ai écrit plusieurs fois au pasteur. Je ne recevais pas de réponse. Mes lettres se sont espacées...

J'ai appris plus tard qu'à l'instar d'Aleister Crowley (ce mage obsédé sexuel, qui régna jusque dans les années quarante de XX^e siècle sur son fameux monastère de Cefalù), le pasteur avait tenté de faire de sa fille une "femme écarlate"...

En vérité, elle fut plutôt, restant vierge sous la torture, une fille de l'eau. Le bruit courut dans la contrée que la *Holy Girl* faisait des miracles. Femmes stériles, enfants difformes, vieillards séniles, bancroches boquillonnants, amoureuses exsangues, P.D.G. en faillite, noirs chômeurs de longue durée, prêtresses du *Women Lib* en manque de mec... on accourut de partout à la chapelle de *Dark River*. Les uns se croyaient sauvés par Dieu, les autres par Satan. Qu'importe !

Le pasteur fouettait de plus en plus sa fille, ce que les parents débordés prenaient pour un exemple.

On vint photographier et filmer la Sainte.

Quand la roue fut réinstallée dans la rivière, la *Rotary Girl* devint même la *Waterwheel Holy Girl*... Toute l'Amérique, par la télé, en fut bouleversée.

La fille, tournant selon la lenteur du courant, avait, pendant plusieurs secondes, la tête et la poitrine dans l'eau, avant de ressortir, haletante, les seins ruisselants, les cheveux à tordre.

A demi-morte, elle continuait sa solennelle gravitation, pour à nouveau en suffoquer.

Quand elle avait la tête immergée, les fidèles se précipitaient en se bousculant pour boire des gobelets miraculeux. Le pasteur a fait fortune en vendant des flacons de cette “eau de fille”, aussi sacrée là-bas, que l'eau de Lourdes ici...

Hélas, la *Holy Girl* attrapa la mort dans son eau froide, et le fouet ne la réchauffait plus. Elle est morte de pneumonie, certains tabloïds ont même ajouté “sous le fouet” ...

Je m'en voudrai toute ma vie d'avoir contribué à cette mascarade de superstitions...

J'ai aimé Margaret.

Femmes en croix

Je garde de mon éducation chrétienne l'idée que la croix symbolise toutes les souffrances possibles.

La croix de Saint-André exhibe le corps grand ouvert, par un renversement propre à l'orgasme féminin, comme à la mise au monde. Il s'agit donc du corps de la femme.

“La glorieuse vierge Dorothee... fut étendue sur le chevalet, et ses pieds furent levés en l'air ; on la battit avec des verges, on la déchira avec des ongles de fer, et l'on appliqua des torches ardentes sur son sein virginal”...(2)

La crucifixion est réservée aux esclaves. L'exposition de la femme nue en croix est une des tortures de la cruauté romaine. Perpétue et Félicité ont été crucifiées à Carthage en 203.

Le Christianisme est né d'une dévotion à cette torture, censément choisie par le Père pour offrir le cadavre de son Fils au cannibalisme ancestral des foules dévotes.

A la messe, son corps sera mangé et son sang sera bu, dans l'ivresse gloutonne d'un sacrifice humain. (3)

Et c'est bien la femme qui, de génération en génération, offre son

corps à la permanente résurrection de l'espèce humaine.

Voici que l'Orante stellaire écarte ses mains levées et que ses bras s'étirent.

“... quand elle sentit contre son dos nu le froid de la poutre rugueuse, ses longs yeux s'écarquillèrent, et lui prit un gémissement saccadé qui ne cessa plus jusqu'à la fin. Ils la mirent à cheval sur un piquet de bois qui était fiché au milieu du tronc et qui servait à supporter le corps pour éviter le déchirement des mains. Puis, on lui ouvrit les bras.” (4)

La Sainte Eglise a su trouver pire que la croix, le feu des bûchers, qui ont incendié l'Occident pendant des siècles.

Dans le recueil de soixante-dix-neuf tailles douces de Jean Luyten, *Théâtre des martyrs depuis la mort de J.C. jusqu'à présent* (5), des corps de femmes sont précipités dans un grand feu (n° 25) et une gravure de 1542 (n° 17) représente le “petit feu” : une femme en croix est tenue penchée au dessus des flammes, assez loin pour que le supplice dure longtemps.

Yaweh “réjouit ses narines à la fumée des holocaustes”.(6)

Il a dû féliciter ses prêtres de ce saint perfectionnement.

Est-ce par transfert des sentiments jubilatoires propres aux fournisseurs de telles images ? -- toutes les femmes crucifiées semblent heureuses.

Dans *Le martyre de Ste Liberata*, de Bosch, on se demande si la sainte, en croix dans ses atours, n'est pas en train de monter au ciel. Une légende veut que Ste Liberata, par miracle, se vit pousser une barbe, qui la protégea des violeurs. Bosch, dans son tableau a oublié cette barbe, Merci à Dieu...

Quand Félicien Rops crucifie une femme-nue, elle est rieuse et bien en chair, en face de St-Antoine, tenté.

Jean-Michel Nicollet, dans son album, *Les Diables* (1978), présente une belle crucifiée, couronnée d'épines, taradée par des monstres.

Alfred Mossa, plus durement, a peint *Marie de Magdala*, obscènement parée de dentelles et de bas noirs, s'accrochant au corps du Christ en croix, et lui posant sur la bouche un baiser goulu, pour le ressusciter.

Dans le film de Bunuel, *La Voie lactée*, une religieuse supplie qu'on la crucifie, et dit ne pas souffrir des clous qu'on lui plante dans les mains (inspirée sans doute d'une page de Diderot sur une convulsionnaire de Saint-Médard). Elle sourit !

L'affiche du film de Rivette, *Ave Maria*, nous montre une crucifiée bien contente.

Et je ne parle pas du film X *Les nuits de la Présidente*, où celle-ci, en déshabillé de mousseline, est tenue, les bras en croix, devant une scène de sodomie, dont à l'évidence elle s'émeut...

Dans le film érotique *Joy chez les pharaons*, la femme nue, liée sur une croix en X et caressée de flambeaux ardents, subit à grands sursauts les attouchements les plus intimes.

Les films d'horreur, et nombre de thrillers plus ou moins racoleurs, ne se font pas faute de crucifier la femme. Dans *Blow-back*, on voit d'abord une femme-nue crucifiée la tête en bas, puis, vers la fin, une autre victime mise en croix par un dingue, pour lui faire "expier ses péchés de femme".

Plus drôle, à l'inverse, est *La secrétaire*, qui vaque à son travail et déambule, les bras en croix, tenus pas une tringle posée sur sa nuque...

Toutes ces crucifictions relèvent du fantasme. Leur cruauté mentale s'allie à une adoration du corps exposé.

L'exposition de la femme-nue rend fou le désir viril.

Va pour la fiction. Mais le réel !

On a pu lire dans *Le Matin* du 18 avril 1981 : « Crucifixions en série. ».. Une jeune ouvrière de vingt-trois ans, Lucianna Reyes, s'est fait crucifier dans la province de Bulacan « afin de laver les péchés du monde ».

Au village de St-Pedro-Cutud, dans les très catholiques Philippines, on se crucifie tous les vendredis-saints. Rolando a fait vœu de se flageller et de se crucifier pendant quinze ans, pour remercier “le Sauveur” d'avoir épargné sa femme et sa fille.

Couronné d'épines avec du fil de fer barbelé, des clous plantés dans les paumes, il s'exhibe en hurlant de douleur devant la foule des badauds. (7)

A preuve encore, le portfolio de *Photo-reporter* n°17, mai 1991, “les filles de Smith”, où des photos de Christina Garcia Rodero montrent plusieurs femmes en croix...

Jan Fabre a présenté en 2001, au Festival d'Avignon, une grande chorégraphie cruelle, *Je suis sang*, où une femme, tête en bas et les bras en croix, donnait son sang à boire à un assoiffé.

La photographe Dany Leriche, parmi les allégories des *Filles de Ripa*, a réussi à fixer sur une croix de Saint-André une splendide jeune fille, la tête en bas et vaguement souriante. (8)

Et la plus belle de toutes n'est autre que Vanessa Paradis, dans le film de Patrice Leconte, *La Fille sur le pont* : elle fait face à son lanceur de couteaux. Crucifiée sur une roue qui tourne, elle s'offre à la mort avec un sourire d'ange.

C'est bien la tête en bas, les cheveux dans la boue du serpent, jambes en corolle et le pubis étincelant que *La crucifixion de la femme fait exploser le miroir du monde* (9)

Car, la vérité du féminin de la crucifixion est de celles qui provoquent, dans l'esprit rebelle aux diktats de la Nature,

le scandale absolu.

Et quand l'homme se regarde dans le "miroir du monde" -- qui est, comme on sait, la peinture -- il trouve en face de lui le grand X de la blessure ontologique.

« L'homme effrayé connaît alors dans sa conscience le désaccord et il s'aperçoit que le nom occulte du désaccord est vérité et que le nom plus occulte encore de la vérité est scandale ». (10)

L'écartelée

Jorge Camacho : -- Mais combien de temps faut-il attendre pour que la morte soit vraiment désirable ?

LARGUEZ L'ETOILE, 7ème tableau;
La promenade du nécrophile, in cat.
de l'exposition *L'Ecart absolu*, Paris,
L'Oeil, 1965, n. p.

Le supplice de l'étoile

Les crucifiés, hommes ou femmes, sont tirés vers le bas par la pesanteur. C'est pourquoi tous les crucifix Saint-Sulpice sont faux. Les bras du Christ furent censément percés par les clous dans le poignet, en amont de la trochlée.

Le supplice de l'écartèlement est plus terrible encore, puisque le corps est tiré dans tous les sens possibles, bras et jambes ouverts à l'extrême, pour que tous les os se déboîtent et se cassent.

Brunehaut, à quatre-vingts ans, livrée au fils de Frédégonde qu'elle avait vaincue, fut attachée à quatre chevaux affolés de fouet, et traînée par eux sur un sol rugueux, jusqu'à ce que mort s'en suive.

* * *

Un jour que j'avais mené Pia dans les bois de Clamart, où nous allions souvent, pour mêler au chant des oiseaux nos pratiques libertaires, nous sommes tombés sur un cadavre de femme.

Nous marchions dans les feuilles mortes, avec ce plaisir enfantin de les faire bruire : un tas de feuilles nous a barré le sentier.

Nous avons donné des coups de pieds dedans...

C'était une femme nue, ou peut-être une jeune fille, très blanche, du sang séché dans la bouche et les cheveux, les bras levés comme ceux d'une orante, et les jambes ouvertes à l'horizontale.

Des mouches déjà s'activaient sur ses narines et sur son sexe ensanglantés, que la position extrême de ses jambes écarquillait, ouvrant sa béance, très visible et noire, où frétillait une colonie de fourmis...

Pia manqua s'évanouir, et j'ai grogné un juron.

Comme toujours dans nos promenades, j'enlaçais la taille de mon amie, et, quand j'ai senti qu'elle allait tomber près de cette morte, j'ai eu le réflexe, plutôt charitable qu'érotique, de lui prendre la nuque pour la retenir.

Elle s'est appuyée sur moi. Je l'ai ramenée à la voiture, tenue ainsi

par la peau du cou, et ses pas chancelants faisait onduler son corps, en sorte que je suis passé assez vite de la charité au désir. Vous devinez ce qui s'en est suivi.

Je pense que la vision de cette morte, l'horreur, la compassion, la colère et l'indignation m'avaient poussé à cette hâte de jouir -- ce fut sans plaisir, mais avec le sentiment d'accomplir une vengeance. Je vengeais cette morte. Je vengeais l'amour...

Nous sommes allés à la gendarmerie de Meudon, pour signaler le fait. Revenus avec les gendarmes près de l'assassinée, j'ai signé ma déclaration. Ils ont fait des photos. Ont tenté de mettre ce corps sur une civière, pour l'emmener à la morgue. -- Impossible !

Les jambes ouvertes étaient déjà si raides qu'il eût fallu casser cette fille pour la mettre aux normes. Finalement, ils l'ont emmenée telle quelle, sur le toit de leur fourgonnette bleue...

J'avais vu, naguère, dans un numéro intitulé *La Guerre*, de la revue *Recherche photographique* (1) une photo, trouvée sur un cadavre allemand, et qui résume atrocement la persistance de l'*Urmench°* dans l'obscénité de la Nature : une femme nue, jambes ouvertes, un poignard planté dans le sexe, est entourée de *schupos* rigolards.

Ses jambes blanches, écartées à l'horizontale et offertes à toutes les violences, en appellent à la grande supplication de la femme, outragée tout au long de l'Histoire.

En vérité, cette ouverture des jambes à 120 degrés n'a rien à voir avec Eros, même dans le sadisme. L'étirement extrême n'est pas une posture d'amour, mais bien de torture, une pose de mort. Elle est absente des romans érotiques, comme de l'imagerie porno.

Dans *Histoire d'O*, par exemple, et dans les films qu'on en a tirés, l'héroïne écarte parfois ses jambes, bien sûr, mais ses genoux restent pliés, pour toutes sortes de genuflexions, plus ou moins prosternées, ou d'offrandes, expressives de sa soumission...

L'étirement maxi des jambes n'exprime pas la soumission. On le trouve dans les jeux du *grand écart*, trapézistes, patineuses artistiques, danseuses du *French cancan* tombant au sol, bref, dans

les expressions ludiques de l'excessif.

Mais, les tortionnaires s'amuse aussi. Ils portent à une efficacité adulte l'infantilisme joueur du "pervers polymorphe".

Après le viol collectif de ce corps, les tueurs ont joué à qui l'aurait, chacun tirant de son côté, pour avoir tout, quitte à briser la symphise pubienne, à faire éclater le sacrum° et à déboîter le col du fémur. C'est pourquoi, je parle d'écartèlement. On entend les os craquer...

Est-ce seulement pour s'amuser que la morte du bois de Clamart avait été tirée de part et d'autre par les jambes, ?

Mais alors, pourquoi ? Nous l'avons su plus tard.

Ai-je dit qu'elle était épilée toute ? Fille d'amour, elle semblait une femme-enfant, gracile et voluptueuse.

Elle avait les yeux ouverts, fixés dans une sorte de supplication étonnée, et leur bleu, qui tournait au rouge, s'embrumait d'une distance infinie.

La rubescence de ces prunelles m'a rappelé l'étonnante symbolique de Hildegard de Bingen, pour qui «l'esprit devient de plus en plus rouge dans l'âme, dont la nature rouge-feu originelle s'intensifie à chaque expérience.»(2)

Comme si le rouge des yeux, de la bouche et du sexe, n'était pas seulement celui du sang versé par le crime, mais celui du phlogistique, fluide vital de l'esprit, criant au secours dans le désert de la forêt.

Avec le sang qui s'écoule, Eros se suicide pour le triomphe de Thanatos. Le sexe de la femme-enfant, comme un calice de sang séché, fut tout à coup, le Troisième-Œil, celui de la voyance rouge. Au centre des jambes brisées, c'est un Œil de braise qui vous regarde.

* * *

Nous avons suivi dans les journaux l'enquête sur la morte.

Et voici qu'a surgi, au cœur de ce drame, l'enfant à naître. L'autopsie a montré que la jeune femme était enceinte.

De qui ? On a cherché. On a trouvé un homme marié.
Cuisiné “à la chansonnette”, cet honnête bourgeois a convenu que sa secrétaire était sa maîtresse et celle de ses fistons, vingt-neuf et vingt-sept ans. Des fauves...

Elle voulait garder son enfant, lui non. Poussé à bout, ce quidam, qui était un haut fonctionnaire de responsabilité (*Motus* !) a raconté qu'ils sont allés dans ce bois, comme souvent, ses deux fils et lui, pour “régler cette affaire”.

La fille avait d'abord reçu ses traitements habituels, mais aussitôt alanguie de béatitude, les trois hommes s'étaient ruées sur elle pour “l'exécuter”.

Les deux fils, sous l'oeil allumé du père, s'étaient ensuite disputé la fille mourante pour une nouvelle tournée de viol, ce qui explique la position des jambes.

Enfin, on avait couvert ce corps de feuilles mortes, laissant aux bêtes de la forêt le soin d'en effacer la trace. Les criminels ont filé.

Mais, l'un des deux fils, amoureux sans doute, et frappé de remords insupportables, avait tout raconté à la police.

Nota. Ce crime rappelle celui du curé d'Uruffe, qui, en 1956, a tué de trois coups de révolver sa maîtresse de 19 ans, l'a éventrée pour lui arracher son enfant, une fille, qu'il a baptisée avant de la tuer à coups de couteau... Il avait peur d'avouer qu'il couchait avec une concubine !...

Le complexe de l'écart

Pia est tombée malade à la suite de ce drame.
Sa crispation virginale, que nous avons guérie ensemble au bout de plusieurs années d'étreintes platoniques-- elle y avait trouvé

son bonheur, puis son plaisir -- lui est revenue, comme une séquelle de ses anciens blocages. (3)

Elle restait enfermée dans son pigeonier pleins de miroirs, et, chaque fois que j'allais la voir, je la surprénais en train de tomber sur ses cuisses horizontales.

Elle pleurait ensuite dans mes bras, toute raidie d'une sorte d'ankylose, et refusait mes caresses.

-- Que fais-tu là ?, lui ai-je demandé. (Je voulais qu'elle me parle pour se libérer). Elle m'a répondu :

-- Je m'entraîne

-- A quoi donc ?

-- A survivre...

Pia filait du mauvais coton... Je me suis senti responsable de sa fascination pour la morte.

Un jour j'avais choqué mes étudiants, avec le thème de la beauté comme cause de mort. Quelques jouvencelles frémirent d'être soudain regardées par les garçons comme plus mortelles, ou comme tueuses. L'une d'elles a demandé la parole pour me dire :

-- La laideur aussi, monsieur !

Et tous de rire nerveusement.

Je leur disais : La beauté tue. La beauté meurt.

Les Incas sacrifiaient à la déesse Terre et au dieu Tonnerre une jeune vierge élue pour sa beauté. On l'exécutait en grande cérémonie... Les dieux n'ont jamais aimé la beauté des mortelles, -- que pour la flétrir...

Le pire est bien que le «Bon-Dieu» des Chrétiens ait «brûlé une sainte», (dixit Cauchon) et tant de belles femmes, pour qu'elles grimacent dans la fournaise...

La beauté est une cause de mort

Les plus grands poètes l'ont bien dit. Vous voulez savoir ?

Mallarmé, tenez : «Si la beauté n'était la mort» (4).

Et Edgar Poe ! Lisez Le portrait ovale. Relisez Bérénice ou Eléonora.

Dans Irène, il a écrit :

*« Je n'ai pu aimer que là où la Mort
mêlait son souffre à celui de la Beauté. »*

Une fille a crié :

-- Monsieur, la beauté sauve la vie, pour Phryné !... Non ?

*J'avais insisté :-- «Le beau est le premier degré du terrible, qu'à
peine nous supportons» (5), Rilke dixit.*

-- Et le merveilleux qui transfigure les corps ?

*-- «La beauté fait rêver de mort ; ne disons pas qu'elle la fait
souhaiter ; elle montre qu'elle est nécessaire.» (6) C'est le poète Joe
Bousquet qui l'a dit, cloué au lit par une longue maladie...*

*Et Cocteau, savez-vous comment il voit le personnage de la Mort,
dans Orphée ?-- «La Mort est une jeune femme très belle en robe
de bal rose vif et en manteau de fourrure» (7) (le portrait de sa
mère, on dirait) Et le même a écrit ailleurs :*

«Le vague désir de la beauté nous tue.»

*Heinrich von Kleist, après avoir détruit son œuvre, et devant
l'amour d'une femme avec qui il va réaliser le double suicide, vous
savez ce qu'il clame ? «C'est beau à mériter un coup de feu».(8)*

*La beauté appelle le sacrifice. La crucifixion. l'écartèlement, le
bûcher. Elle est scandaleuse. Elle est la cible des prêtres, qui
l'adorent et la violent. La séquestrent. L'enlaidissent de maternités
en chaîne et de natalité biblique. Quand ils ne lui trafiquent pas la
nature pour la coudre et l'infibuler.*

Si la femme se rebiffe, elle est lapidée, fouettée, brûlée.

*«Tu ne laisseras pas vivre les magiciennes.» C'est Jéhovah qui
l'ordonne. (9)*

Après un silence lourd , une jeune fille avait murmuré :

*-- A moins qu'elle ne soit sauvée par le Désir. J'ai vu sur l'avant-
bras d'une de mes amies le tatouage de son numéro de déportée.
Toute sa famille a péri, sauf elle. Versée au bordel des SS, c'est sa
beauté qui l'a sauvée de la chambre à gaz.*

-- Mais, libérée, elle a voulu mourir...

J'avais raconté cette anecdote à mon Erogyne.^o
Elle me l'a rappelée. Puis, d'un ton sec, elle a tranché :
-- La morte de Clamart était très belle.
Ils se sont disputé son corps.
Les hommes sont des horreurs.

Manifestement, l'écartelée avait provoqué en elle une cassure,
une schize^o mentale,
qui la séparait du monde heureux où elle avait vécu,
et la plongeait dans un gouffre intérieur de haine pour tous les
hommes.
Pouvait-on la soigner ?

Claire, ma première femme, que j'appelais Sombre, avec qui j'ai
partagé ce qu'elle appelait *l'amour intelligent*, (façon Sartre et de
Beauvoir, mode de l'époque) , aimait bien ma petite amie.
Elle l'a recommandée à son psy.
-- Refus violent de la malade...

Son état s'aggravant, elle eut de véritables crises de nerfs et m'a
crié : -- Je ne veux plus vous voir.
Il y avait dans son regard une lueur de folie.
Son exécration était mêlée d'une sorte de terreur.
Comme si j'étais responsable du crime qui nous avait tous les deux
horrifiés,
et que mon regard d'homme fût pour elle une menace.

Elle m'a littéralement chassé !
Après dix ans de ferveur heureuse.

Je ne l'ai jamais revue.

Mais j'ai appris, plus tard, de qu'elle était devenue

Loin de se laisser aller à son désordre mental, elle a trouvé

dans la musique et la dévotion mystique à l'écartelée,
dont elle fit une sainte,
une sorte d'outre-mort
une résurrection mortuaire
sans renouveau de l'amour, mais passionnellement
consacrée au culte de l'Unique,
un nouvel équilibre créateur
qui l'a rendue célèbre,

-- mais, hélas, ne l'a pas sauvée
d'une mort atroce...

Nous en reparlerons.

Erzulie la double

«Et ceci reste à dire : nous vivons d'outre-mort, et de mort même vivons-nous. Les chevaux sont passés qui couraient à l'ossuaire, la bouche encore fraîche des sauges de la terre. Et la grenade de Cybèle teint encore de sang la bouche de nos femmes.»

Saint-John Perse, *Chronique II*.

Pour un sourire à l'outre-mort.

Ma main tendue pour te caresser
prenait feu. Tu gémissais
d'une douleur voluptueuse, et j'entendais
une musique continue.

J'ai dit, d'une voix de prêcheur :

-- Le feu est le comble du sang...

Alors, peu à peu, tu es devenue bleu-ciel (comme un Magritte),
puis rose-clair, couleur d'aurore et de crépuscule,
et ton corps, unique pourtant, s'est divisé du haut en bas
entre un rouge porté au blanc et un indigo tirant sur le noir.
Idole double, mi-incandescente, mi-carbonisée
tu étais à la fois le jour et la nuit.

Comme un oiseau de proie,
je me suis mis à crier : -- ERZULIE !...

ERZULIE OU T'ES -T - Y ?...

et je savais, dans mon rêve, qu'Erzulie est la Loa vaudou de la
Femme, mi-noire, mi- blanche
hétaïre pour l'amour et *mater dolorosa* pour la parturition --
rayonnante double,
«couronnée de douze étoiles sur la tête» (1)

Et j'avais un goût de sang dans la bouche,
comme si j'avais couvert ton corps de baisers pour le boire
et qu'enfin, tu te fusses levée, rutilante, de ton sépulcre,
sur mon ordre suppliant,
mon ordre !...

Mais, tu restais couchée, immobile.

Tes yeux se sont ouverts et tu m'as regardé
comme si tu ne me connaissais pas.

J'ai crié. TU AS CRIE.

Ce double cri m'a réveillé.

Dans les forêts, au loin, j'entendais maintenant l'écho de cette
clameur, partout répercutée.
C'était le cri de Mélusine --
Erzulie, Mélusine, Morgane
Iseut, Hildegard, Héloïse
déesses louves, guivres^o moqueuses
fuyant l'orgasme de la mort
saintes brisées par la fissure
de l'Offrande.

L'exaltation de la folie d'aimer fait naître les larmes du deuil.

Visages qui hantent nos mémoires, morts souriants
Frères et soeurs tant aimés. O camarades perdus
Cendre jetée au vent des mitrailleuses, bouches brisées
Où le cri du dernier espoir
Comme une armée victorieuse
S'est frayé un chemin dans les flots de la mer sanglante
Faces perlées de regards reflétant l'aube douce
Sourires de tendresse à la lumière, aux arbres
Aux enfants qui naissent à l'heure de petit-jour
Sourires même aux faces ravinées des exécuteurs
Mains subtiles des femmes dans la musique ténébreuse
Des infirmeries sans lendemain possible de la mort
Visages en vain reconnus dans une tête mortelle
Vous ne mourrez jamais tant que j'aurai un peu de vie
Et que je braquerai sur vos corps de brume fugitive
le réflecteur incendiaire de la révolte.

Les amants grevés d'une obscure mémoire de leur futur
choisirent d'honorer la mort dans l'échange de leur nudité
Et quand brûlèrent les forêts de pins de l'Esterel
la flamme des bûchers de l'Inde où se consomment les femmes
trop aimantes de l'époux qui a trahi leur amour
pour les beaux yeux de la mort qui est une autre maîtresse
est montée à leur coeur, déjà pincé par la certitude

d'être ensemble à jamais séparés
par le beauté même de l'amour.

Dans leur exultation diffuse
les amants prennent possession de la totalité du monde,
donc de la mort
avec la vie.
Et la beauté qu'ils donnent au monde
et à la vie, ils la donnent aussi
à la mort...

Mourir est plus beau que tuer.
Accepter d'en finir, ou carrément se tuer, est plus beau que mourir.

Que le NON de la mort soit enveloppé par le OUI de la beauté, et la
vie accédera au sourire du OUI SUPERIEUR.
Et ce OUI SUPERIEUR n'est pas une utopie jetée au loin dans le *post
mortem*, mais bien la pratique tantrique d'un amour exemplaire
à la fois physiologique et mystique,

Erzulie Freda, quand je pense à vous, je vais plus loin que le
regard. L'odeur du feu dans la nuit me prend à la gorge.

Votre « parfum de femme » serait plutôt une aura de radiations
cosmiques, un flux vous entourant de la tête aux pieds :
la mandorle des saintes.
Battements plus profonds que tout parfum, plus enfouis que toute
lumière visible -- sorte de zone sacrée, sous-jacente à l'existence,
-- profondeur que la rencontre arrache aux cruautés fonda-
mentales de l'être, et projette
dans l'émotion supérieure de la conscience partagée,
pour surgir, comme par destin, dans le merveilleux de ce qu'on
appelle l'amour, et qui est, en fait,
un envol dans les hauteurs de l'aimance.

Alors, toute cette réalité secrète, qui est VOUS,

dans la fissure ontologique du vivre et du mourir,
s'exprime et se résume dans une nuit opalescente.

Si l'on n'aime jamais que le spectre de la bien aimée, le mot
SPECTRE doit être pris au sens des physiciens.
Car, la BEAUTE du corps d'ERZULIE la double
n'est autre que le flux électrique de son UNITE.

* * *

C'est par amour de la vie que je me tourne du côté des vainqueurs
de la mort.

La sérénité, nihiliste, des mystiques rejoint celle de Socrate faisant
un discours,

ou de ce Résistant, dos au mur, souriant aux fusils : je me souviens
de cette photo, parue dans un journal, à la Libération... le sourire
de l'esprit :

cet homme triomphait
de la vanité de la mort.

Le visage rayonne. Le monde resplendit. On signe sa vie d'un
dernier mot. Vive la Liberté ! *Viva la Muerte* !...

Sur la Place Venceslas, Ian Palach, assis dans son essence, gratte
une allumette.

Saint Justin, le stoïcien, va au martyre vêtu du *tribôn*° des
philosophes.

Jean Huss chante dans les flammes de son bûcher, au grand émoi
d'un futur pape.

Mikel Dufrenne invite des amis et débranche son respirateur.

Tempe trouée, le baroudeur jubile.

Le dernier survivant crie «debout les morts !».

Empédocle se jette dans le feu de l'Etna,

Sappho à la roche de Leucade et Deleuze dans le ciel de Paris...

L'esprit, excédé, crache son corps.

Par prudence, comme Brossolette.

Par refus de céder à la force. Comme Mordechaï Yenkélévitch, chef de la résistance juive dans le ghetto de Varsovie, qui a dit, avant d'être tué au combat :

-- «Nous ne nous battons pas pour éviter la mort, mais pour choisir notre manière de mourir.»

Par compassion oblatrice et refus de la haine, comme le Pr. Korchak, pédiatre, accompagnant les enfants du ghetto menés à Treblinka, pour mourir avec eux... (2)

Par amour, dans le double suicide d'André Gorz et de sa femme Dorine : «On ne connaît pas de fin plus écrasante de beauté ni plus accablante de pureté que cette communion dans le suicide, la mort, l'amour.» (3)

Par ivresse de la liberté -- et par crânerie.

Le gladiateur salue César, le voyou demande une cibiche, et Jarry un cure-dent...

Asger Jorn et Christian Dotremont, amis chers de ma jeunesse, sont morts dans le même sana. Christian, dans une lettre à Alechinsky, en 1951, peu avant sa mort, affirme :

«J'ai tout le temps un poignard dans le dos, mais je rigole toute la journée. Je suis de plus en plus gai. Il faut bien vivre.» (4)

Toute vie porte un poignard dans le dos.

Mais elle est une fête, quand elle se rit de la mort, qui sera sourde aux échos de ce dernier rire.

* * *

En vérité, la beauté de la mort ne peut être que morale.

Où ai-je lu cette anecdote (c'est dans Roudinesko, je crois) :
Derrida regarde son fils. Celui-ci lui demande :

-- Pourquoi tu me regardes ?

-- Parce que tu es beau.

«Ce compliment lui donne envie de mourir.»(5)

L'envie de mourir de cet enfant trop beau est un double signe, celui d'un accablement de porter sur lui le poids d'une apparence rare, tranchant sur la grisaille et attirant les regards, et celui d'un souhait d'aller au plus vite à la mort, pour ne pas laisser à la beauté le temps de se défaire.

La mort n'est bonne que si elle vous embellit. Et pour mourir de sa belle mort, mieux vaut encore en être l'artiste.

Avant le dernier soupir, dans la mort heureuse, un air de sérénité monte des profondeurs de la vie.

Socrate, homme laid, devient beau en buvant la ciguë.

Au musée de Lisbonne, quelques damnées restent belles dans l'enfer, où elles sont pendues à l'envers, leurs cheveux dans les flammes...

Et les élues, dans la balance de l'Archange, ont de beaux visages endormis, comme les gisants marmoréens de la Renaissance.

«Le dieu roumain de la mort est beau comme un enfant.» (6)

Que dire du Mexique, où la gaîté règne parmi les squelettes ?

-- Martha Torrès m'a offert, un jour, une petite tête de mort en sucre, sur laquelle était inscrit mon nom...

Iseut, Ophélie, Atala, Marilyn, meurent en beauté, sinon de leur belle mort. Et, par delà l'*Inconnue de la Seine*, que je salue une fois de plus, voici la belle des belles, dans son atroce douceur :

la *Femme à la larme* (7), héli-face écorchée, dont la partie «vivante» laisse couler d'un œil grand ouvert, et comme émerveillé, une larme de cristal.

«Aimez la mort si vous voulez être des vivants». (8)

Partez dans le calme de la personne qui a décidé de respirer la

mort, comme elle a longuement respiré la vie.

«Le foyer fume dans l'appartement ; s'il n'y a pas trop de fumée, je resterai, s'il y en a trop, je m'en vais...»

Le monoxyde de carbone a la légèreté du zéphyr.

Il émet la musique silencieuse du souffle de la bien-aimée.

Voici que la mort prend le chemin de l'amour.

«Car, il faut se souvenir et bien retenir que la porte est ouverte.»(9)

OUI, LA PORTE EST OUVERTE

SUR LE NON-LIEU IMPENSABLE DU VIDE.

Sur l'horizon de l'océan peu à peu viré aux traînées rouges du crépuscule, je vois apparaître une orante, qui sourit dans ses larmes. Est-ce VOUS ?

ORANTE DOUBLE

Vous voici exposée sur l'autel des joies sacrificielles de l'amour, mains levées de chaque côté de vos épaules, à peine vêtues de mousselines, et vos jambes symétriquement ouvertes selon le signe cosmique de la déchirure.

Votre bouche balbutiante est tendue vers on ne sait quel baiser, pour on ne sait quel cri d'oblation douloureuse.

Vos yeux sont fermés par la proximité intérieure de l'Amant. Et vos mains peuvent à tout instant, par l'impulsion des violences du ventre et des jouissances mentales du sexe arracher votre suaire céleste pour l'offrir de loin à celui qui vous cherche sans jamais vous trouver.

Il vous appelle dans la solitude de son Vaudou intérieur, où les braises mortelles de la jouissance ne furent jamais vraiment éteintes.

Ensemble, vous riez d'Epicure, qui a peur de la mort, sot philosophe qui ramène tout à lui, comme fait l'enfant,

et prêche l'inconscience !...:

-- «La mort n'a aucun rapport avec nous, puisque précisément, tant que nous sommes, la mort n'est pas là, et une fois que la mort est là, nous ne sommes plus.» (10)

Autant dire : «Tant que je ne suis pas amoureux, l'amour n'existe pas»...

Cette plaisanterie égocentrique relève sans doute de l'humour noir. Elle prouve, en tous cas, l'ignorance d'un ACTE, très répandu pourtant chez les Anciens : le suicide. « Tant que nous sommes », la mort est bien là, à portée de main...

«Entre les murs l'ombre est entière
et je descends dans mon miroir
comme un mort dans sa tombe ouverte.» (11)

L'eau de la mer flamboie.

Erzulie !

Morte et vivante !

Entre l'amour et la mort,
entre la pulsion d'aimer et la pulsion de mourir,
entre l'aimance et la cruauté,
il n'y a pas de solution par déni de l'Autre.

Contre l'exclusion, comme forme infantile de l'émotivité archaïque, l'éthique moderne propose lucidement l'intégration de la dualité, -- celle notamment d'*Eros* et de *Thanatos* -- à l'unité d'un OUI supérieur et philosophique, où la pensée de la mort donne à l'amour sa splendeur déchirante.

Le corps délivré

« Je brûle ma vie. C'est magnifique. Pas une minute qui ne soit un trait de feu. Qui ne soit ardeur et intelligence...et tout en brûlant, je me fonds en toi, de loin je ris vers toi de tout mon amour, je te comprends... »

Sibilla Aleramo, *Ursa minor*, trad. Française, éd. Rocher, 2003, p. 193.

Le présent - érotique

Vous la Première

«Sous l'Esprit des hauteurs se trouvent les éléments : eau, ténèbres, abîme et chaos, sur lesquels plane l'Esprit ; ils appellent cet Esprit la Première Femme»...

Cf. ci-dessous, p. 106, note (1)

Souviens-toi que tu as mangé ta mère.

Quand Vous a-t-il rencontrée ?

Le premier jour, on ne rencontre pas sa mère.
On la quitte.

Il a fait le vide en Vous.

Et, même le nourrisson qui se rue à la mamelle
rencontre-t-il sa mère ?
Sait-il bien ce qu'il mange ?...

Il vous a rencontrée plus tard.

Vous vous êtes rencontrés, à coup sûr.
premier né de la FEMME PREMIERE.

Et plus que rencontrés...
Puisque il vous sent présente en lui.

Comment se peut-il ?

* * *

Jeune femme porte-enfant, Madone !
Vous l'avez pris de votre ventre, à l'envers.
Et le voici droit tenu vers votre sein,
Théotokos° de ce dieu destiné à mourir.

Et vous penchez sur lui votre sourire
de douceur amoureuse
O glycophilousa°
caressant son enfant du regard trouble des mères
coupables d'avoir enfanté la mort...

Tant qu'il n'a pas de souvenirs, l'enfant ignore qu'il est mortel.
Un jour, il l'apprendra par vous, comme le non-voyant apprend de sa mère éplorée, qu'il est aveugle de naissance.

L'absence des souvenirs emplit d'obscurité le labyrinthe de la mémoire. Cette obscurité est un vide sur lequel s'esquissent les images fugitives de vos confidences.

Les souvenirs d'enfance nous habitent par leur disparition. Ils continuent de nous travailler, de nous gouverner peut-être, alors qu'ils sont perdus.

L'homme âgé est-il égaré comme un enfant ? Il cherche en lui le sacré primordial de sa maison mère... -- grande maison baroque secouée la nuit par les tremblements de terre, il se souvient !

Sapins mugissants, neiges -- dans un long corridor ciré, où le soleil ne filtre que rarement, il a coulé des heures de torrent.

Glissades et courses, bruit du cuir sur le bois, frère fou complice, vacarme de rire, et la voix des parents dans les murs, répression qui s'épuise, filigrane écrasé, soupirs...

Un couloir doit être long, rectiligne, tout percé de portes donnant sur des pièces qui communiquent, en sorte que, si l'on fuit par une issue, l'on puisse revenir par l'autre.

Parfois, les cavalcades cédaient le pas aux processions feutrées, vers les deux sanctuaires qui en étaient l'alpha et l'oméga : la chambre des parents et le bureau du père...

Plus tard, ce fut la «grande galerie» de Lakanal, trois cents mètres de carrelage doré, les classes d'un côté et, de l'autre, les cours de récré jonchées de marrons,

-- galerie royale pour le charroi de cinq ou six copains attelés en flèche, le tirant à toute vibure°, accroupi sur ses semelles cloutées.

Piste glacée pour la conquête du Grand Nord.

Les bons élèves se terrent. Les autorités, mortes, ferment les yeux.

Des étincelles lui crépitent aux galoches, cris de sauvages !

Là aussi, le sacré se logeait aux deux bouts : d'un côté, la porte d'entrée avec son cerbère, de l'autre, tout au fond, inaccessible, la classe de khâgne, où l'on guettait deux ou trois blouses roses, jeunes filles inconscientes sans doute de leur scintillement, cernées par l'amour-fou de mille cinq cents garçons de tout âge...

Entre ces deux pôles, le CRI de la vie déchaînée réelle...

Gringalet violent, c'est à vous qu'il venait, sanguinolent de plaies et bosses. La «petite guerre», où il attaquait «les grands», l'a souvent laissé sur le carreau.

Mais, vous aviez la main douce et la parole consolante.

Vous l'appeliez *Brise-fer* avec tendresse, et il vous a aimée pour votre horreur de la violence

A onze ans, dans les rues de Bourg la Reine, un soir, retour du lycée, pendant une bonne demi-heure, tout au long du chemin désert entre les troènes, son frère et un autre galopin se sont ligüés contre lui pour le huer en cadence. Ils criaient, de leurs voix innocentes :

-- Hue le nègreu ! Hue le nègreu !... Parce qu'il est né à Casa, bien sûr, rien à redire.

-- Hue le nègreu ! Ils marchaient à trois mètres dans son dos, les petits lâches, que faire ? Foncer en courant ? Ils le rattrapaient. Se retourner contre eux ? Ils foutaient le camps.

Les interrompre par des invectives ? Mais il n'avait rien à leur rétorquer. Ils avaient raison. C'est vrai qu'il était un nègre. Leur incantation rigolarde le faisait marcher au pas. Il partageait leur certitude. Il acceptait leur brimade. Il courbait le dos... Il est venu s'effondrer dans votre giron, et il sanglotait, ce même...

Vous l'avez consolé, mais non convaincu.

D'être né en Afrique lui donnait depuis longtemps la fierté accablante d'être exotique.

Il a peut-être pris dans ces années décisives le sentiment d'être lié

de chair et secrètement à des peuples esclaves et misérables, à toutes ces sortes de «lies de l'humanité» dont les mystifications racistes de l'époque (on n'imagine pas !) entretenaient en lui le mépris.

Lapérouse, dans un «jeu des grands hommes», avait été «mangé par les naturels de la Papouasie» -- il fallait voir l'image ! Et les vignettes des chocolats Suchard, ou Ménier, mêlaient le mélanocetus et le polynésien.

Nègre ! Parbleu... Il ne connaissais pas encore le jazz, qui fut la voie ouverte à des revanches précoces, avant que le renversement des normes politiques ne soit venu le rendre fier d'être le frère des Noirs, des Juifs, des Tziganes, des ouvriers et des femmes. Sans parler des enfants...

Vous l'avez accompagné de votre douceur toute la vie.

Les mères accouchent des corps.

A longueur d'années, vous lui avez enfanté l'âme.

Vous avez protégé, avec le sourire, ses amours d'enfance.

*Maryse à huit ans pâquerette
dans le jardin de l'amour-fou
nous avons joué à la cueillette
et sauté à la corde au cou.*

Vous avez été la Première porteuse d'une sublimité de l'amour, dont il a gardé le besoin toute sa vie.

Assise dans son fauteuil, (elle tricotait, ou reprisait des chaussettes, admirable travail d'artiste ! banal à cette époque...) -- elle le laissait monter sur elle, visiter ce corps pleins de secrets, ombre et lumière, vêtements flous, odeur de chair savonnée, chevelure offerte à des caresses sans fin, et l'enfant fouissait longuement des terriers profonds dans des replis de soie...

A coup sûr, votre pâleur lactée de brune aux yeux bleus l'a marqué au cœur... (1)!

Et votre voix de «seconde» !

Quand il a fait mine de passer son frère par la fenêtre, vous êtes venue à grands cris pour vous interposer -- Oh la douce musique de votre affolement !-- jamais il n'aurait jeté de si haut son frère bien-aimé...-- mais il en remettait de sa comédie, pour continuer à vous entendre...

Vous n'étiez pas une femme criarde. Même vos rires n'éclataient qu'en sourdine.

Et vous aimiez lui chuchoter de ces «histoires» qui endorment les enfants. Et, plus tard, lui lire des légendes, et lui raconter des souvenirs.

Par exemple que, sur le bateau qui vous a ramenés en France, -- il n'avait pas deux ans -- il aimait caresser les cheveux d'une jeune espagnole, nommée *Incaracion*. Rien que ce nom !...

Cette *peluqueria* vous faisait rire, mais gravement, comme d'une prémonition...

Il vous a aimée pour votre confiance.

Il vous mentait pour la mesurer, mais elle était si totale qu'aussitôt, la honte gâchait son plaisir. Alors il avouait sa tromperie.

Jamais vous ne l'avez grondé pour ça. En riant, vous lui disiez :

-- Je crois tout ce que tu me dis...

C'est pourquoi, en fait, il ne vous a jamais menti.

Plus tard, il vous a fait lire *lo lourde*, où il plaidait pour le droit d'avorter. Ce livre aurait dû blesser une ancienne élève du pensionnat «Jésus-Marie». Il s'attendait au pire. Il en souffrait déjà.

Eh bien non ! Rien n'est venu. Pas un reproche, pas une remarque.

Vous aviez compris qu'il honorait la femme...

Son amour pour vous s'est enrichi d'admiration intellectuelle.

Vous ne partagiez pas ses idées, certes. Mais vous les respectiez, parce qu'elles étaient les siennes.

Plus tard encore, lors de son second mariage, sans curé ni messe, vous resterez dehors, boudeuse, muette, SEULE, sur la place de la mairie...

* * *

Le bonheur amoureux de cette femme a suivi la pente d'un destin sinistre, celui de la descente des mères dans une peur croissante que leur doux trésor ne s'efface tout à coup, sous leurs yeux, de la vie qu'elles lui ont donnée.

La petite Denise est morte au bout de huit jours, et ensuite, chaque naissance de ses quatre enfants lui fut une alerte à la mort.

Le tragique n'a jamais quitté la vie heureuse de cette femme.

Angoisse rongeuse ! C'est dans la négative que son premier-né jouissait de l'aimer. Après les bourrasques de l'adolescence, il s'avança, enfin debout, dans les lumières du *refus*...

Il n'a frôlé la mort, déjà chérie dans vos bras, que pour vous braver.

De ce bonheur irrespirable, il a fait la respiration, enfin large de sa liberté.

Et il a pu, alors, revenir à vous, exsangue, vieillie, peureuse de tout, blessée d'amour pour ce fils aîné, que vous aviez tant choyé, et qui maintenant refusait de vous baiser la main.

La PEUR !... Fiancée de guerre, elle en avait tremblé quand son promis fut porté disparu.

Blessé au Chemin des Dames, et sauvé par un Allemand, il avait été envoyé dans un oflag non déclaré à la Croix rouge.

Il a failli ne jamais revenir de la guerre.

Elle est restée sans nouvelles de lui pendant des mois.

Et puis, le choc : il frappe à la porte

Il la prend dans ses bras.

Il la prend.

Leur premier enfant est né de ces retrouvailles.

Ils l'ont appelé René !

Sa mère, toute sa vie, a-t-elle vu en ce premier fils la résurrection de son bonheur ? Ajoutant à son amour maternel le poids secret d'une superstition dans laquelle il a dû si longtemps se débattre ?

Le tragique n'a jamais quitté cette famille.

Quand Jean est mort de leucémie, le père s'est jeté à genoux au pied du lit pour des prières convenues, -- vous êtes restée debout. Vous avez penché votre visage sur l'épaule de votre fils vivant, pour pleurer, et la respiration de votre fils mourant, ce chuintement de son agonie à n'en plus finir...

Alliez-vous tomber ? Je vous serrais dans mes bras, pour vous retenir. Vous m'avez dit : -- Je ne peux plus l'entendre...

Je vous a répondu :

-- Il dort. Tout est simple.

Était-ce là une parole creuse ? Ou plutôt une vérité, qui fuse avant qu'on ne la comprenne, la retienne, et qui ne cessera plus de vous habiter d'une lueur étrange ?

Simple, tout, avec la mort comme un sommeil, sans cri, ni gémissement, ni panique, ni contorsion.

Une respiration qui va cesser.

Puis le silence.

Simplicité scandale !

Simplicité encore, quand tout se passe au plus mal, dans les cris, l'appel au secours.

Quand la mort transforme votre orgueil d'homme en vagissements.

O, la longue descente du père, son bégaiement,

lui qui était l'éloquence,

et ses cris d'enfant pris au piège des bêtes.

* * *

Elle est morte dans son sommeil. Mort pure. Secrète. Pudique...

Les derniers temps, une panique continue durcissait son regard.
Sa tête s'en allait dans une obsession de Satan.
Le moindre bruit dans les cloisons, un avion dans le ciel, des voix
dans la rue, étaient présences diaboliques...

Et puis, elle a cessé de prendre son Mogadon°, elle s'est calmée.
S'est remise à sourire.

Mais c'était déjà l'annonce de la fin.
Alors, ce fut l'hôpital, le bassin vider, les escarres...

Un matin, pendant les soins, il a entrevu un os de sa mère dans le
haut de sa cuisse...
Pendant des jours et des nuits, il l'avait vue, des larmes en travers
des joues, transpirer. Il l'a entendu gémir, haleter.

Sa main sur votre front, vous vous êtes endormie. Il est parti.
Dans la nuit, elle est morte.

Et quand il l'a retrouvée, le lendemain, couronnée de cheveux
blancs, les yeux clos, profil émacié, et ses rides comme effacées
par une enfance ressurgie, il a su que le silence de la mort est aussi
le silence de l'amour.

Un reste de présence de la morte vous retient près d'elle, pour une
déclaration d'amour définitif.

Au regard du vivant, aucun regard ne répond plus.
Les paroles murmurées tombent dans le silence.

Seul, l'amour, comme un nuage déchiré au dessus du désert,
persiste à présider de très haut, ce face à face.

* * *

Il était temps de se retirer dans la solitude méditative d'un travail de réparation et de vengeance.

Entre l'incantation futile des prêtres et la contemplation mentale de votre absence,
une troisième voie s'est ouverte, éclatante,
dans la cérémonie funèbre qu'est devenue la vie.
la voie de l'art.

Tout artiste ressuscite sa mère. Un spectre fécond ne cesse de le hanter...

Une inversion miraculeuse le surprend : avant de naître, l'enfant était en elle -- maintenant, c'est elle qui se trouve en lui.
Il la porte, diaphane, pour toute sa vie.

Vous êtes debout en lui, cette transparence
et beaucoup plus qu'un souvenir, une SOURCE
d'où jaillit la pulsion de mettre au monde
votre DOUBLE,
votre œuvre déléguée
qui mûrit dans la nuit de l'Univers
Matri-Ciel.

«Sous l'Esprit des hauteurs se trouvent les éléments :
eau, ténèbres, abîme et chaos,
sur lesquels plane l'Esprit ; ils appellent cet Esprit
la Première Femme.

Elle se jeta dans les eaux jusqu'au fond
et prit d'elles un corps...

Puisant force dans sa rosée de lumière
elle bondit, s'éleva dans les hauteurs,
s'étendit à la manière d'une voûte
et tira de son corps
le ciel étoilé.» (2)

«Rosée de lumière», elle est née dans le tonnerre et les éclairs.

Elle lui a raconté

De son ventre à sa bouche, elle était totalement poète.

Elle lui a raconté que, le jour où elle est née, un orage a enveloppé la maison.

Une boule de feu, sortie de la cheminée, a fait le tour de la chambre,

tandis qu'émergeant d'un ventre ensanglanté elle poussait son premier cri,

grincement inaudible dans le tonnerre.

Par ce mythe maternel, elle s'assurait un prestige dont l'enfant allait être irradié.

Cette boule de feu, jaillie d'un conduit obscur donnant sur le ciel plein d'éclairs,

c'était sa mère !...

Alors, elle lui a raconté sa naissance à lui.

«Aux Roches Noires, près de l'océan,

la nuit de mes douleurs, un bateau,

poussé par un violent vent d'ouest

luttait pour ne pas s'échouer sur la barre.

A travers mon corps, sûrement, tu entendais la sirène de ses S.O.S.

Tu voulais sortir, à cause de ce bateau.

Toute la nuit, tu m'as déchiré le ventre.

Mes gémissements se mêlaient au bruit de la tempête.

Au petit jour, tu es né.

TROP TARD !

Le bateau avait chaviré, se brisait. Tous les passagers sont tombés à l'eau et sont morts.

Toi, tu es tombé de moi

dans le froid

de la vie.»

Le froid de la vie

«Ai-je jamais été enfant
moi qui peux parler de l'enfance
comme je parle de la mort ?

Paul Eluard, *Poésie ininterrompue II*.

De la naissance, comme chute

Délivrée, enfin, vous avez pleuré
sur votre enfant prématuré
à demi-mort,
piqué de partout, ponction lombaire, sondes respiratoires,
pansement ombilical, et tout...

Il était englué dans vos liqueurs amniotiques, au goût marin d'iode
et de sel,
mêlées du sang de votre symphyse déboîtée.

Impossible même d'émettre au loin le cri primal
qu'on lui rentrait au ventre.

Et votre langue silencieuse, à peine remise de son étirement
dans les cris de vos grandes douleurs, tentait
par un lèchement vorace,
de le faire, à son tour, crier...

Icare, l'éternel naissant,
est ivre-mort
de cette musique là.

Tombé dans l'irrespirable,
la première parole qu'il entende
est inarticulée, celle
de VOTRE SOUFFRANCE.

Le «premier cri» de l'enfant est une réponse aux appels de sa mère,
le reflet inversé d'un gémissement
de douleur joyeuse dans le hoquet d'une culpabilité, celle
d'avoir causé les spasmes de cette femme.

L'enfant qui naît reçoit un choc, celui de sa chute dans le froid de
la vie. Choc physique, donc punition, donc culpabilité. De quoi ?

D'être né, bien sûr.
De vivre...

Ignorant que la responsable de ce malheur est sa mère,
il prend sur lui la cause obscure de sa punition,
et sa suffocation est aussi un aveu d'ignominie,
alors qu'il est l'innocence même.

Ensuite, retrouvant souffle, l'enfant s'éveille aux premiers balbutiements de son avenir et se retourne contre celle dont il découvre à la fois l'odieuse et bénéfique présence.

S'il se gorge du lait de cette grande Source de sa vie,
en même temps il la vide.

Il la mord au sang. Il la punit en l'adorant. Il communique dans la manducation rituelle d'une haine religieuse.

Il suffit de regarder un nouveau-né tout agité de ses premiers grincements, pour constater de quelle rage absolue il grimace.

Une telle exécution ne se retrouvera que dans les turbulences de l'ado s'évadant des carcans religieux et déchirant les derniers lambeaux des vacheries de la Nature -- VOTRE CORPS -- couronné de la lumière des saintes, secrètement coupables de s'être laissée faire dans ce que Freud appelle la *scène primitive*...

Le cri primal de la protestation de vivre sonne secrètement, au fond de nous, toute la vie.

Car,
le cri de la fin
n'est que la fin
du cri. (1)

* * *

Qu'il aime les enfants, ou plutôt l'enfance, c'est à un point étrange.
Et cet amour le surprend de larmes irrépressibles quand il voit, au
détour d'un film, tout à coup, un enfant rêveur, si mortel dans son
ignorance de la mort.

Même tombant de sommeil dans nos bras, l'enfant est en
apesanteur. Il est la légèreté de l'être.

Cela vous donne un coup au cœur.

L'enfance remonte.

Elle coule sur la joue de l'homme, c'est l'enfance retrouvée
sous le trépan dans la roche, couche par couche, sédimentée au
long des jours,

tempe forée par une seule parole «Il est perdu», tu es perdu,
nous sommes tous perdus, mon amie ma sœur,
c'est la boue qui gicle, mémoire jamais aérée, scorie liquide,
moire épaisse,

délivrance de ces angoisses puérides de n'avoir plus de maison...

-- Où tu habites ? Sa tête vide ne savait pas son adresse, -- « sais
pas.»...

C'était, dans une ville populeuse, un jour de carnaval,
étonnante joie collective, ce tintamarre, tout le ciel enneigé de
confettis et les serpentins à travers,

comme seront plus tard les balles traçantes,
avec le bruit des pas scandés ,

danses par milliers,

et l'effroyable menace des farandoles qui vous encerclent,

vingt personnes qui se tiennent par la main et ratissent la rue, les
trottoirs,

gueules ouvertes, langues fluées

et les dents givrées par le rire...

-- l'enfant, minuscule,

toute l'humanité en rafale, vue au niveau des genoux,

avec le vide des sous-bois entre les jambes qui gigotent,

perdu, larmes...

Il a dû garder profond une fêlure de la disparition de sa première petite sœur, Denise, morte à l'âge de huit jours, quand il avait quatre ans

-- et il n'a d'elle aucun souvenir, si ce n'est celui des chuchotements et des sanglots derrière les portes qui battent sur le secret de l'Impossible...

Et l'impossible fut la réalité.

Jérôme, leur premier enfant, est mort au bout de trois jours.

Il a conduit son enfant nouveau-né dans l'ambulance par les rues ce fut en vain qu'elles s'ouvrirent le jour tombait au carrefour du cœur ouvert de cet enfant et des pétales de malheur ont neigé sur la ville...

* * *

Dès le plus jeune âge on l'a immergé dans le mythe du bel enfant né pour mourir...

A chaque Noël, il chantait avec la famille :

--«Il est né, le divin enfant...»

Cela vous reste dans le péricarde toute la vie.

-- C'est dans la crèche, au pied du sapin, que le personnage si varié de Jésus est le plus divin.

Adoré par sa mère vierge, qu'il vient de violer en sortant de son ventre, il est encore tout frais émoulu de l'Incarnation, qui est le mythe essentiel du Christianisme.

Et voici que la *Théotokos*° présente son fils au monde nu et debout, les bras ouverts... Il sera crucifié.

C'est le Roi futur, l'Enfant-Dieu, Maître du Monde. Enfant du VIDE antérieur à la création de

l'Univers. Forcément sorti d'une mère vierge, puisque avant lui, le monde attendait encore d'être créé.

Le Père et le Fils ne font qu'un dans la mythe de la Trinité.

Donc, le premier homme n'est pas Adam, mais le fils de Marie, qui est Eve, la « femme première ».

St Irénée de Lyon s'est écrié -- « Ave Eva ! »

et les chrétiens ont fait dire à Marie cette parole de la *Sophia* dans les Psaumes :

« Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il fît aucune chose, j'étais. » (2)

Elle est la « vierge devant enfanter » de la pierre pré-chrétienne cachée dans la crypte de Chartres.

Tel est le bon-sens du mythe : avant la naissance du premier homme, la féminité pré-cosmique de l'aimance était un VIDE, sur le point de se combler d'un créateur, tâcheron de la Genèse.

Le *boson*° de Higgs -- le mot *boson*° signifie *petit enfant* en langue d'Oc !...-- comme nano-virtualité en puissance dans le NEANT de l'espérance première, a fait craquer l'étincelle explosive du Big-bang, tonnerre de Jésus créant le monde, pour y naître.

En vérité, au commencement était l'Appel à l'Acte, et l'acte était Femme, et la femme était VIDE, et le vide était AMOUR, et l'amour fut ESPRIT, fécondant les entrailles de ce VIDE.

Myriam, la "goutte d'eau", violée-adultère, par l'Ange annonciateur d'une parturition cosmique, inventa l'existence.

Ainsi naquit le Fils du VIDE, conçu selon le concept de l'Origène, comme réservoir de toute chose à créer dans l'ouverture de la transcendance.

Et le nourricier Joseph n'est pas son père, quelle leçon !

Fils uniquement de la Femme, cette blanche jeune fille voilée, à genoux devant lui, il est nu. L'âne et le bœuf le réchauffent du froid de la vie.

Apprenant la naissance de ce roi futur, le potentat Hérode, furieux,

ordonne qu'on liquide tous les bébés de moins de deux ans.
La «sainte Famille» a disparu dans le maquis.
Au loin, l'horizon se déchire.
C'est le vacarme du massacre des Innocents !
L'anathème sur les enfants !
Ils vont tous mourir sous le couteau des sbires
dans les cris des mères
et la tempête de l'Histoire.

LUI SEUL en réchappe..
Pardi, lui seul est immortel.

Les anathèmes bibliques massacrent les enfants.(3)
Toutes les guerres, totales ou non, massacrent les enfants.
Mais il en est UN, toujours, qui survit.
Dans les contes, l'enfant est à la fois victime de la méchanceté des
Ogres, de la voracité des loups, et plus fort, plus astucieux, que ses
prédateurs.
Les Innocents sont toujours là.
Hérode n'est pas mort.
On comprend, dans ces conditions, pourquoi tant de pédagogues
cachent mal leur haine des enfants. La racaille sera dressée.
Où est le temps béni des baignes d'enfants ? Pour faire plus vite ,
allons-y au Kärscher.

Non au malheur des enfants !

Entendez les cris des petits
mutilés par les mines anti-personnel --
Touche pas à cette poupée, par terre, c'est une bombe...
Fillettes gavées comme des oies par leur mère (4), blessées au sexe
par les lames rugueuses des matrones et des marabouts, sexe
cousu avec des épines d'acacia et que, plus tard, le mari devra
fendre au couteau,
bambins séquestrés, affamés et battus par les dresseurs du cirque
pédago et les gourous de l'intox,(5)

«esclaves modernes», levés avant le jour et privés d'école, fillettes séquestrées dans un trou à rats et violées à tout va, -- petits démons fous, poussés dans les flammes ou jetés à l'eau...

Aux dernières nouvelles, on brûle des enfants par peur du Diable, dans l'ex-Zaire. «Des dizaines de milliers d'enfants sont abandonnés, rejetés ou torturés, parce qu'ils sont soupçonnés de pouvoirs maléfiques. En juillet 2003, le petit Nzambu fut brûlé vif par ses voisins, qui l'accusaient d'avoir causé la mort de leur fille. Boucs émissaires d'un nouveau genre...» (6)
Suppôts du Diable ou non, les enfants ont été les souffre-douleur de l'*Urmensch*. Comme les femmes.

Ce que l'enfant offre au crime, c'est la facilité.

Dans les grandes famines médiévales, le cannibalisme,(7) lié à l'instinct de conservation, se ruait sur les enfants, morts ou vivants, plus tendres à cuire ou à dévorer crus.

Encore aujourd'hui, nombre de mères, accablées de marmaille mourant de faim, vendent comme esclave un (ou plusieurs) de leurs enfants, pour nourrir les autres.

Le «Choix de Sophie»,(8) subtile atrocité nazie, est une banalité, au fond de la misère.

Même l'amour des enfants est d'abord possessif et manducateur.

A en croire Marie Darrieussecq, dans son roman *Le Bébé*, l'amour maternel donnerait lui-même dans la pédophilie : «Ventre à ventre, chaleur contre chaleur, mon amour maternel est d'abord pédophile, attirance passionnée pour son petit corps, besoin de m'en repaître.»(9) -- Mamma la goule !...

Et l'adolescente de Christine Angot, soumise à l'amour fou de son père, subit, comme une enfant docile et bien élevée, un inceste pédophile...(10)

Tant d'enfants, petits ou grands, ont sublimé l'affection caressante des messagers du Père, pour tomber dans le piège de leur salacité.....

-- Parents lucides, ALERTE au caté ! N'envoyez plus vos chérubins

à ces obsédés, qui prennent au mot pour leur passion dominatrice,
la sainte parole *Sinite parvulos venire ad me.* (11)

* * *

Mon enfance heureuse dans les bras d'une mère adorable m'a rendu, sans doute, trop sensible à la souffrance des femmes et aux malheurs de l'enfance : mon épouse plaide contre moi la merveille d'accoucher et le miracle de naître. Les grandes douleurs s'oublient vite et les cris rocailleux des nouveaux nés sont pour elle une douce musique...

Mais quoi, les mères n'ont-elles pas, elles aussi, une nostalgie de l'âge d'or perdu de leur enfance, cet «âge de l'ange», leur brève des premières années de la vie, idéalisée dans le miroir trouble où nous projetons nos utopies du bonheur ?

Que dis-je, « les bras d'une femme adorable », il s'agit de son corps. Le mari de ma mère n'était pas un rival, je lui devais plutôt reconnaissance de m'avoir fait naître d'une femme si belle. Il l'avait choisi, pensais-je, pour que je vive en elle. N'est-ce pas là beaucoup plus que l'Oedipe ?

Quel amant, quel mari, pourra posséder une femme au point d'avoir vécu dans son corps, dans son âme, totalement, de pied en cap, dans sa chair doucement chaude, pendant neuf longs mois ?

Qu'est-ce que la sueur d'un lit, fût-ce celui de la « scène primitive », à côté de cette possession interne ?

Et quand l'enfant s'arrache de la chaleur prénatale pour tomber dans le froid extérieur, il pousse un cri de rage.

Il ne saura que bien plus tard, qu'il y va, pourtant, de sa survie.

Aimer les enfants, c'est aimer nos remplaçants dans le siècle que nous ne verrons pas.

Leur plein de vie plaide pour l'évidence du vide où nous allons, et que nous leur donnons, pour qu'ils y vivent quand nous ne serons plus là.

Donner la vie à ces rejetons, c'est leur offrir la place vide de notre futur. Et les aimer, c'est aimer ce futur, dont nous sommes responsables.

Vu le monde où nous vivons, comment aimer les enfants sans qu'ils nous imposent ce qu'il y a de politiquement progressiste dans l'amour-révolte ?...

Nous leur avons donné la vie pour qu'ils soient heureux. Ils nous donnent la mort en échange.

Bien sûr, leur affection ne supporterait pas cette idée, pourtant évidente. Ils nous souhaitent longue vie. Ils nous embrassent pour l'éternité.

Et, quand nous serons morts, ils iront poser des chrysanthèmes sur notre tombe, ou devant l'urne ridicule de nos cendres.

Bien sûr-bien sûr, il y aura en eux quelque chose de nous qui survivra, outre des souvenirs peu à peu effacés, un nom, une langue dite maternelle, et peut-être quelques exemples, à suivre ou non, quelques œuvres, à garder ou non, cette maison, ces livres, ce qu'on appelle un patrimoine, pour lequel il arrive que les enfants se déchirent...

A Dieu vat ! Nous ne serons plus là pour voir ça.

Vous êtes libres, mes enfants, -- libres de nous oublier, comme j'ai oublié mon père, que j'aimais, comme j'oublie ma mère, que j'aime.

Et, que le temps vous reste au corps !-- fuyant le plus lentement possible, -- pour aller, à votre tour, où vos parents vous donnent rendez-vous.

Bon voyage, bande de... ! Bonne chance, mes tout beaux !

Nous ne sommes, les uns et les autres, que des étapes de l'humanité, qui ne sait pas où elle va,

et pourrait bien n'aller qu'à son néant final,

sur cette planète qui vacille dans le grand TROU de l'Univers...

Le gouffre cosmique est une tombe ouverte.

Saluez avec nous ce superbe *de profundis*,

et jetez-y

vos rires d'étincelles...

Les trois chutes d'Icare

« Vos danses sont le gouffre effrayant de mes songes
Et je tombe et ma chute éternise ma vie
L'espace sous vos pieds est de plus en plus vaste
Merveilles vous dansez sur les sources du ciel.»

Paul Eluard, *Capitale de la douleur*.

Triple naissance de la Personne

Pour échapper au Labyrinthe
de l'enfance prisonnière
Icare s'est élancé
puis est tombé
TROIS FOIS.

Dans la profonde altitude
de ses trois chutes
il a vécu la verticale des Utopies
que, Fils de Dédale, et victime, comme Jésus, du cynisme paternel,
il a dû parcourir dans le CRI,
avant de s'éveiller enfin
à la liberté
de l'UNIQUE

I. Première utopie : Dieu.

Le fils a écouté son père,
qui lui disait : -- Petit, tu ne sais rien. Je sais pour toi. Il faut que tu
m'en croies. La Terre est un labyrinthe où se perdre. Une maison
de force où nous sommes bouclés, clic-clac, par Satan-le-Minos
que j'ai blousé, en indiquant à la belle Ariane le moyen de conduire
Thésée dans le *dédale*
(c'est mon nom, tu te rends compte !)
pour qu'il tue le Taureau à gueule humaine de nos instincts vitaux.

Alors, sache que je suis fier d'avoir fait trucider, en nous, la Bête,
par le bras séculier, -- et voici
que nous allons ensemble trouver la voie de la sublimité solaire du
divin...

Adonc, le Père a bricolé sur le dos de son Fils un catéchisme de cire
vierge et de grosses ficelles,
l'a éduqué, formaté, intoxiqué, broyé menu

lui faisant, chaque jour, par sa prière du matin et du soir,
pendant des années,
des piqûres d'amour de Dieu.

Et l'enfant pur croyait devenir plus pur encore, d'être alourdi de ces
balivernes jolies, qui lui creusaient l'âme d'une ferveur tout à fait
sexuelle, pour ce Dieu fait homme,
corps de mec suintant du sang pitoyable de la séduction,
donc ferveur, sans qu'il s'en doutât, précisément
pédérastique.

Quand le père et le fils furent engoncés dans les appareils de leur
foi enfin commune, ils regardèrent par la meurtrière de la prison la
lumière du soleil, reflétée dans le Pont-Euxin,
et Icare, ébloui, ne voyait que l'*imago*° paternelle dans cette eau
claire comme les yeux oubliés de sa mère.
Ils partirent.

L'enfant subit sa communion solennelle et sa confirmation.
Il "renonça à Minos, à ses pompes et à ses oeuvres". Il se voua pour
jamais au soleil du
Kratos°

-- Ne reste pas au ras de l'eau, lui avait ordonné Dédale, c'est le
miroir sans fond de la Femme, qui vous attire vers les vanités du
monde, mais ne t'approche pas non plus trop près de ton Dieu ,
dont la vénération doit te plier à bonne distance de son feu.
Tu risquerais de te brûler les ailes.

Néanmoins, ce disant, dans la joie de leur commune ascension vers
les facticités sublimes de l'Empyrée, il le poussait dans la gueule de
son Dieu.

L'enfant outrepassa le père en amour de l'Idole.

Mais, au moment de se fondre dans la divine chaleur, il s'aperçut,
affreux looping, que l'Etre suprême, Moteur non mû, Yaweh,
DEIWO°, Lumière du Ciel, Créateur du ciel et de la Terre

riaient à dents ouvertes
devant les premières fumées de son sacrifice.
Car Yaweh "réjouit ses narines au parfum des viandes grillées"(1)
Et l'enfant se mit à rôtir en plain ciel.
Son père, prudemment resté bien en dessous de lui, ne laissait pas
de le gronder et houspiller d'une voix cassante :

-- Je te l'avais bien dit, petit con. Dieu te veut. Dieu te prend. Tu
seras son prêtre dans les hauteurs de la papauté. Et là, comme
Lucifer, arrivé trop haut,
tu seras puni de ta fiancée.

La cire fondue pleuvait à gouttes filantes dans l'eau de la mère
éplorée, et les ficelles emplirent le ciel de leur puanteur de cadavre
brûlé... Icare tombait.
Mais cette descente était sa nouvelle naissance.
Il s'éveillait dans le sifflement de sa chute libre
hallali
à la Liberté de l'esprit.

Dessinait dans la verticalité du monde le grand logo de la raison
ardente, les yeux de braise et le sexe érigé
il se mit à chanter à sa mère agitée de pleurs une supplication
philosophique :

-- Je tombe ! criait-il. Maman, je tombe vers vous, je vais
m'engouffrer en VOUS !...

Et, tandis que Dédale ricanait de la mort de son fils crucifié à
l'envers dans le ciel, Naucratis, esclave de Minos, riche de charité et
d'instinct et de vie, poissonneuse de caresses et profonde comme
le Ventre originel, murmurait :

-- Mon Jésus, mon petiot, viens en moi !

Te voici rescapé de la religion du père et reçu dans les bras de la
Femme !

Te voici devenu l'artiste que je voulais que tu fusses, le maître des
tempêtes et des marées, le pacha des voyages au long cours,
l'aventurier des antipodes de la pensée.

-- Viens !

Et sa voix mélodieuse fut couverte par le tonnerre du PLOUF d'Icare dans son « retour à l'utérus » (2) et étouffée par la pénétration silencieuse du Grand Enfant ressuscité dans les abysses de la femme, pour être, à l'instar d'Io, sa cousine, devenue Isis, le créateur de la civilisation gréco-romaine, dont Europe enlevée (son autre cousine) devait, dans les siècles futurs briller à l'Occident de sa chute.

Il aimait Dieu, mais il s'est « éveillé ». Alors il aime le vide, dont il ressent l'aimance féminine première à l'état pur. Il peut se dire enfin « éclairé », *bright*. (3)

Car, l'aimance, dans le couloir de la transcendance ouverte, précède en nous l'advenue de tout objet d'amour.

II. Seconde utopie : l'Amour.

Ayant balancé par-dessus les nuées le Dieu possessif, Icare exhiba de son ventre, pour sa nouvelle épouse, le SERPENT séducteur de l'étreinte originelle, condamnée par la Bible, mais au contraire, tenu par les psy pour le symbole de la virilité. :

Ce fut la *Kundalini* de l'Extrême Orient.

L'amour et le sexe ne font plus qu'un, dans l'éveil de la puissance cosmique du « Serpent de feu ».

Eveiller la *Kundalini* par un « lotus cramoisi », c'est faire se dresser le « feu du serpent »,

pour qu'il envahisse peu à peu les centres supérieurs.

L'animal à sang froid est une langue de feu, dont la pentecôte, au lieu de tomber du ciel, monte des profondeurs vivantes.

« Kundalini représente dans le corps individuel la grande Puissance cosmique (*Shakti*) qui crée et soutient l'Univers. » (4)

Il s'agit de l'aimance, qui barre la route aux cruautés de la mort.
Dormant dans le périnée, voici que le «serpent lombaire» se déroule et se dresse entre les reins d'Icare,
monte dans la colonne vertébrale, passe par le cervelet
parvient au thalamus, qui s'émeut,
progresses jusqu'au cortex frontal de la pensée et des inhibitions
d'un sur-moi culturel
et se rabat, pour échapper aux censures,
dans l'entre-deux limbique
où l'énergie des émotions suscite les conduites créatrices.

Alors, le serpent de feu sent bouillir son sang froid.
Il se dédouble et, sans quitter « l'espace éthique» du cerveau,
il redescend vers la zone massive du ventre,
d'où vont sortir, à la fois, l'œuvre des arts magnifiques
et la passion copulatoire de jouir...

Aphrodite, déesse du Sublime, avait emporté Icare vers l'adoration
d'une mortelle, sous le nom d'Orphée, l'amant-poète.
-- Orphée est le nom d'Icare heureux.

Son grand amour devait renouveler la première épreuve de sa vie,
tant il est vrai que l'histoire, toujours, s'écrit deux fois.
Monté dans la nuit fraîche, vers l'étoile de l'Amour fou, ce fut, dans
le bonheur, la fusion réciproque du méat phallique et de la béance
vaginale.
Pour l'érotique du sublime, les DEUX sexes du couple civilisé n'en
font qu'UN.

Mais bientôt, dans les hauteurs de l'Empyrée
Orphée rencontra le Temps, dieu de la Séparation, dont la bouche
haineuse lui semblait sourire.
Le *Feu du Serpent* devint biblique, et le flambeau de Jéhovah chassa
Adam et Eve de leur Paradis.
-- Adam est le nom d'Icare malheureux...

Aussitôt, dans le VIDE,
il se mit à chanter le lointain de sa bien-aimée déjà hors d'atteinte
-- Où es-tu ?
Toi, la plus proche de ma vie , en voie de disparaître,
TOI, déjà disparue aux confins de l'amour
qui nous a emportés
dans le vertige
de notre chute.

Fallait-il donc que l'essor
d'une matinée lumineuse
en vînt à se retourner dans les brûlures de midi
vers le gouffre de ce sommeil fiévreux
où nos baisers se sont pris de morsures
nos sourires de grimaces
nos chansons de sanglots
nos danses de foulures
et nos mains caressantes de cassures
d'os.

Où es-tu partie, de trop aimer la vie
et c'est le VIDE qui s'est ouvert
sous nos corps enlacés comme des nageurs
qui se noient ensemble
muets sidérés d'avaler à pleine gorge
la soudaine marée glaciale
du Jamais-plus.

Est-ce donc dans cet abîme que nous devions,
dès le premier instant, nous jeter, aveugles
éblouis de joie,
et faudra-t-il que la beauté de notre dernier CRI
soit le comble de notre commune
et définitive
JUBILATION ?

L'amour fou s'est retiré dans une basse continue à peine audible,
Le plus bel amour, s'il se désenchante, ne disparaît pas,
il change de message.
Né de l'aimance, le voici passé à la cruauté.
Et cette cruauté, soudain consciente de notre condition mortelle,
suscite une révolte dans l'amour.
Et cette révolte devient le sommet d'un amour méconnaissable
mais philosophique.
Les amants âgés se protègent l'un l'autre et se déchirent dans le
partage d'une colère permanente et désespérée.
Misère d'être soudés « en une seule chair », quand les corps se
déglinguent !
Leurs cris ne font plus qu'un, dans leur duo sauvage.
Ce cri lui-même s'étranglera
dans une suffocation parallèle
au fond du gouffre
irrespirable.
O mon bel amour, qu'est devenue notre *Kundalini* ?
Que sommes-nous devenus ?...

III. Troisième utopie : l'Humanité.

Ayant suivi Io dans sa course libératrice à travers le Bosphore
jusqu'au delta du NIHIL, triangle du sexe féminin,
pour que Zeus, la « touchant de sa main », la fît avorter de son viol,
Icare-Orphée devint l'adepte de la lutte des femmes, puis des
ouvriers, puis des citoyens, pour plus de civilisation.

Il tentait de retrouver avec ses camarades une communauté de vue,
de vie et d'idéal, une nouvelle église en somme.
Nostalgique de sa première ascension, et pour en corriger la chute,
il s'élançait vers les Lumières, pensait-il,
par une reprise de l'aimance dans un troisième essai de son
acharnement.

Son premier amour, qui fut mystique, s'était mué en amour-

révolte, par la découverte des souffrances d'une mortelle.
Aimer une femme, c'est les aimer toutes, et les aimer toutes,
c'est aimer l'humanité entière.
Alors, l'amour-révolte devint une conscience révolutionnaire,
laquelle, sauf à se renier, ne peut que passer à l'acte.
On chanta l'*Internationale*. On empêcha les expulsions de petits
vieux dans le treizième. On fit ouvrir un square pour le jeu des
enfants.
Et puis quoi ?
Le petit Père des peuples renouvelait l'emprise de Dédale sur son
grand Labyrinthe de béton... Ricaner ne suffisait plus.

Mais il y eut pire ! *Io lourde* (1952)
avait plaidé pour la contraception et le droit des femmes à
l'avortement. Le militant,
monté à la tribune d'une Conférence de Section,
enfonça le clou. Mais son discours
provoqua l'indignation des assis. Hourvari. Vacarme.
Haineux mépris pour l'intello. -- Morale !
Un maelström de boue s'ouvrit à ses pieds
dans la fosse aux serpents siffleurs.
Il descendit de l'estrade
EN CHUTE LIBRE,
l'œil en feu de tant de connerie
et tomba derechef à la baille
où l'attendaient non seulement toutes les femmes
mais sa mère vieille et sa jeune épouse
l'une et l'autre souriant de pitié amoureuse
comme pour conclure : -- Il faut bien que jeunesse se passe...

L'espoir révolutionnaire s'était heurté à la suffisance
d'une crédulité cadavéreuse. Il déchira sa carte.
« Overdose de l'utopie au cœur
Ah, généreux nous fumés pour la Terre ! » (5)

* * *

Retiré à nouveau dans l'intime de la solitude, il y trouva une
fermeté plus que jamais centrée sur l'Unique fondamental,
d'où pouvait sortir une pensée plus claire
de la Totalité des humains, accrochés tremblants
à leur planète insuffisante.
Et cette conscience philosophique passa d'abord par le vertige
des grandes fièvres visionnaires, prélude au calme de la voyance.

Puis, il laissa monter en lui,
des profondeurs du «ciel étoilé»
la «folie de l'homme conscient à tout instant
que la terre tourne» (6)
-- «la terre
qui tourne, et qui tourne, et qui tourne
avec ses grands ruisseaux de sang.» (7)

Elle s'appelait Gloria

“Soleil, Ange Soleil, Ange frisé du Soleil
pour un bond par de là la nage verdâtre
et douce des eaux de l'abjection.”

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*,
p. 36.

D'un dépassement de la barbarie

Dans le récit de sa *Punition* (1), Xavière, séquestrée, nue, à même un sommier déglingué, et soumise à des brutes qui la violent tour à tour, entend les cris d'une petite voisine, une adolescente «qui aura la chance de devenir folle» :

-- Je veux sortir ! Je veux sortir !... -- d'une voix aiguë, celle-ci ne cessera, jour et nuit, de hurler...

Fille de riches soyeux de Lyon, après son bachot, elle était entrée dans les ordres, pour fuir ses parents.

Novice dans un couvent de sœurs blanches en Algérie, au cours d'un déplacement, elle avait été enlevée dans le djebel par des paras, qui l'avaient violée et ficelée dans leur Jeep sanitaire,

Rapatriée dans les bagages du bataillon, cantonné en Provence, elle devient la mascotte du 3ème d'Infanterie coloniale.

Violée, prostituée, déportée, intoxiquée, elle est séquestrée dans un gourbi spécial.

Immobile jour et nuit, passant de la frugalité de son couvent au gras de l'ordinaire, elle sera bientôt déformée d'hypertrophie mammaire et de stéatopygie°, ce qui rend fous les paras désœuvrés.

Sa grosse poitrine, nue, est fardée comme sa bouche, d'un rouge sombre. Pour tout vêtement, elle n'a qu'une guêpière, agrémentée d'un pagne de rayonne, qui la couvre à peine.

Ses organes ne parviennent pas à se défaire de la raideur où le viol les a bloqués, et le labeur où ils sont contraints, loin d'en assouplir les muqueuses, les déchire journallement. Si bien que ses cris et gémissements perpétuels font sa réputation parmi les hommes, car certains croient sincèrement qu'ils sont les effets du «vice».

En fait, son obsession est de s'évader, d'où l'isolement dans le gourbi. Deux fois déjà, elle a disparu du camp.

Chaque fois, les forces de l'ordre l'ont ramenée au bordel. (2)

J'ai recueilli le témoignage d'un de ces agents. Son discours, brièvement résumé, est du genre:

C't'enfoirée, la petite conne, l'est-t-y pas mieux ici qu'à l'usine ? C'est vrai, Monsieur l'Inspecteur ! Dans sa taule, elle manque pas d'hommes. Connaît pas son bonheur ! Moi, c'est quand elle fait sa prière que j' l'adore. A genoux les zieux au ciel, faut voir! Personne résiste»...

Quand ils partent s'installer dans leurs casernes de Pau, elle s'évade et pérégrine dans la Haute Provence, travaillant dans des fermes... Période heureuse.

Mais les gendarmes la retrouvent une seconde fois, et l'enferment à Grenoble, où viennent la «récupérer» des proxos méchants.

Le temps passe Elle redevient belle, mais, plus que jamais insoumise. Les macs la punissent d'être insupportable. Elle rencontre Xavière....

Or, après un séjour à l'hôpital, elle retrouvera ses tortionnaires dans une brasserie, pour les accuser publiquement. Mais elle sera rossée sans que personne n'intervienne, et les flics, appelés, reconnaîtront en elle l'évadée d'un B.M.C..

A grand vacarme de sanglots, ils l'enfermeront de force dans un bordel de la ville. Un client, censément amoureux, devint son «protecteur»...

Le corps livré

Il resta debout dans son dos, la fit asseoir, «cela vaut mieux», glissa une main dans son décolleté. Et c'est en lui malaxant les seins qu'il lui montra les photos.

Elle a vite compris qu'elle était perdue.

-- Suggestives, non ? fit-il, de sa voix douceuse.
Regarde ça, ma jolie, trois hommes nus, pleins de poils noirs
et toi, blanche colombe, au milieu, facile à reconnaître !
Tout ce qu'il y a de porno, ces photos, ma grande. Une honte !
Moi, je suis blasé, vois-tu, mais tes parents n'en ont sans doute
jamais vu d'aussi belles.
Le papa colonel et la maman bigote vont recevoir un joli cadeau
pour leur petit Noël. Tu imagines ?
Quel malheur! Ça va les tuer, ces vieux ...

A moins que. Bien sûr !... Il y a toujours moyen. On s'arrange. Tu es
cool. Tu te laisses faire. Tu dis oui, et je les déchire.
Comprends moi bien, ma poule, moi, je t'aime. Mais Gustino
Tartini t'a vue. Il t'a trouvée comme ça ! Il était là quand on les a
prises.
Tu es pour lui «une pouliche de première».
Et une pro, avec ton expérience exotique.
Chez madame Rita, j'avais tout de suite compris, tu sais.
Les femmes, moi, je les sens. Tu es faite pour.
Regarde-toi, sur ces photos. Est-ce que tu protestes ? Est-ce que
tu te défends ? Pas du tout. Ils te cognent et tu ne cries même pas.
Tu en veux, tu en as. Avec Tartini, fais-moi confiance, tu en auras.
Tartini est un caïd qui fournit des sujets ad hoc aux Bordels pour
Militaires en Campagne...
Retrouver les troufions ! Toi, la fille d'un colonel, tu vas adorer.
Vive l'Armée ! Je t'ai vendue, ma choute, bon prix, à ce Tartini pour
le B.M.C d'un régiment de la Légion qui part au Viet-Nam.
Tu vas voir du pays... Contente ?

* * *

Cette jeune prostituée s'appelait GLORIA.
Partie dans cette unité de la Légion, elle s'est retrouvée en pleine
guerre du Viet-Nam.
Comment elle a vécu l'opération fiasco sur Hoa-Binh et la retraite
le long de la R.C.6, nul ne le sait. Elle avait d'abord été affectée à

l'Hôtel de la Gare, à Hanoi, mais Cremolini, son maquereau, a voulu se la garder. Il l'a déguisée en troufion, et emmenée en opération. Noyée dans son battle-dress léopard, Gloria découvrit la guerre. Exaltée d'un sombre enthousiasme, elle allait de l'avant humant l'odeur de crime qui montait de cette terre malheureuse.

Elle servait d'ordonnance à l'aumônier. Un jour, elle entra devant lui dans un village déjà visité par un commando. Une case de bambou, à demi effondrée. Dedans, sur la natte, une fille morte, le corps troussé, le ventre ouvert, d'un coup de poignard, de l'anus au nombril.

Son saisissement fut tel qu'aucun son ne sortit de sa bouche, et qu'elle tomba sur place, tétanisée.

Impossible de la relever !

L'aumônier la secoua, la gifla. En vain. Que faire ?

Cramolini était loin. Le médecin-major, un nommé Andrei Battinski, ou Bathski, occupé ailleurs. Le prêtre a-t-il perdu la tête ?

C'était un jeunot, genre scout, teint rose et oreilles décollées. Ses petits yeux et ses cheveux en brosse le rendaient militaire à souhait. Courageux, avec ça...

Toujours est-il qu'il appela, en traînant Gloria sur la place, où les soldats se regroupaient.

Ceux-ci semblaient flotter, dans ce bled désert. Pas de gradé à l'horizon. Ils virent le biffin dans les pommes.

Reconnurent leur Idole. Ce ne fut soudain qu'une clameur. Miracle ! Et cette ovation de gosiers enroués par l'odeur de la poudre et la fumée des incendies, eut le don de tirer Gloria de sa catalepsie.

A son tour, elle cria aux hommes de venir, elle déchira ses vêtements, en se roulant par terre, jetant au loin des lambeaux de tissu moucheté, griffant le sol de ses ongles, ouvrant ses jambes, tout à coup, à la venue de leur force et de leur semence, comme une rosée, comme une punition.

Et, tandis que l'aumônier, tout pâle, «neutralisé», restait à genoux

pour prier, les hommes, tour à tour, piquèrent en elle, jusqu'à ce que son cri fût noyé dans une longue plainte de syllabes incohérentes, coupée de hurlement de chienne à la mort, hurlements intolérables et pourtant mélodieux : elle jouissait, pour la première fois de sa vie.

Plus tard, les combats ayant repris, un désordre dispersa les sections, et Gloria se perdit dans le jungle. Tomba aux mains d'une escouade de tirailleurs, dont elle subit le pire. Elle avait cherché Battinski, sans le trouver. C'est lui qui la découvrit, tard dans la nuit, à demi morte...

La fin de son histoire est philosophiquement étonnante. C'est pourquoi je vous la raconte.

* * *

D'une sale manchette sur la nuque, le chef l'assomma presque, et fit passer sur ce visage de terreur la détente d'une prostration béate.

-- Faut avancer, dit-il.

Et quelques hommes, la bouche sèche, crièrent :

-- Mets la à poil !... Toute l'escouade se mit à répéter en cadence ce cri de haine et de désir :

-- A poil ! A poil ! A poil ! A poil !...

-- D'ac, en marchant, dit le chef.

Ils se formèrent en colonne pour monter une pente, et c'était plutôt un cortège. En tête, Gloria allait, poussée par le sergent qui lui arrachait ses fringues, une à une, et les jetait dans la broussaille.

Le pantalon tomba. Il entravait les mollets de la malheureuse, et la faisait trébucher. Il fut cisailé au poignard et jeté au loin, par lambeaux, ...

L'odeur de son corps, mouillé de sueur, vibra dans l'air chaud. Une sourde clameur de gorge soulevait les hommes.

Allaient-ils se ruer sur elle ? -- Qu'est-ce qu'on glande dans c'te brousse, fit une voix, yaka s'la faire et s'tailler !

Le sergent les retint. Il aimait que ça dure. Un colosse beugla : --Gaffe que le soleil la bousille, c'te mignonne, on serait tous marrons.

Le casque de Gloria était resté au bas de la côte...

-- O K boy, mets-lui de la feuille sur le crâne.

On prit au maquis des branchages, et la tête soyeuse de la prostituée fut couverte d'épines.

Revenue à ses réflexes de jeune novice, elle murmurait en sanglotant : -- Non, non, je ne suis pas digne de cette couronne. La justice de Dieu va passer sur moi... Seigneur, ayez pitié...

Malgré le sentiment qu'elle avait toujours gardé de la mort permanente, aujourd'hui, elle savait (elle croyait) que l'heure était venue. Enfin la Mort ! La comparution était au bout de cette montée.

On distinguait, sur le haut de la colline, un mausolée, peut-être en ruine. Gloria fixait la petite coupole de ce temple des morts, dont les Bouddhistes ont le culte...

Ce but, qui mettait une parcelle de sacré dans la sauvagerie de la jungle, était pour elle une étoile...

Au sommet, on fit halte. Il était temps de jouir de cette chiâleuse, avant qu'elle ne tombe en loque.

L'entrée du mausolée, ouverte au soleil couchant, était vide.

La porte à deux battants avait disparu.

-- Y a encore les gonds, fit un tirailleur.

On y fixa les mains et les pieds de la femme nue.

Un instant, la beauté de ce corps, crucifié en X dans la lumière rougeoyante qui le frappait de plein fouet, laissa les hommes bouche bée.

Puis, ils se jetèrent sur elle. Chaque assoiffé,
dans un grand désordre de hâte et de jurons,
vint s'emboutir dans cette chair pantelante.
La douleur qui l'agitait, ses gémissements, ses supplications,
provoquaient des rires canailles.(3)

La bouche grande ouverte dans les tourbillons de poussière, Gloria
perdit tout sens du réel. Eut des visions enflammées. Un dragon lui
déchirait les entrailles et des serpents au souffle de feu se
disputaient les quartiers de son ventre.

Elle semblait sourire. Sa lèvre supérieure découvrait ses dents...

Ses yeux se remplirent de ténèbres. Sa bouche empâtée d'écume,
restait béante...

L'image de sa mère traversa le cerveau de Gloria, et elle s'évanouit.

Le corps glorieux

Je connais cette histoire par un ancien officier Viet-Cong venu
terminer ses études à Paris.

Je copie le texte de mon étudiant, Li-Duc-Tao, tel qu'il me l'a
envoyé. Il a recueilli les confidences de Gloria, à l'hôpital de
campagne où il l'avait conduite, et où elle est morte dans ses bras.
Il lui donne la parole :

«De quelques mètres au dessus de mon corps, dans la nuit fraîche,
je me suis vue morte, couchée par terre.

Je n'avais aucune mémoire de ce que j'avais subi dans l'après-midi.

C'est drôle, je semblais dormir, mais je ne dormais pas.

Je m'étonnais, c'était si simple d'être morte.

J'ai senti une présence. C'était très loin, dans le vide.

-- Qui ? -- Personne... Comment dire ?

Mais il a murmuré mon nom. C'était Andrei.

Il inspectait mon corps, à la lueur des étoiles. J'avais envie de crier :

-- Ohé, mon doc, je suis ici, au dessus de vous !

Il mit sa tête sur mon cœur. Il parlait tout seul, et je ne comprenais pas ce qu'il disait. Sa voix était calme comme celle d'un médecin. Il s'est défait de sa capote et me l'a posée sur le corps en chassant hargneusement les mouches.

Je ne les sentais pas, ces mouches. Je les voyais, un vrai nuage
Elles bombillaient sur mes narines, mes blessures, mon sexe, et ça me faisait rire.

Et puis, j'ai entendu qu'il n'avait rien sur lui, pas de trousse, pas une bande de pansement. Pas une goutte de gnôle. Pas d'eau.

Et voici que monte, dans le désert qui nous sépare, une bulle stridente, qui vient crever contre sa bouche. Je criais : -- J'ai soif !

Un mot de moi et la terre a tremblé. J'avais soif et il m'a donné à boire. Vous ne pouvez pas savoir comme j'avais soif ! Au moindre mouvement, tous mes tissus se seraient cassés comme du papier brûlé. ET J'AI BU ! Je me souviens. Ah, je me souviens !

J'ai bu cet homme. Il m'a fait boire.

Il a su se conduire ! Comme un homme ! -- Il a tenté l'impossible. Il a vaincu toute pudeur pour accomplir la mission sacrée du médecin : porter secours.

Et son génie, c'est d'avoir pu... Il ôte le battle-dress dont il m'avait couverte. J'entends une sorte de râle. Un cri de triomphe. Il a saisi ma tête...

Il me couvre de son odeur. Il m'emplit la bouche d'une chair surprenante. Et moi, je me craquelle, au fond de ma léthargie. Je me réveille. J'étouffe et je respire. Je sens frémir ma nuque dans ses mains. Des larmes giclent de mes yeux. Je pleure de joie. Je pleure de vie.

J'obéissais, OUI, domptée, refaite... JE VIVAIS ! -- dans cet acte d'amour sauvage, je surgissais, j'étais SAUVÉE !

Mes yeux ont vibré,
puis ils virent...»

La voix de Gloria s'était brisée... Ce que virent ses yeux, hélas, l'officier Viet me l'a révélé.

Comme Battinski se relevait pour faire face à des combattants qui arrivaient dans l'ombre, une rafale l'avait abattu, en travers du corps de Gloria.

Quand les Viets se sont approchés du mausolée pour voir les corps qui gisaient, ils ramassèrent la femme évanouie et blessée. Ils l'emmenèrent.

Et ceux même dont l'aveugle loi de la guerre avait fait les meurtriers de son sauveteur, l'avaient, à leur tour, sauvée.

Elle fut leur prisonnière, entre la vie et la mort, et souhaitant plus que jamais mourir.

Se sentant coupable d'avoir laissé son commando tirer sur une femme, Li-Duc-Tao s'est occupé personnellement des soins de sa victime. Il l'a écoutée.

Elle est morte de septicémie, faute de sang pour des transfusions.

Alors, le jeune officier s'est chargé d'accomplir les dernières volontés de Gloria.

Son corps fut amené dans le mausolée désaffecté, où Battinski avait été enterré.

On exhuma son corps, qui fut brûlé devant la porte du sanctuaire avec celui de Gloria.

Leurs cendres mêlées furent enfermées dans une urne de métal jaune

La porte ne fut pas remplacée.

Quand le soleil d'été descend sur l'horizon, ses rayons pénètrent jusqu'au fond du sépulcre,
et l'urne funéraire resplendit au milieu des peintures,
comme sont rehaussés les bas-reliefs érotiques qui entourent la coupole.

La paix est revenue.

Li-Duc-Tao, avant de venir à Paris, s'est arrangé avec les autorités locales pour qu'un jardin entoure ce tombeau, et que le culte des morts honore ces étrangers comme des saints.

Au dessus de l'ouverture, face au soleil,
« dans une aveuglante lumière »
le nom de Gloria est gravé
en lettres fluo...

Les belles rencontres

«La philosophie de la transcendance nous jette sur la grand route, au milieu des menaces, sous une aveuglante lumière.»

Jean-Paul Sartre, *Situation I*

Echos lointains du corps glorieux

1. Le Chant des femmes.

Yvan le Terrible a fait crever les yeux de tous les Bulgares vaincus, et les a laissé partir, incapables de regagner leur pays.

Alors, les femmes sont venues à leur rencontre.

Se sont mises à chanter en tête du sinistre cortège, pour ramener les hommes. (1)

2. Chocs de l'Intime

La reine de Scala

Ils ont traversé en car le massif du Teygète.

Il a revu l'à-pic où les Spartiates jetaient dans le torrent les nouveaux-nés qu'ils condamnaient à mort...

A Sparte, il n'y a rien à voir. Bourgade inconsciente du poids de son nom. Mais, sur la bosse de Mistra, une volée de monastères byzantins : ils y sont arrivés sur le coup de dix heures, pente rocailleuse, soleil vibrant de mouches, odeurs de menthe et de poivre, regard cligné sur l'espace de la plaine...

Et ce ciel !

Il entre à l'ombre, dans la fraîcheur du musée, et il reçoit un premier choc. Une effigie de femme, au fond à droite, dans la petite salle, tête antique dressée pour le face à face, buste de jeunesse, pâleur de marbre, cette statue était recouverte de vêtements fossiles, sortis évidemment d'une tombe.

Et cette morte, avec ses atours rongés par la vermine, ses yeux vides, sa vie perdue, était verticalement de celles qu'il peignait alors, dans ses *Nécropoles*, depuis la mort de sa mère...

Plus loin, les amis philosophes s'extasiaient à petit babill sur les saints d'une iconostase. Il était déjà réduit à la solitude.

Ils ont repris le car. Et Stephanopoulos, meneur de jeu, leur apprend qu'on déjeune à Scala, invités par l'Association culturelle des femmes de cette ville.

Va pour Scala, petit port à l'entrée de la vallée de Sparte, escale pour les navigateurs de la philosophie.

Le car stoppe dans un grand concours de peuple.
Ils sont en retard, et le préfet, le maire, le pope...
Salutations dans le soleil, courbettes, sourire.

Les voici dans une salle de conférence, avec estrade et chaises plastique. Les autorités s'installent à la tribune, brochette de costumes sombres
Au centre, un pupitre vide, un micro. On se calme. Le silence se fait. Temps mort...

Puis une femme apparaît. Prend la parole...

SAISISSEMENT !...

Déchirement du voile de la mémoire
Comment dire ? -- cette blancheur
enfouie depuis toujours, et TOUT A COUP
FLAGRANTE
jetée à la face, jetée plein cœur,

CELLE

dont il dessinait les traits sur ses cahiers, à l'âge de douze ans, et l'ovale du visage, et les cheveux qu'on ne voit plus, tellement la lumière du regard efface tout, même la couleur des yeux.
Celle qu'il cherchait dans les madones calmes et les saintes évidemment martyres, au temps de son adolescence,
et dont il a dévoilé la nudité quand Aphrodite eut pris la place de

Marie, et que la Grèce antique l'eut libéré de ses catacombes --
et la bouche mélodieuse accompagne le sourire des yeux.

Elle était menue, mais non petite, bouche dessinée par l'imminence
du sourire, et familière du silence, dans la fluidité quasi religieuse
du discours, voix chantante,
secrètement racinée dans la psalmodie.

Teint dépourvu de hâle, dont le soleil grec et les travaux des
champs avaient coloré les autres femmes -- visage resté clair,
comme la cire des cierges qui scintillent dans les sanctuaires
orthodoxes, teint de moniale et les yeux vaguement éblouis...

Elle s'est tue. Sous les applaudissements, il a rencontré son regard.
Ce fut un éclair bref, salutation secrète, surprise de l'impossible
soudain surgi, une sorte d'épouvante partagée,
vertige dans l'immobilité quelques secondes,
et puis la déchirure de se déprendre...

Des discours ont suivi. Il ne les a pas entendus.
Facticité. Toc mondain. Il s'agissait
d'inaugurer le buste d'un philosophe chrétien.
On a même fait parler Dieu, c'est dire !...

L'ami Steph, il lui en voulait de l'avoir entraîné dans ce guet-apens.
Le président du colloque, bourgeois protestant fasciné par les
fastes romains, devait sentir un malaise. Il lui demande, après
l'inauguration :

-- Que pensez-vous de tout cela ?

Il a répondu : -- On parle trop, ici.

En vérité, toute parole était de trop, depuis que s'était tue la
Présidente de l'Association culturelle des femmes de Scala.

* * *

Changement de décor.

Fraîcheur d'un préau d'école.

C'est le repas. Longues tables disposées en U. Chacun prend place.
Elle est au centre de la table d'honneur.

Il s'arrange pour s'asseoir au plus loin d'elle, mais en face.
Qu'il puisse la regarder, du fond de la foule anonyme.

Elle est entre l'ami Steph et le maire de la ville, qui lui font la cour.
Elle sourit. Réservee. Absente...
Les conversations de cent convives vont bon train.
Vacarme de ripaille, bruit de la mer.
Il la regarde. Elle mange à peine.
La déférence que tout le monde lui marque, l'évidence que tous les hommes, y compris le pope, sont amoureux d'elle, le confortent, le justifient.

QUI ETES-VOUS ?

Il s'efforce, par politesse, de ne pas la manger des yeux.
Mais, plusieurs fois, leurs regards se rencontrent.
Et tout s'arrête au monde Il prend conscience peu à peu, de l'événement. Il se laisse envahir par l'appel de l'abyme.
Tout n'est plus que vanité, la vie, la mort, l'amour, la création. Joie et désespoir
Comment dire ?

Va-t-il enfin comprendre ?

*«Alter ego, plus intime en moi que moi-même, et pourtant absolument autre,
mais femme
non pas réelle, ni mienne comme une épouse...
Toi, tu es la bien aimée, la toute voulue et magnifique maîtresse du corps, et déchirée avec le sourire par un chapelet d'enfants.
L'épouse, c'est l'amour, c'est le réel...
Cette femme, non. Elle échappe à la mort...»*

Elle est le rêve du divin, qui ne peut être que rêvé.

Elle est charnelle, mais diaphane.
Elle n'est pas l'être, mais la GLOIRE° spectrale de l'AIMANCE,
dans la distance, sans rémission de la rencontre.

La voici donc, cette femme du rêve de la vie,
cette unique dont parle Breton, et qui rend poète l'homme qui la
cherche à travers toutes les autres,
sans la trouver jamais,
si ce n'est tout à coup, dans un colloque de phraseurs,
pour qu'en plein cœur, ce coup lui soit porté.

* * *

Il avait dit : -- On parle trop, ici. Le mot est venu aux oreilles de
l'ami Stéphano, qui aime tant discourir.

*« Il m'a renvoyé la balle. Il se lève, à la fin du repas. Fait
gravement le tour de l'assemblée. Les gens, peu à peu, se taisent.
Il vient à moi, se penche, me parle. Dans le silence complet, il
prononce à mi-voix (tout le monde l'entend) :*

*-- Tu devrais dire quelques mots, de la part des participants
étrangers.*

La salle entière me regarde. Elle aussi.

C'est donc pour elle que je dis OUI. J'accepte »

Alors, il s'est levé. Steph, retourné à sa place, lui a donné la parole.
Par dessus toutes les têtes tournées vers lui,
et leurs regards enfin libres de se prendre,
il a gardé d'abord un silence long.
Il devait se ressaisir, pour passer de l'intime secret à la parole
publique.

Il semble que, pendant ce silence, ils ont, l'un et l'autre, fermé les
yeux.

Et puis, il les a ouverts pour Lui parler.

C'est à son regard, maintenant levé vers lui, qu'il s'est adressé.

Il sait qu'elle parle parfaitement le français, comme de nombreux

grecs. Steph traduit à mesure pour les autres
(La voix n'a pas besoin d'être traduite).

Il remercie la présidente. Il remercie les femmes de Scala de leur hospitalité. Il souligne qu'il est rare encore, dans nos sociétés, qu'une association culturelle de femmes soit à ce point autonome et florissante.

Mais il ne s'étonne pas. Et il salue, en la femme, la civilisatrice.

Ce dernier mot déclenche l'ovation. C'est à ELLE qu'il l'a dédié. C'est elle qu'on applaudit. Ses mains vont-elles battre aussi ?... Elles restent en suspens, ouvertes dans le geste antique des orantes, comme pour porter jusqu'à lui la fixité de ce regard...

Où sommes-nous, quand le temps s'arrête ?
Il lui a dit muettement : Vous êtes ma vie.
Il a rencontré sa vie à Scala, dans le Péloponnèse.

Tout les sépare. Il ne sait rien d'elle. Elle ne sait rien de lui.
Mais ils se sont jetés l'un à l'autre.
Il n'a jamais su son nom. Elle ne sait pas le sien.
Il avait sa famille, qu'il allait retrouver bientôt. Elle, sans doute, un mari, des enfants, dans une maison blanche de cette ville...
Ils se sont aimés hors du temps.
Comment dire ? A l'infini et pour toujours.
Vous ne me croyez pas ? Que m'importe !
Mais elle lui en a donné la preuve, à la face du monde.

Écoutez la suite.

Ils partaient.
Comme il se doit dans les raouts officiels, les gens qui les avaient reçus, le maire, le préfet, l'inévitable pope (il y en avait même deux ou trois) faisaient la haie...
On passait devant chacun d'eux, pour se congratuler.
Elle au milieu, évidemment.

Il arrive devant elle. Il s'incline, cérémonieusement, et il lui prends la main. Il attire vers sa bouche sa main frêle. Et il lève ses yeux sur les siens.

Alors, elle s'est élancée. Elle l'a embrassé.

L'émotion les rendait maladroits. C'était à la fois une accolade et un baiser d'amour.

Rite inventé dans l'absolu de l'intime. Un apparent baiser d'adieu...

Mais l'adieu n'avait de sens que pour les autres.

En vérité, leurs bouches balbutiantes se sont effleurées pour un baiser de chair.

Ils ont fermé les yeux. Sont restés enlacés quelques secondes de trop, au vu de la ville assemblée...

Ils se sont enfin arrachés l'un à l'autre, pour ne plus jamais se revoir.

La GLOIRE° des corps atteint sa transparence maxi.

Le VIDE devient une plénitude de liberté.

La «vie sordide» n'est plus qu'un paysage survolé de haut, une vague poussière soulevée au loin, dans la profondeur d'une «aveuglante lumière».

Il est remonté dans le car. Par la vitre, il l'a cherchée.

Pour la garder le plus longtemps possible.

Elle levait au ciel des yeux vides.

On aurait dit que le vent lui arrachait des lambeaux de robe.

Le voyait-elle ? Elle restait debout, immobile.

Belle. Sereine. Très pâle...

Le car a démarré.

La reine de Scala persiste à vivre en lui.

Son absence définitive est une plaie ouverte.

L'Ilienne de Sousse

« L'île déserte est l'immobile, l'immuable, le définitif, l'âge d'or, le paradis perdu, le berceau du soleil. Elle n'est jamais située au nord, mais au sud... »

Suzanne Allen, *L'île du dedans* Gallimard, 1960, p. 160

Par un coup de fil aux aurores, vous aviez invité à ce pique-nique à Kerkenah l'inconnu rencontré l'avant-veille dans le *ribat* de Sousse.

Il vous avait vue, tout à coup, IMMOBILE, dans la lumière factice d'une exposition, clouée au mur de pierres dorées, cheveux fous, longue robe noire de veuve, près d'une colonnette antique de marbre blanc, seule, ISOLEE, à l'écart du monde...

Evidence noire du tragique ... Vous avez tourné vers lui votre regard.

Il est allé à vous.

ils sont sortis ensemble, sans un mot.

Il y avait du sourire dans l'air de la nuit

Dans les ruelles de la médina, votre silhouette obscure recevait, à chaque carrefour, une jonchée de lumière, venue de la lune naissante.

Vos pas légers se sont accordés entre vous comme une musique.

* * *

« Elle est belle, et plus que belle ; elle est surprenante. En elle le noir abonde, et tout ce qu'elle inspire est nocturne et profond. Ses yeux sont des astres où scintille vaguement le mystère, et son regard illumine comme l'éclair : c'est une explosion dans les ténèbres. Je la comparerais à un *soleil noir*, si l'on pouvait concevoir

un astre noir versant la lumière et le bonheur. »

Ce portrait prémonitoire que Baudelaire a fait de vous s'intitule comme par hasard *Le désir de peindre* :

Et Baudelaire ajoute :

« Il y a des femmes qui vous inspirent l'envie de les vaincre et de jouir d'elles, mais celle-ci donne le désir de mourir lentement sous son regard. » (1)

Vous lui donniez plutôt l'envie de VIVRE.

* * *

Il gardait de vous une image hiératique, et ce n'est pas sans surprise qu'il a découvert, dans l'île, ce qu'il y avait encore en vous d'enfance heureuse -- brisée...

Femme enfant, artiste grave, vous étiez aussi une bacchante !

Quelques minutes plus tôt, il avait fallu que chacun se présente à tous. L'étranger avait crânement annoncé son âge. -- Quarante-vingt deux ans !

A coup sûr, il était le doyen du groupe.

Vous avez dit : -- Le Temps n'existe pas.

Le soir venait. Il a fallu rentrer. Sur le chemin sablonneux du retour vers le port, ils ont laissé les autres aller devant.

Seule à seul, dans le vent du large, ils ont gardé le silence.

Se sont-ils donné la main ?...

Sur le bateau, ils sont restés penchés sur les remous du sillage.

Et cette image violente de la fuite du temps

étincelait, torrentielle,

dans la lumière du soir.

* * *

Le lendemain, vous l'avez conduit devant votre peinture. Allait-elle

vous unir ou vous séparer ?

A la bonheur !

Cette découverte

fut une réplique du premier coup au coeur. Comme si la sanction de cette rencontre dans l'acte de peindre consacrait en profondeur l'évidence d'une fraternité.

Ce qui fût resté sans lendemain prenait maintenant place au cœur du Temps, dans la négation même de son pouvoir destructeur, et vous liait l'un à l'autre d'une emprise étrange.

Le partage de la vie créatrice prenait le sens d'une allégeance intime et réciproque, telle qu'il l'avait vécue dans le bonheur, surtout dans sa jeunesse, avec ses camarades peintres, tutoyés dès la première poignée de main, et qui se renouait ici, avec une dernière VISITEUSE,

à qui il jurait de toujours dire VOUS.

* * *

Ce qui s'appelle maintenant le golfe de Gabès est un cirque de vapeurs, dans lequel vous tournez comme une libellule, à la recherche d'un peu de fraîcheur.

De Kerkenah au nord à Djerba au sud, vous frôlez Maharès. Et la côte déserte vous mène aux ruines de Younga, promontoire battu de sirocco, dont la Princesse fut jadis empalée par un envahisseur espagnol, tombé amoureux fou de sa virginité...

Là, vous pouvez méditer, à genoux sur les herbes sèches, dans une solitude brûlante,

sous un ciel strié par les hirondelles de mer, devant le désert qui s'étale au loin jusqu'à l'horizon...

La nuit tombe.

Sur un dévers de colline, près de la plage, des tentes grises sont cachées, et voici que s'allument les feux berbères.

Accompagnée des fantômes de vos ancêtres,

vous rentrerez chez vous,
lavée de tout miasmes,
et vous peindrez, dans une fièvre illuminée,
des peintures plus surprenantes que jamais.

L'Ilienne aime peindre la nuit, dans une pénombre où des bougies,
allumées partout, créent une ambiance cérémonielle.
Agenouillée devant sa toile étendue sur le sol,
par son souffle, par sa main, elle accomplit un rite de domination.
Elle suscite un monde de turbulences,
qu'elle apaise aussitôt dans une nuit calme,
cette nuit lumineuse où Van Gogh «faisait les étoiles trop
grandes»...
Pour vous, à Kerkenah, les étoiles
seront toujours trop grandes.

* * *

Enfin, un soir, seule à seul, dans la cafeteria de son hôtel, vous lui
avez parlé à mi-voix,
il vous a écoutée, s'enfonçant avec vous plus profond
dans les malheurs enfin révélés
d'un esclavage inconcevable de l'enfant, de la femme,
comme si vous lui accordiez soudain
d'être digne de les entendre. Et vos mains nouées par le souvenir
de tant de souffrance
semblaient soumises à la torture des *sibili* (2)
qu'Artemisia Gentileschi
(votre soeur et la sienne, dans la peinture du tragique...) (3)
a dû subir, au risque de briser ses doigts de peintre,
pour attester la vérité de son viol...

Vous -- immobile pour la cérémonie de vous écouter, voix douce
porteuse de paroles atroces. Pas seulement statue noire pour le
premier regard, mais vivante personne dont il accueille une fois de
plus le message, libre de tout avouer par sanglots furtifs, surgie

dans la puissance de son rayonnement, OUI, il reçoit vos paroles dans le non-dit de leur secret...

Penchée près de lui, sur des cafés qui refroidissaient, elle jetait sa plainte dans le vide des années -- cinquante sept ! -- qui la séparait de cet homme, venu de loin dans l'espace, et de si loin dans le temps.

En vérité,
c'est le grand âge de son confident, si proche de la mort,
qui libérait en elle une chance de parler, fût-ce à demi-mots,
dont il était censé tout comprendre .

Et c'est votre « bonheur d'être seule » que vous lui disiez,
alors qu'il était l'Autre qui allait,
par votre choix, rompre
cette solitude enfin partagée
dans la révélation fiévreuse
qu'elle était votre vie.

Accablé par le poids de vos confidences, de toute la nuit, il n'a pu fermer l'œil. A la résurgence, une fois de plus, de la beauté,
à la fraternité des peintres,
s'ajoutait un rappel aux engagements politiques de sa jeunesse,
une sorte d'obligation morale
de lutter.

Il a pris du papier de l'hôtel, et il vous a écrit.
Pour réfléchir. Dominer l'émotion... Reprendre souffle.
Se mettre à la hauteur de votre confiance.
A quatre-vingt-deux ans, il avait écouté, accueilli la souffrance
d'une femme de vingt-cinq.
Son collier de barbe blanche, son crâne rasé, les rides profondes de
son front, ce cercle gris autour du noir de ses yeux,
la sécheresse de ses mains et cette légèreté de spectre où il disparaît
peu à peu... -- bref, le patient travail de la mort
l'a ouvert à votre vie.

Il avait eu le droit d'entendre le pire, que vos paroles pudiques

eussent rendu insoutenables à un homme plus jeune que lui et amoureux de vous : il était censé avoir l'impassible dureté de l'âge, avec l'expérience possible des réponses qu'il faut donner aux malheurs...

NUIT DE REVOLTE et de révélation.

Nuit de défi. Rencontre de l'Impossible.

Poème de l'Insomnie...

Le lendemain matin, il vous a donné sa lettre de la nuit.

Prenant l'enveloppe,

avant de l'ouvrir,

vous y avez posé vos lèvres...

Ayant lu, vous avez levé vers lui votre visage.

Dans l'échange des regards,

il arrive que le silence

soit le comble du cri...

* * *

Toutes les rencontres, à foison, d'une longue vie, ont porté leçon : l'altérité° de l'Autre impose une distance brumeuse à l'élan de la fraternité. L'*Einfühlung*° est impossible.

Au-delà d'un certain point, toute rencontre est celle d'un gouffre.

L'obscurité de notre vie intérieure se heurte brusquement à l'inconnaissable absolu du «moi profond» de l'Autre,

Rencontrer au hasard d'un voyage une *imago*° de la féminité, c'est tenter de donner une existence réelle, disons charnelle, à un spectre intérieur, caché depuis toujours dans l'en-deça de la mémoire.

L'expérience de la transcendance ouverte est celle d'une sortie bouleversante de l'être intérieur vers le monde, où il s'incarne soudain et se révèle, à la fois comme différent et comme nôtre.

D'où la double expérience d'un arrachement douloureux et d'une préhension dont le mystère vous étonne.

Car cet Autre, qui est en vous, et se présente maintenant à vos yeux, reste énigmatique, même dans la rencontre *saisissante*.

La vraie rencontre est celle d'une EXISTENCE, elle saisit l'*être* et se moque de l'*avoir* : le nom, la langue parlée, le caractère, les talents singuliers ne seront connus qu'après le coup au cœur.

Le surgissement de l'Autre est une SORTIE *réci-proque* hors des tréfonds de la transcendance intérieure, qui nous jette, en effet, sur la grand route, en plein soleil.

Et, dans ce plein soleil se déversent les inconnus de l'intime, offerts dans l'échange impossible des corps. Car l'aimance exclut toutes les cruautés de l'acte sexuel, en ouvrant la rencontre heureuse à la pulsion de mort.

* * *

Alors que la venue des femmes bulgares au secours de leurs hommes relève d'une REPARATION de la vie, la rencontre de la *Reine de Scala* et celle de l'*Ilienne de Sousse* présentent deux sortes de SEPARATION, marquées par cette pulsion de mort : l'effacement et la distance...

Au lieu de vaincre un malheur, elles révèlent toutes deux une faille ontologique : aucune rencontre n'efface l'impossibilité latente des fusions rêvées. L'altérité° est un destin.

Je comprends que Nerval et Baudelaire parlent de «soleil noir» -- «Mélancolie», pour l'un (4) -- et, pour l'autre, cette nuit intérieure des apparitions fulgurantes. Toute rencontre heureuse est grevée de Mélancolie. Les femmes bulgares ramènent leurs hommes, mais ne pourront jamais leur rendre la vue...

La rencontre de l'Ilienne se prolonge en une fraternité de peintres, -- entre eux, le gouffre du temps et de l'espace ajoute une fausse

séparation, un *manque de rencontres* et de présence, blessant de frustration cette AMITIE, dont Péguy a écrit qu'elle est «PLUS RARE QUE L'AMOUR, PLUS RARE QUE LE GENIE MÊME» (5)

L'étreinte publique de la reine de Scala aura été sans lendemain.
Elle a défié, en vain, la déchirure de l'altérité°.
Et son baiser final à l'Inconnu intime
lancé comme un CRI d'une rive à l'autre du Styx,
niait entre eux, mais aussi creusait,
le désespoir de la *Séparation immédiate*
pour qu'en chacun des corps arrachés l'un à l'autre
persiste le vertige intérieur d'un partage bref
mais à n'en plus finir
du VIDE.

L'entre–choc des amants

Tout autres sont les rencontres qui vous plongent dans les bonheurs et les tribulations du sexe. Elle relèvent plus de la cruauté des combats que des mystères de l'aimance. L'*encontre* charnelle y perturbe l'harmonie des connivences.

Mais la jeunesse des corps ne doit-elle pas traverser les violences de l'entre–choc sexuel, afin que la personne devienne plus forte et plus savante ?

Pia fut heureuse de rencontrer l'initiateur dont elle avait besoin pour devenir enfin une *érogyne*°...

Son corps eut quelque difficulté à sortir de l'enfance, mais elle parvint à se libérer.

Erogyne -- Ero Zen

« J'avais plusieurs fois aperçu le rapport intensément érotique qui existe entre le professeur et l'élève, surtout quand ils sont de sexes différents... »

André Pieyre de Mandiargues, *La Marée*, Cercle du Livre précieux, 1962.

L'entrée dans la vie

Consécration du corps

Sur les berges de l'innocence, tu l'as suivi docilement.
Il a léché ton sang, et tu l'as laissé faire
quand ses pognes libératrices
t'ont arraché tous tes dessous, les ont jetés à la Seine
et que, nue sous tes atours de fille fleur,
tu as juré que c'était pour la vie.

Ce fut une «prise d'habit»
nonne à son Dieu enfin unie.
Cet homme avait sauté à la voltige dans le train en marche,
et ta grand peur qu'il ne se tue est devenue ton grand Amour.

L'éternité naît dans l'instant sans lendemain.
Une heure plus tard, dans la classe, le piège :
voici que, debout sur l'estrade, réapparaît l'homme du train.
«Asseyez-vous, je vous en prie».
L'éternité déferle dans la longueur du temps.

Alors ce fut l'extase de la première année.
Tu regardais ses mains bouger. Il parlait à tes yeux.
Un jour, au premier rang, tu as poussé un cri...
Ta nuque était marquée d'estafilades, qui t'ont offerte à l'Homme.
Le sort en était jeté. Tu apportais l'Amour sublime.
Il t'a saisie au sexe...

Le courant d'air entre tes jambes, cette fraîcheur de liberté, quelle
révélation !...
Tu es rentrée chez tes parents sur un petit nuage.

* * *

Dans le jardin des Tuileries, par un soleil royal, c'est le partage

d'une orange, gardée de la cantine, qui a signé entre vous le pacte d'un amour impossible : tu lui offrais la moitié de ton corps.
Il a humé ta tempe à l'odeur de bébé. Et son premier baiser t'a prise toute.

Pia, que son amant appelle Erogyne° est grave. Elle ne rit jamais. Sourit à peine. Elle rayonne. Sexy n'est pas le mot. Erogène, plutôt, Franchement, de tout son être. elle émet des ondes...
Attentionnée. Servante. Calme. Eau qui dort.
Regard de respect infini. Troublante. Elle l'appelle «Monsieur».
Distance, ferveur. Elle n'ose pas... Les larmes aux yeux, souvent.
Cœur gros, en permanence. Donc, parle peu...

Mais la voici heureuse.
Sa mention Bien au bac philo, c'est à l'amour qu'elle est allée...
S'il l'avait repoussée, au nom de la morale close, nul bonheur d'être assise sur sa nudité, qui était sa présence en toi, ne t'eût soufflé les tirades éblouies de ta dissertation.

Alors, à la Saint-Jean d'été, il t'invite à la fête païenne.
Jetons cette virginité au feu flambant de ton destin.

* * *

-- Tu as dit oui, ton corps dit non...
Mais ton violeur est passé outre. Prise à l'envers, tu as pleuré.
Et puis, tu a chanté, brisée de larmes, un *Veni Creator*...
Voix de colorature . O surprise ! Merveille !
Il avait maintenant deux raisons singulières de ne plus te quitter :
ta révolte d'enfant battue et ta voix d'ange.
Vous avez crié victoire ensemble :
-- Au vide la plénitude du rêve, enfin venue à l'évidence de l'Esprit,
maître du corps et de l'aimer, premier éclat d'une gemme
j'aime j'aime...

Après l'amour, tu lui racontes : attachée des heures au prie-Dieu

de ta mère, elle fouettait ton corps d'enfant d'autant de coups que de syllabes dans un *Ave Maria*, soixante-sept il paraît, et tu devais gémir à grands sanglots !

Cette intégriste sarde au regard de charbon, semble jalouse de tes yeux, qui sont clairs comme ceux de ton père. Tu les «lui as volés» ! Elle les aime en toi. Inceste subreptice, tu la pousses au crime...

Tes géniteurs ne s'entendent qu'en religion,
papiste romaine aux éclairs de furie, et jésuite breton aux œillades honteuses, sacrée mixture,
acharnée au dressage d'une fille trop belle et faite pour l'amour,
taille fine, rondeurs à peine bougeantes sous l'étoffe tendue,
et ces prunelles bleues de pluie,
dans la tempête des cheveux sombres !

La mère d'Erogyne était une dingue. Patronnesse de bénitier, elle illustre parfaitement cette constatation :
«Les moins de cinquante ans n'ont pas idée des contentions, contorsions et contritions auxquelles l'Eglise a condamné ses jeunes ouailles, en gros de 1850 à 1950.»(1)

Les griffures et les claques, les doigts pointés contre les yeux,
la course dans le couloir, ce n'est pas tout.
Elle privait sa fille d'argent de poche, comme elle l'eût privée de dessert. La pauvrete en était réduite à taper ses copines de classe, ce qui vous habitue à des soumissions, dont les mecs profiteront plus tard...
Elle l'obligeait à s'habiller comme une clodo, ou comme une grue.
Elle sortait de ses malles les robes qu'elle avait portées à Naples, dans les raouts de son négociant de père.
C'était des nippes défraîchies et décollées.
Elle obligeait sa fille à les essayer (passe encore)
mais à les mettre ! -- dûment corrigées par les aiguilles de la pudeur, et si l'ado rechignait, c'était des «je sais bien que tu ne

m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimée, si tu m'abandonnes, toi, ma seule enfant, mon seul trésor, je n'ai plus qu'à mourir !»

Quand elle eut deviné que sa fille était amoureuse, elle lui disputa la salle de bain hargneusement. Il faut dire que la coquette n'en finissait pas de se tortiller pour mieux voir dans la glace la petite étoile creuse qu'il lui fallait oindre et farder pour l'Amant, -- alors que maquiller son visage lui était interdit...

«*Santa Madre la ragazza !*», hurlait la Mégère, et elle secouait la porte pour casser la targette. Un jour qu'elle avait réussi à ouvrir, Erogyne, sautant nue de son bain, prit la fuite à travers la maison, et sa mère, la coursant avec un balai *O cédar*,° plein de poussière et de toiles d'araignées, parvint, au fond du couloir (c'était le lieu coutumier des souffrances de la petite), à lui badigeonner le corps de saletés.

Jamais l'Amant, malgré ses façons d'intello socratique, frottées de Sade et de Bataille, ne serait parvenu à ce genre de vacheries. Quand Erogyne courait à lui, c'est à «l'esprit qui vient aux filles» qu'elle se livrait, préparée par les avanies maternelles à tout subir, sinon encore à jouir, des outrages de l'amour..

La vieille a même tenté de la séquestrer. L'enfermant à clé dans sa chambre, elle lui jetait à travers la porte un flot d'injures. Mais, au fond, cette femme était une faible. -- Par cajoleries, supplications, déclarations d'amour filial et promesses (impossibles à tenir) de ne plus revoir «cet homme», la prisonnière s'était libérée.

Arrivée, en larmes, avec une heure de retard, à son rendez-vous, le «Monsieur» l'avait emmenée, une fois de plus, au bois de Clamart.

Elle avait, ce soir là, avec plus de ferveur que jamais, reçu dans sa bouche des libations dont elle suffoquait, et sur ses reins nus, illuminés par le soleil couchant, la caresse cinglante d'une branche de genêt, cueillie pour elle.

Ce *Rameau d'or* a longtemps décoré la voiture qui l'emmenait à ses amours buissonnières. Erogyne l'avait devant les yeux comme un rappel permanent à ses devoirs.

Plus tard, celui qu'elle tenait pour son maître à penser a vu avec plaisir cette branchette glissée à la place du buis béni, sous le crucifix de sa chambre.

Erogyne n'acceptait d'être soumise qu'au Maître-d'oeuvre de sa liberté.

* * *

Cet homme va te rendre vicieuse avait crié la Mamma, furieuse que sa fille fût séduite par un homme marié.

Et pourtant, elle voyait sa fille devenir femme, soigner ses toilettes, courir à ses rendez-vous.

Elle voyait son corps s'affiner. Au port de sa poitrine, à sa démarche plus libre, mais souvent brisée de secrètes fatigues, à l'éclat maintenant insoutenable de ses yeux, au gonflement quasi tuméfié de ses lèvres, son intuition de femme, son indignation de mère, ne pouvaient se tromper.

Et cela pendant des années !...Erogyne vicieuse ? Quelle erreur !

Le Mal enlaidit. Tout ce qui rend plus belle une femme EST BIEN. C'est là un critère fondamental de l'éthique.

Il est vrai que ce Libre-penseur donnait à sa petite élève des lectures interdites aux filles.

Il lui avait d'abord expliqué quelques bizarreries physiologiques, que sa marâtre, bien sûr, avait omis de lui révéler.

Ensuite, il a plongé ses nuits dans l'*Enfer* de la Nationale.

La gourmandise de cette fille chaste la rendait curieuse de tout.

Et, dans leurs rencontres, qui furent toujours diurnes,
elle tentait de vérifier les messages de la nuit.

Elle commit l'imprudence d'apporter chez elle un livre prêté par
l'amant. Sa mère le trouve. Mille tonnerres !

La bonne-femme a jeté au feu *L'Amant de Lady Chatterley*,
CHLATTE ! Comme c'est laid, madame la Goebbels de brûler un
livre, à défaut de pouvoir brûler la petite sorcière,
douce colombe dont cet autodafé n'atteint pas la blancheur.

Cette blancheur, si vous saviez comme elle est blanche
quand votre fille tombe à la renverse dans les flammes de ce livre,
moins salées et moins rouges que le désir,
qui la livre au fourneau du SAVOIR, que vous appelez vice...
Et vous voilà, matrone au pique-feu, fourgaillant° dans les flammes
de votre godin, à grand ramage d'étincelles, sous les yeux
écoeurés de votre fille.

L'Amant avait mal pris la destruction d'un de ses livres.
Il a convaincu la fille de fuir sa mère. Lui a trouvé un septième, tout
garni de miroirs, du sol au plafond, où il méditait de la laisser,
un jour, chanter, nue et solitaire, l'Amour du Vide...

Mais d'abord, afin de punir la *Gobellesse*°, il a mené Erogyne dans
la chambre de ses parents, pour une cérémonie expiatoire.

Il a empli les miroirs de la Mère des nudités outrancières de sa
Fille, gorgée de bouche et de ventre, à l'envers sur le prie-dieu de
ses souffrances enfantines.

Erogyne, dans le miroir, jambes levées en V (de la victoire)
gardait les yeux ouverts sur le grand X de son corps étincelant
et secoué par le mystère d'un orgasme plus violent que jamais.

L'homme au sourire imparable arguait que toute image, censément
passagère dans un miroir, reste tapie au fond de sa transparence...

Par la suite, la Junon acariâtre n'aura plus regardé dans la glace sa face satisfaite,
sans être épouvantée de ce filigrane.

Faut-il tout dire ? L'Amant a rasé, une fois de plus, le pubis de sa maîtresse, puis il a logé ce léger nuage de poils dans le poudrier de la dame, qui portera cette houppette à ses joues creuses, au dessert de quelque dîner d'ambassade.

Ai-je besoin d'ajouter qu'Erogyne, complice de ces folies, en fut ivre de bonheur ?

Les forêts autour de Paris, ont couronné d'odeurs suaves l'urbanité de leurs amours. Et la Ville fut le parc d'attractions des manèges d'Eros, non dans la fumée des tabagies ou les caves branchées, mais dans ses caches secrètes et les pans d'ombre de ses lumières.

Dans une église, un soir, il lui a dit simplement «Ta bouche» et la prosternation de la dévote s'est enfourchée profond...

-- Rituel aggravé à Chartres, dans la cathédrale.

Elle avait mis sa robe courte de dentelle blanche et ses bas rouges. Ils ont remonté lentement toute la nef, vers le chœur et, derrière l'autel, elle s'est ployée pour le recevoir, dos nu dans la lueur des vitraux

Loin des poncifs de la pornographie, où les esclaves sont claustrées, ces Amants ont fait sortir l'amour dans la rue.

Ils mêlaient la peur au désir et le courage à la jouissance.

Comme tout art vivant, leur art d'aimer était transgressif et briseur de tabous. Le porno est certes un dévoilement, mais il sonne faux et se limite à la sensation, qui est «basse de plafond». (2)

L'initiation érotique d'Erogyne fut une ontopoièse°, Un poème. Une POESIE...

L'épreuve d'un bel été

Il est allé chercher Pia à la gare d'Antibes. Tout de suite, il a vu ses yeux liquides, un peu perdus dans le mistral, qui lui jetait les cheveux sur la bouche, qu'il a baisé, à travers. Elle souriait aux anges. A peine fut-elle à côté de lui dans la voiture, avant même d'avoir embrayé, il a glissé sa main sous sa robe, pour vérifier qu'elle était nue dessous. Elle l'était. Ils sont partis. Elle a fait mine de fondre contre lui. Il l'a doucement remise bien droite. Ils ont pris la route de la côte, et le vent de la voiture décapotée jetait dans sa longue chevelure un désordre qu'elle ne cherchait pas à contenir. En roulant, il a déboutonné le haut de son corsage. Ses seins ont reçu la caresse du vent. La vitesse et les virages faisaient chanter ses pneus et valser sa maîtresse. Elle était nue jusqu'à la taille, et ses jambes ouvertes étaient fouettées par les éclats du soleil. Il ne lui adressait que des caresses légères et provocantes, des sortes de taquineries qui la faisait gémir.

* * *

A cette époque, Saint-Tropez était un village de pêcheurs, agrémenté de quelques vedettes de cinéma, que la cohue des gogos n'était pas encore venus traquer. Sur le port, Rezvani enlaçait sa merveilleuse Lula. Daniel Gélin, à pas de loup, flairait le vent. Deleuze, sombre et souriant, promenait dans la ville une jeune beauté dont les longues jambes nues ravageait la libido des gendarmes. (L'année suivante, toute la France porterait sa tunique ras-du-pub). On se retrouvait dans les criques, avec Jean Carteret, traînant son barda ésotérique, Suzanne Allen la silencieuse, tournée vers la mer, Nora Mitrani, drapée dans son éternel châle, noir comme ses yeux mystiques, Colette Guarrigues, théoricienne du "Tiers aimé". On partait faire de la voile avec Lassie Barta. Son épouse, Suzanne, tenait table ouverte. Palmyre était

une cité fabuleuse, on y dansait la polka piquée, au bruit d'un piano mécanique. Le musée de L'Annonciade rouvrait ses portes. Nous y avons exposé. Dame Mac Cormick venait tout juste d'offrir des poubelles à la municipalité. Brigitte Bardot était une jeune fille. Jacques Douai et Mouloudji chantaient, le soir, pour les vieilles femmes de la Ponche, avant de disparaître dans une cave. Les pêcheurs allaient encore à la pêche, et l'on entendait, au petit-matin, le tac-tac-tac de leurs barques. Don Byas plongeait et ramenait des murères plus longues que son saxo. Place des Lices, on a joué aux boules avec Tzara. Eluard promenait dans le mistral sa haute silhouette un peu tremblante. Mort ! Mort ! Nous allions sous Ramatuelle boire le rosé de Donatien Moulton -- mort. Comme Nora est morte, Evelyne Ray, morte, Barta, mort, Allen morte, Deleuze, mort. O les amis de ces belles années ! Cancer, suicide, coeur qui flanche... la Mort !

* * *

Nous avons loué une maison rose, dans les vignes, sur les hauteurs de La Chapelle. Pendant trois semaines, la chambre en ville, retenue, comme tous les ans, chez une logeuse du quartier de l'Annonciade, était donc disponible. Sombre avait eu l'idée d'y inviter Pia. Etrange idée. Expérience ? Tentative ? Pour récupérer, en le comblant, un mari qui semblait s'évanouir dans les lointains d'une autre ?

Selon les espoirs de Sombre, ces trois semaines de solitude devait le séparer de sa maîtresse. Seule, la vie quotidienne peut séparer des amants. Invitée de la sorte, Pia devenait une intruse dans la famille. où une enfant de treize ans imposait la décence. Astucieuse générosité, qui avait trouvé là l'épreuve d'une sorte de couronnement, pour mieux provoquer une cassure souhaitée. D'autant que cette vie quotidienne n'était pas si facile. La logeuse était une amie de Sombre. Comment disposer librement de cette chambre sans être accusé d'une désinvolture de mari volage. Ce mari en était réduit à balader sa maîtresse brûlante un peu partout dans les vignes et les garrigues cricelantes de cigales... A Paris, ils

n'en étaient plus à ces furtivités bucoliques, où les débuts de leurs amours avaient trouvé tant de bonheurs.

Et voici que ces vacances bienheureuses, au lieu de les mener à la rupture, les faisait regresser vers leurs préludes.

* * *

Pia était “des leurs”. Ils l'ont menée sur la plage des nudistes, à Pampelonne. Devant sa femme et sa fille, il était fier qu'elle fût belle. Famille heureuse dans le soleil. Pia un peu fébrile. Sa finesse devinait une épreuve. Le Midi la rendait ivre. Sa peur des guêpes, qui venaient le soir butiner les pêches dans les assiettes, a libéré, par l'excès de sa mimique, la fillette de sa propre crainte. Il voit encore le regard supérieur que l'adolescente a jeté à la jeune maîtresse de son père. Elle découvrait chez Pia la profondeur de la tristesse amoureuse. Elle en était émue et comme reconnaissante. Il lui semblait, dans sa cruauté d'enfant, qu'il était normal qu'on dût aimer son père “jusqu'à en mourir”. Elle admirait le “grand amour” qui scintillait dans les yeux de Pia, et le soir, au dîner, dans la lumière frémissante de la bougie, toute la tablée, en silence, regardait si des larmes n'allaient pas déborder de ces yeux.

* * *

Dans le soleil de Pampelonne, où l'indécence eût été de porter sur soi le moindre chiffon, la tête sur son coude, il contemplait la ronde sereine des Trois Grâces, et pensait qu'il eût été bien embarrassé de juger, comme Pâris, laquelle de ces trois déesses avait les plus belles gloutes°. Mais ces beautés portaient aussi message du Temps. Sombre avait le même âge que lui. Pia, quinze ans de moins. La fillette rieuse montrait ses seins futurs et son pubis d'enfant. C'était “les âges de la vie”. Trois beautés. Leurs cheveux volaient dans le vent. Et leurs yeux ! -- verts pailletés d'or de Sombre, bleus pâles comme de l'eau de source, de Pia, noirs aux éclats de diamants de sa fille. Et la lumière intense du

midi se glissait entre leurs jambes, dans ce losange postérieur, qui est fait pour la main de l'amant et le regard du peintre.

Quand elles partaient en courant pour se jeter à l'eau, le monde chavirait, et les embruns qu'elles soulevaient venaient bénir sa pensée d'une autre, qui était loin, lui envoyait des lettres, et qu'il aimait déjà, et qui était l'amour unique. Sombre avait été la merveille de ses vingt ans. Pia, depuis dix ans, était son oeuvre. Il était fidèle à l'une comme à l'autre.

Celle à qui il écrivait de longues lettres brûlantes était l'amour-fou, qui précède la foncière cruauté du sexe. Les Trois Grâces s'ébattaient au loin, disparues. Mais il entendait leurs rires.

Sombre se faisait plus ravissante que jamais. C'était de bonne guerre. Elle prenait des airs de reine. La sieste, qui est de repos et de sensualités, dans la fraîcheur des chambres, à l'heure de la canicule, c'est avec sa femme qu'il la passait. Se souvenant que c'est de la sorte, et dans ce pays, qu'ils avaient conçu leur fille, il soignait leurs plaisirs de corps. Est-ce à cause de cette enfant, partout présente avec son regard rieur, qu'ils n'ont pas accueilli Pia dans leur lit ? Sombre n'a pas manqué de désirer la maîtresse de son mari. Elle en a même fait le sujet d'un de ses romans. Mais il lui répugnait de recevoir jouissance d'une fille qu'il faisait jouir, et de le voir accomplir avec celle-ci des actes dont son imagination ne lui donnait déjà que trop la vision désolante. Elle cachait de toutes ses forces une jalousie évidente.

De temps en temps, le matin, pendant que la maison rose dormait encore, il allait tirer Pia du lit, pour l'emmener dans les criques désertes. L'odeur épicée des touffes d'épines et le fracas des mouches ne les consolait pas de la brièveté de leurs étreintes. Mais, l'après-midi, dans l'innocence de la plage nudiste, il regardait bouger des rondeurs encore entrouvertes par des plaisirs de nymphe. Sa fille faisait couler du sable entre ses doigts, pour décorer le corps de sa maîtresse, qui se laissait bercer aux gentillesse de l'enfant. Celle-ci lui mettait des fleurs dans la bouche, sur les seins, entre les cuisses et dans les reins. Cérémonie prémonitoire, pour la proche soirée, qui suggérait à

l'amant rêveur les pires outrages du désir.

* * *

Trois semaines sont vite passées. Comme convenu, en remontant sur Paris pour son travail, il emmènerait Pia, et sa fille qu'il déposerait en route chez sa grand-mère. Sombre restait chez la logeuse. Elle y écrirait son roman et vivrait sa vie.

Le matin du départ, tout a mal commencé. Sombre lui donnait trop de bagage pour le coffre de la Floride. Scène de ménage idiote, devant Pia, pulpeuse et demi-nue, déjà installée avec sa fille, dans la voiture, sot agacement tourné contre sa femme, au moment où l'émotion de le voir partir avec Pia lui pinçait le coeur.

* * *

Rentrée à Paris fin septembre, Sombre se mit à grogner, Elle fouilla les affaires de son mari, sans voir qu'il y allait de celle dont il recevait des lettres et qu'elle avait appelé "la resplendissante jeune fille". Ne pensant pas, sans doute, vu leur différence d'âge (vingt-deux ans !) que rien fût possible de ce côté, elle fit porter son acrimonie sur Pia. Mais celle-ci lui échappait avec le sourire.

Elle avait retrouvé le studio plein de miroirs où son amant l'avait tant dessinée.

Cérémonie du dessin

C'est nue et brisée, après l'amour, étendue ou lovée, immobilisée par la bonne fatigue qui suit les plaisirs, et somnolante de bonheur, que je la dessinais.

Je n'ai rien contre la photo, mais la prise de vue est trop rapide, flic-flac, le vol à la tire, le viol surprise, NON !

Devant ce corps disloqué par une impudeur si heureuse, s'imposait la lenteur solennelle de dessin.

Ce sont nos étreintes qui continuaient dans cette cérémonie de l'offrande immobile au regard adorant du dessinateur. Qui donc,

prenant librement ces poses, créait ces dessins, sinon Pia elle-même ? Moi, je n'étais que le destinataire, enregistreur d'une suavité, qu'elle m'envoyait comme une lettre d'amour. Et ces dessins étaient la seule réponse possible au génie érotique de cette fille chaste.

Qui parle d'obscénité ? Pia ne pouvait pas être obscène. Sur elle, je n'avais pas le regard fourbe du voyeur. Je ne pouvais rien lui voler, elle se donnait toute entière. Tout était clair entre nous.

Dans nos pires excès, ce n'est pas l'obscène que nous vivions, mais une sorte de recherche des limites du possible, pour deux corps fous d'échanger leurs vies.

Et je me souviens bien que les poses où Pia grande ouverte faisait mine de se caresser, semblait jouir encore des orgasmes qu'elle venait de subir, celles où elle comblait d'une innocence perverse les pires provocation de son offrande, m'ont toujours laissé sur l'insatisfaction de ne pouvoir lui imposer pire encore.

Notre liberté n'avait d'autres bornes que celle de la condition corporelle, et le sentiment du tragique nous unissait alors dans notre silence.

Dans son Journal, elle a écrit , « *Dans ce silence j'entendais le crissement de son crayon sur le papier. C'est sur mon corps qu'il promenait sa pointe. C'était à crier* »...

Et, sur la première page du recueil de mes dessins, que j'ai trouvé dans notre studio après sa mort, j'ai lu ces mots étranges :

L'amour est le dessin du corps

Art, aimance et cruauté

**« Quoique le nom d'épouse soit jugé plus saint
et plus fort, un autre aurait toujours été plus
doux à mon coeur, celui de votre concubine
ou de votre fille de joie...»**

Lettre d'Héloïse à Abélard.
Cf. Georges Pillement, *Anthologie des lettres
d'amour*, Paris, Le Bélier, 1956, p. 23.

Maxime sibylline.

Que signifie l'union de ces trois mots *amour, dessin et corps* ?

Le plus mystérieux des trois est celui du milieu, le déverbal de dessiner un modèle, comme acte créateur dans l'art d'aimer.

1. *Maîtresse modèle* -- les mots sont roués -- Ingres a écrit que le dessin, « c'est la probité dans l'art ». La fille nue est une femme honnête. Pourquoi pas une sainte. Art moral...

2. *Art sauveteur*. Quand le verbe ne peut plus que se taire, il faut « faire un dessin ». Exprimer par le silence. D'où la « phrase sans mots » de Michaux.(1) L'amour comme admiration d'une ligne. La LIGNE ! Celle de Pia était d'une finesse ! Et le mélisme° de sa voix disait tout de son amour.

3. Sous le ventre de la femme est dessiné un *point d'exclamation*. Pia ne le cachait plus. Son dévoilement était une conquête et une offrande. L'amour exclame le corps.

4. Art divin. *Dei Signum...* Elle m'a dit un jour : - Depuis que je suis athée, j'aime enfin Jésus. Pia gardait une âme religieuse. Amour éternel.

5. Mais le dessin est un art cruel. Nombre de peintres s'en sont vanté. Avec ses pointes bien taillées, ses stylets creusant des surfaces douces, sans parler de la *tché-t'éouhoua*, « peinture à l'ongle » du XVIIIe siècle chinois, Pia elle-même a senti sur sa peau une égratignure érotique que son amant ne lui imposait que mentalement. L'amour écorche le corps ?

Fut un temps, le mot art a été nettement péjoratif. Dès le Xe siècle, dans la Chanson de Roland, les *males artz*, puis le *subtil art* au XVe siècle, aggravent le sens du latin *artificium*, et désigne parfois la sorcellerie.

L'allusion au Séducteur persiste au XVIIe siècle, chez l'abbé Prévost, par exemple, dans sa traduction de *Clarisse Harlove*.

Dans ce livre, Lovelace s'écrie : «Je viens d'entendre son récit. Ruse,

imposture, misérable artifice, dans une fille du caractère de Clarisse. Mais ce sexe est l'art même.» Ou bien : «Ne me blâme de ta vie pour avoir employé un peu d'art avec cette adorable fille.»(2)

L'art féroce de l'Erôs

Journal de Pia. Extraits.

Est-ce ma faute, Dieu d'Amour, si ma bouche s'embroche sur mon amant, quand je me prosterne devant Lui ? N'est-ce pas Vous qui avez créé ces corps (à votre image, c'est un comble !).

Vous avez ajusté la main de l'un à la taille de l'autre. Vous avez posé ma tête à la hauteur de son épaule, allongé ses bras jusqu'à mon derrière, taillé ses ongles pour qu'il m'écorche, illuminé nos regards, et creusé dans mon corps tous ces trous, pour le recevoir.

Est-ce ma faute si, bien avant qu'aucun bébé ne pointe à l'horizon, m'ont poussé sur la poitrine deux tétines tournées vers celui dont elles appellent les morsures ?

C'est vous qui me faites crier. Et vous osez me prêcher la charité ! Est-ce ma faute si je fais à mon élu la charité de vous obéir, pour le meilleur du plaisir et le pire de la honte ?

Oui, la Charité a toujours été symbolisée par les seins nus d'une femme, offerte par Vous à la voracité des hommes.

Aurais-je été si facilement la proie de cet homme, si je n'avais d'abord été la proie de Jésus ? Ah, j'entends bien, Jésus ne m'a jamais dévorée que d'amour. Mais lui me dévore de sagesse. Il introduit dans mon âme follement amoureuse un aiguillon de liberté qui me fait crier de douleur, comme le Dard de la mystique faisait se pâmer Sainte Thérèse la grande...

Appartenir à un être qui vous blesse d'amour infini, c'est être devenu libre dans la servitude d'exister enfin.

Et le vertige de cette liberté, qui est un appel vers je ne sais quel gouffre d'impureté, où je glisse, où il me pousse en me disant qu'il faut apprendre la vie, me rend si fragile et nue que c'est à celui qui m'entraîne que je me raccroche !

Quand je suis écrasée par l'Amant, je pense à lui. Inattentive à mon sort, à mon corps. Ma pensée amoureuse s'élève, verticale, vers l'orage qui me convulse.

Eblouie d'éclairs, je crie dans les rafales.

Mon âme arrachée de mon corps s'envole et voltige dans le bonheur, au dessus de mon ventre défoncé par les violences de l'Amant.

Il m'a dit que je suis profonde. Quand il s'enfonce, autant dire qu'il plonge dans ma pensée. Un jour, il a voulu que je parle pendant qu'il me prenait. Je n'ai pu que gémir, hurler, comme les bêtes de la forêt...

Erogyne avait lu un petit roman récent, *Les relations d'incertitude* d'Anne Walter (1) qui brode sur l'impossibilité de voir clair dans la nature réelle des rapports amoureux, surtout si ce n'est pas le Désir qui instaure les rites du sexe, mais les valeurs supérieures de l'activité créatrice d'un artiste,

qui semble alimenter la sublimité de la jeune fille qu'il peint, par la prostitution de son modèle.

Est-elle, par essence, celle qu'il livre à ses amis, ou la jeune fille qu'il exalte dans ses tableaux ?

L'humiliation de celle-ci s'allie au pur amour, elle lit Fénelon : «On est dévoré de zèle, on défaille, on s'humilie, on craint le courroux du Maître, et son indifférence nous ferait mourir.»(2)

Et ce « pur amour » la soumet à des brutes, qu'elle n'ose refuser.

Elle trouve dans sa honte une sorte de sainteté amoureuse.

«Asservie, humiliée, maltraitée... sans doute, mais aussi chavirée », elle aspire à la perte de soi.

En fait, ce peintre est le proxénète d'une prostituée mystiquement maso.

Un jour qu'ils se promenaient en voiture, longeant un trottoir bien garni, Pia demanda à son amant : Qu'est-ce que vous diriez, si je faisais ce métier ? Il a répondu :

-- Je serais riche.

Elle a ri. Mais n'a pas protesté. Toutes les jeunes filles sont plus ou moins fascinées par la prostitution.

Mais Pia, avec son prof, ne risquait pas d'être livrée au nombre : la violence de leur cruauté les retenait dans l'intime.

Nonne hétéraïre ensevelie dans le délire de sa luxure virginale, Pia sachant que son amant respectait l'amour unique en elle, et sa personne infiniment, se livrait à tout, au pire, à l'inimaginable, dans une sorte de sécurité de corps et de cœur, un bonheur à mourir.

Il lui mordait la nuque. Les bras repliés de la fille entouraient son visage éperdu de honte.

Il entraît en elle avec une tendre férocité.

Un soupir de bienvenue détendait ce corps, passivement offert au déchaînement de l'homme, dont les pognes se jouaient des seins pendants, pour un tocsin à tout casser.

Elle se mettait à gémir, il recueillait son souffle, et pour la rendre folle, murmurait des méchancetés à son oreille -- que son père la regardait en pleurant, que sa mère allait la fouetter une fois de plus... -- ses doigts électriques s'enfonçaient dans cette bouche égosillée, et les bras en croix de la bien-heureuse s'étiraient au plus loin possible, pour qu'étendue de tout son long, il la fît danser sur les ressorts du lit, les reins levés très haut à la rencontre de ses estocs.

Alors, dans un orgasme partagé, il explosait.

Et puis, c'était le calme après la tempête.

Il s'étendait lourdement sur ce dos écrasé.

Des mots d'amour lui venaient. Pia lui répondait par des syllabes de reconnaissance.

L'amour de l'amour

Pour Pia, encore vierge, tout à commencé par l'amour, ensuite elle est allée au sexe.

Son professeur, au contraire, est allé du sexe à l'amour.

Laclos, dans *Les liaisons dangereuses* nous montre comment un libertin, féru de la «souveraineté» arrogante dont parlera Roger Vailland, découvre malgré lui l'amour oblatif, devant le sacrifice éperdu de la Présidente de Tourvelles, qu'il a réussi à briser.

IL a fait lire ce livre à son élève, pour qu'elle comprenne ce qui arrivait à son amant, de merveilleux et de terrible.

Le temps avait fait son œuvre. Les plaisirs du sexe, devenus routiniers, avaient lentement laissé place à la contagion passionnelle d'une sorte d'envoûtement.

Dans ce couple, dont le rituel initiatique fut la loi première, la parole du maître en classe a enrichi et justifié les ébats du lit.

Il prêchait le Surréalisme à ses élèves.

C'était prêcher l'amour.

Il leur disait : fuir le sexe, ou le nier, ferait de la sublimation une sorte de tromperie. André Breton oscille entre «l'fracassable noyau de nuit» du désir et *L'Amour fou*, comme invention magique, marquée par le «signe ascendant» de la vie poétique.

Pour lui, l'érotisme est «une cérémonie fastueuse dans un souterrain.» Et il écrit : «Amour, seul amour qui sois, amour charnel, j'adore, je n'ai jamais cessé d'adorer ton ombre vénéneuse, ton ombre mortelle.»(1)

Tout est permis à l'intimité de ceux qui aiment.

Dali fera un éloge appuyé de la coprolagnie° et autres «perversions», si elles intègrent la liberté de l'esprit à «l'érotique voilée» de «l'amour sublime».

Le désir est l'essence de l'art et de la poésie «faite par tous», seule voie de «la grande promesse, celle qui persiste après avoir été tenue», seule voie

du dépassement de la «vie sordide» vers «l'amour admirable», seule voie de la fusion affective avec le merveilleux des choses, seule voie d'accès au surréel comme transfiguration de l'être, enfin devenu «voyant».

Pia écoutait. Elle se reconnaissait dans ce discours. Participait aux débats de la classe. La passion pour laquelle son professeur plaidait ne l'étonnait pas. Elle la vivait dans son cœur. Incitant plutôt, avec le sourire, son bien-aimé à passer des facticités de la parole à la réalité de la vie.

Il leur disait:

Si le Surréalisme doit se dépasser dans le Surrationalisme d'une synthèse ouverte, où les deux grands mythes de l'amour, celui de *Tristan et Iseut* et celui de *Don Juan*, puissent cesser d'être contradictoires, c'est en donnant aux «valeurs féminines» la juste place qu'on leur refuse encore trop souvent. Ces valeurs sont celles de l'amour qui crée et protège, et met au monde la beauté. Celles de l'amour civilisateur...

Selon le Dr René Allendy,(2) «l'amour oblatif» est la forme la plus haute de l'amour, celle d'un sacrifice du Moi devant l'être aimé, -- Le sourire devant le destin de mourir devient la source du génie créateur, et l'origine des utopies morales de l'aimance,

Je connais, disait-il, plusieurs artistes qui ont sacrifié leur vie pour une œuvre dévorante, ce "monstre à nourrir". (3)

Et si parfois, une souffrance aiguë les a traversés, je sais qu'ils ne regrettent pas la singularité de leur oblation.

Pia recevait ces messages avec passion.

Mais, pendant ce temps, le séducteur rêvait de l'AMOUR UNIQUE.

Il préparait, dans ses lettres à la « resplendissante jeune fille », sa sortie de l'adultère et du libertinage.

L'idée de rompre avec "l'amour multiple" faisait en lui son chemin, et sa mauvaise conscience de tromper à la fois sa femme et sa maîtresse, en ne pensant qu'à une autre, ne pouvait le conduire qu'à une solution cruelle.

Il disait à Pia de se trouver un mari. La vie était encore devant elle Et l'enfant ! Ne rêvait-elle par d'avoir des enfants ? Une famille ?

Avec son pof, il n'en avait jamais été question.

Il n'était que l'initiateur.

Il n'était, à ses propres yeux, qu'un oiseau de passage.

Devenu trop amoureux, trop fidèle, oui. Mais justement, il allait rectifier le cap.

D'autant qu'Erogyne était devenue splendide.

Offerte. Lointaine. Accessible. Mais interdite à la meute. Rutilante de toutes les blessures de l'Offrande, elle était la « haute nymphe allant à grandes enjambées, sûre de ce soir, orgueilleuse de sa servitude. »(4)

Idole vouée aux épreuves de l'imaginaire, elle parvenait à la dernière station de son parcours initiatique : le ZEN FEMININ d'un orgasme imminent perpétuel, dont le privilège solitaire l'avait poursuivie même en classe...

Les sexologues l'ont bien dit : la femme qui jouit est sa propre maîtresse, autant dire la maîtresse du monde.(5)

Alors, c'était prévu dès l'Origine, l'Initiateur a pu prononcer les mots définitifs :

-- Vous êtes libre. Vous savez tout. Partez.

Peu avant leur séparation, les jeux du sexe furent transfigurés par l'explosion finale de la Fête. Dans leurs miroirs pendant un an, à chaque rencontre, un vent de folie les jetait l'un à l'autre.

Mais la décision était prise.

C'est dans les derniers jours de sa liaison avec Pia que fut rédigé, comme un testament, un texte sur l'amour, sorte de conclusion de dix ans de bonheurs. -- Ils l'ont écrit ensemble :

Lui :

L'amour est une ellipse à trois centres, le sexe, le coeur et le cerveau. L'unité de ces trois organes est une espérance.

Elle:

Si l'amant est absent, j'erre dans l'expansion glaciale de l'Univers.

*S'il est présent, l'ellipse se resserre sur les formes de mon corps
et je reçois le phallus, la parole et le regard.*

Lui :

*Le couple découvre alors les trois fêtes de l'Amour : L'orgasme,
l'extase et l'illumination.*

Elle :

Si un enfant vient au monde, c'est la joie.

Lui :

La joie de créer selon la vie. Puis, dans l'essor de l'esprit....

Elle :

Si l'enfant meurt, si l'amant disparaît, l'amour reste.

Pure souffrance.

Et, comme Sombre, au retour de Saint-Tropez, s'était rendue odieuse, lisant les lettres des amants et s'indignant à grands cris des dessins qu'elle avait découverts, ce fut, avec elle aussi, le prétexte à une rupture, pleine de bruit et de fureur....

De part et d'autre, le vide brusque laissé par son départ fut ressenti à grands sanglots d'orgueil blessé et surprise de l'imprévu. Il n'avait rien négocié. Ignoré le consentement mutuel. Ce philosophe civilisé s'est conduit comme une brute. Pouvait-il faire autrement ? Son caractère n'était pas de tergiverser. Il pensait qu'être net, c'est être honnête. Il partageait cette pensée de Canguilhem : "L'indulgence est une forme du mépris"...

Il se sentait libre. Pour une "nouvelle geôlière" ?

Le feu de la mort

Après leur rupture, Erogyne s'est révélée lesbienne, donc plus libre et créatrice que jamais. (1) La schizophrénie, dont elle a souffert après l'affaire de Clamart, ne l'a pas entravée, au contraire.

Diva des grands soli du répertoire, après plusieurs tournées à travers le monde, elle s'est limitée à la musique religieuse baroque.

Enfin, retirée dans son septième, elle a fondé avec ses amies une

secte secrète, à la fois mystique et érotique, consacrée au culte de l'Ecartelée.

Après chaque cérémonie, retrouvant sa solitude de stylite, obsédée d'une perversion ravageuse, elle a atteint les sommets de sa création musicale.

Sur cassettes audio, elle mêlait des *lamenti* baroques aux cris et gémissements de son corps irradié de flux magnétiques.

Ses *Cantates électro-érotiques* furent publiées sous le titre global *ERO ZEN*.

Ce fut une révolution, dont des compositeurs comme Berio avec *Visage*, ou Scelsi avec son *Capricorne*, ont su intégrer la leçon, qui d'abord fit scandale, bien sûr...

Erogyne est devenue célèbre.

Sa mère, vieillie et veuve, n'avait jamais cessé de la harceler.

Plus que jamais, elle lui reprochait ses mœurs. Elle payait des messes pour le salut de son âme.

Sa haine sénile devint publique.

Les journalistes se gobergeaient de sa hargne. A la télé, elle dénonçait, à grands cris, les soi-disant turpitudes de sa fille et les rites de sa secte, qu'elle tenait pour « diaboliques », comme la réussite de sa « prétendue musique »...

* * *

Des années ont passé. Pia était devenue, pour celui qui avait été "l'homme de sa vie", un secret douloureux. L'amour ne disparaît que tué par des méchancetés. Pia n'avait jamais été méchante ou vile avec lui. Ils avaient rompu au sommet de l'amour. Elle restait présente, admirée, désirée, même au coeur de son grand amour avec sa nouvelle épouse, la "resplendissante jeune fille"...

Un jour, deux amies de Pia sont venues le voir à son exposition.

Elles avaient lu les affiches placardées en ville et voulaient savoir «quelle tête il avait»

Il leur demande :

-- Comment va Pia ?

-- Mais, vous ne savez pas ? Avec sa mère, dans une ligne droite, sur la route de Chailly-en-Bière, c'est elle qui conduisait, elle s'est jetée sous un poids-lourd et sa *fiesta* a pris feu. Les deux femmes ont été carbonisées.

Accident. Suicide, Assassinat. Le FEU !...

Sur cette route de banlieue qu'ils avaient si souvent prise ensemble.

Mu par la dévotion du deuil, il allé dans le studio des miroirs,

Stupeur ! Tous les miroirs avaient été arrachés et brisés.

Un vrai massacre. Ses pas faisaient craquer des éclats de verre.

Le cœur serré, il a ouvert le tiroir d'une commode, et il a trouvé un dossier, disons un album, de ses dessins. Elle les avait gardés. Dans sa solitude et son désespoir, elle n'avait pas cessé de se souvenir du grand bonheur de sa vie.

C'est dans ce désordre qu'il a découvert aussi le brouillon du jeu-parti° sur l'amour, dont la dernière phrase était écrite de la main de Pia sur une feuille volante, et sonnait comme un adieu :

-- *pure souffrance.*

Cette phrase a été écrite après leur rupture. *L'amant avait disparu.*

Cruauté des amours qui déçoivent... Est-ce que tout amour ne finit pas, ou plutôt se perpétue obscurément, dans la déception ?

Avec Sombre, qui lui avait apporté la joie du premier amour, tout avait fini dans la rancoeur et l'acrimonie, mais le souvenir des années de bonheur restait plein de lumière.

A croire que le plus bel amour ne peut échapper à une révolte latente, intime, une passion de liberté, qu'il porte secrètement en lui, depuis l'aurore émerveillée jusqu'à la nuit, où cette révolte éclate...

C'est l'Amant d'Erogyne qui lui a imposé une déception finale. Il en garde une brûlure au coeur...

Mais, c'est de sa mère qu'elle a reçu une ultime coup.:

Celle-ci, à demi folle, avait brûlé toutes les lettres d'amour envoyées rue d'Iéna, quand Pia était encore chez ses parents.

Les messagères de la mort ont affirmé que ce forfait avait été le dernier «pic de souffrance» de Pia. -- Alors, elle a pris sa voiture, avec sa mère...

Cette histoire d'amour s'est terminée dans le FEU de la mort.

Et l'Amant a brûlé le poème de son deuil.

Au bonheur d'Aphrodite

«la beauté formelle n'est qu'une matière indécise,
susceptible d'être toujours, par l'expression de la
douleur ou de la joie, transfigurée.»

Pierre Louÿs, *Aphrodite*, Paris, Fasquelle,
1915, p. 312

Le devoir de beauté

L'amour de la "resplendissante jeune fille" se détache sur un fond de flammes lointaines.

Aphrodite-Vénus, déesse de la beauté et de l'amour, fut dite aussi *Melaenis*, la noire, ou *Scotina*, la sombre, déesse de la mort dans la vie.

Si, plus que tout autre, est scandaleux le malheur des femmes, c'est qu'elles sont l'incarnation du bonheur, précisément du bonheur suprême de l'humanité, qui est de mettre au monde une œuvre.

Elles créent, de corps et d'âme, et c'est par elles que l'homme procrée, dans la jouissance de percer cette chair profonde -- éberlué, jusqu'à en être méchant d'admiration insupportable, devant un être qui lui donne l'exemple corporel, douloureux jusqu'au cri, du bonheur fondamental de créer.

Qu'il n'y ait pas d'amour heureux, Aphrodite le sait bien, et d'abord par sa naissance en catastrophe, -- échappée belle, c'était moins une, -- de la noyade, les organes génitaux de son père céleste, *Ouranos*, ayant été tout bonnement jetés à la mer par son grand père, le Titan *Cronos*, dieu archaïque sauvage, identifié au Temps qui dévore sa progéniture, puis la vomit dans l'éternité du Ciel...

Cette fille, ruisselante du sperme de son père, fut emportée par les zéphyrs, et ce sont les *Heures* qui la parèrent de voiles somptueux, pour l'installer parmi les Immortels.

Ensuite, épouse d'Héphaïstos, le forgeron boiteux, elle devint la

maîtresse d'Arès, dieu de la guerre. C'est elle qui a inventé le Grand Amour, dans la liberté de l'adultère,

Mais le mari, prévenu par Apollon, jeta sur les amants, surpris sous la couette, le «filet métallique» de la jalousie... Eclat de rires des Olympiens.

Fuite de la pécheresse, dans la honte..

Victime de la jalousie, Aphrodite fut elle-même féroce dominatrice. Elle a puni les filles de Lemnos en les affligeant d'une puanteur qui a chassé leurs maris...

A Paphos, elle a forcé les filles de Ciryas à se prostituer aux voyageurs. Etc.

Fichtre !

*C'est affreux, dites,
cette Aphrodite !*

Je vénère les femmes, mais je sais bien qu'elles peuvent devenir des garces, des goules, des poisons, des harpies et des vaches.

De la Gorgone et de Lilith, double sinistre d'Eve, à la «chienne de Buchenwald» qui tuait les déportés et prélevait leurs tatouages pour décorer ses abat-jour, le mal radical a eu ses prêtresses : putasses à fric, flics dans l'âme, visages d'ange au cœur de démon, nonnes sanglantes, vagins dentus, matrones proxénètes, vipères lubriques, tigresses aux ongles laqués, croqueuses de diamants, Folcoche°, Génitrix, *Ange bleu* forçant le vieux prof à pousser le ridicule cri du coq...

De Frédégonde à la Céocescu, il est remarquable que nombre de gynocrates° ont été plus enragées que les pires dictateurs.

Que la femme puisse être aussi crapule que l'homme réjouit un certain féminisme anti-femme (outré par le concept de féminité). Le Mal serait unisexé et, par une extrapolation audacieuse, la distinction des sexes serait ringarde.(1)

Allons donc ! -- Même criminelle, une femme est une femme.

La spécificité de son plaisir se retrouve dans la *Schadenfreude*.^o
La violence féminine (même chez les empoisonneuses, qui se cachent), garde quelque chose de déchirant, de fragile et de sacré, qui range, pour elles, le crime dans l'ombre tragique de Dionysos.
Et je ne parle pas de toutes les Judith de l'histoire, qui furent à la fois des tueuses et des justes...

Mais, à l'opposé d'Artémis, dont la cruauté glaciale est dépourvue de toute trace d'aimance, Aphrodite fut la protectrice des amants et des femmes enceintes -- violente, certes -- par passion et compassion, versant un feu aphrodisiaque aux racines de l'amour sublime.

Des amours d'Aphrodite avec Arès seront nés Eros et Antéros, plus la Terreur et la Crainte, ce qui souligne que «l'Amour admirable», tout au long de l'Histoire, sera traqué par les procureurs -- Starr (2)-- de la morale close.

Aphrodite eut de nombreux amants, et plein d'enfants. Entre autres, Enée le Troyen. Et la déesse, sortie victorieuse du «Jugement de Pâris», fut à l'origine de la guerre de Troie... Pâris a été tué dans la défaite.

Mais c'est elle qui a sauvé Enée, lequel emporta les pénates de Troie pour que Vénus-Aphrodite devînt la protectrice de Rome.
César, descendant d'Enée, donc d'Aphrodite, a élevé un temple à la *Venus Genitrix*.

Beauté, Amour, Maternité, Aphrodite deviendra la *Theotokos*^o des icônes byzantines, puis, à la Renaissance, l'*Alma mater* de la Raison ardente, nourricière de la civilisation occidentale.

* * *

A Rome,
nous sommes partis à la recherche de cette protectrice du Nouveau Paganisme, celui des Lumières, dans la sublimité de l'Amour et la liberté du plaisir...

Merci à Platon d'avoir ajouté aux bigarrures du mythe d'Aphrodite,

la distinction géniale entre l'Uranienne° et la Pandémienne. Mais, nous cherchions l'Unité de ces deux personnes de la Sainte Dualité. Une errance comme la nôtre menait évidemment quelque part.

Via botteghe oscure, ce beau nom m'a donné soif de mystères, et c'est, sans doute, vers la nuit scintillante que nous allions... Obscure bouteille des philtres qu'on s'aperçoit trop tard d'avoir bu, mais qu'on ne refuserait pas de boire, s'il vous était donné maintenant de choisir.

Le parfum capiteux d'Aphrodite la Pandémienne est secrètement vaporisé dans la tiédeur de Rome.

Quelques silhouettes vénériennes ornaient les trottoirs.

J'ai tourné vers la *via di teatro Marcello*. Les avenues s'élargissaient. Nous avons débouché sur une grand-place, et j'ai laissé à droite un temple, que j'ai salué. C'était le temple de la *Fortune virile*...

Peu après, nous étions sur la *piazza bocca della verità*... Foin de la sottile légende de cette bouche qui mord la main du menteur à la porte d'une église,

le Saint-Ange de la divagation amoureuse nous avait menés dans la Bouche de la Vérité.

Là était donc le BUT. La déesse de l'amour est aussi celle de la connaissance de la mortalité du corps.

Notre heure sonnerait, puisque c'est la vérité qui compte seule, dans toutes les choses de la vie, la vérité, avant le plaisir, avant les croyances, bien loin au dessus du bonheur,

LA VERITE NUE.

Pas bonne à dire, sans doute,

mais toujours BELLE A VOIR

comme oeuvre de l'esprit.

Le concours organisé par Zeus pour clore le débat que Discorde avait lancé avec sa pomme : -- Qui est la déesse la plus belle, Héra, Athéna ou Aphrodite ? -- fut arbitré par le jeune Pâris.

Il trancha qu'EN VERITE, c'est Aphrodite qui avait les plus belles *gloutes*. (3)

La Venus callipyge (4), à la façon dont elle relève ses voiles, pour regarder, par dessus son épaule, ses reins qu'elle offre, est, à n'en pas douter, celle à qui s'adressaient les Grâces, dans un savoureux trio de Barbara Strozzi, *Le Grazie a Vénère* (5).

Il s'agit d'une supplique auprès de Vénus, qui seule se doit d'être divinement nue.

Cette plainte est dansante. Dans les tombes étrusques, ce sont des danseuses lascives et savamment éplorées qui proclament la victoire de la vie sur la mort.

Le voile de la femme est un linceul. Le vêtement nie le corps. Les Grâces protestent. Vénus ne répond pas.

*Tu ridi e non respondi
Ah tu le copri si,
tu le nascondi
che sui ch'invoglia più
che più s'apprezza
la negata bellezza !*

Souvenez-vous, douce mère de l'Amour, des triomphes de votre nudité : pourquoi voulez-vous voiler votre corps devant ceux qui vous aiment ? Habillez vos Grâces, et veuillez ne rien cacher de votre corps bien-aimé...

Vous riez et ne répondez pas
Ah, vous le couvrez et le cachez
pour qu'il soit plus désirable,
car s'apprécie plus
la beauté que l'on voile.

Encore faut-il que le voile soit transparent.

En l'an 800, lors du sacre de Charlemagne, le Calife de Mossoul a envoyé à l'Empereur d'Occident, un tissu si léger et diaphane qu'à

partir de cette date, les peintres éblouis n'ont plus voilé la Madone que d'une mousseline.

Et l'adorable *Vénus* de Cranach (6) joue de sa nudité intégrale avec une écharpe zéphirine.

Le rite païen des présentations de Haute-couture, que la télé diffuse aux quatre coins du monde, est un culte de l'Unité divine d'Aphrodite, vêtue et dévêtue....

Et Barthes n'a pas tort de se réjouir : «En somme, l'émergence aurait pour fonction de faire voir le caché, sans cependant détruire son caractère secret : ainsi se trouve représentée l'ambivalence fondamentale du vêtement, chargé d'afficher une nudité apparente même où il la cache..» (7)

Les femmes voilées sont donc des allumeuses. En cachant le réel, elle attisent l'imaginaire. Sont-elles pudiques ? Elles proclament leur religion.

L'impudeur est une exhibition de l'intime.

Ces emmaillotées dénudent leur âme, pour nous donner la leçon. Leur impudeur se veut conquérante. Ce sont des effrontées. Elles croient obéir au Prophète, c'est à Eros qu'elle se vouent. A coup sûr, le vêtement est une affaire de sexe.

Les dévotes que j'ai vues en Tunisie, tiennent leur *saf-sari* de drap blanc avec leurs dents, ou le remontent au ras des yeux : ce doit être un plaisir de respirer là-dedans.

Très vite, on doit avoir le nez chaud et le souffle qui vous mouille les lèvres d'une sorte de baiser permanent.

Sous ce voile, la femme se tait. «Femme, tais-toi !»

Le *tchador* est un bâillon. La *burqa* est une prison avec ses barreaux qui vous bousillent les yeux, le *niqab* est un suaire noir à peine fendu.

Sensualité mortuaire. Angoisse carcérale. Elles regardent le monde par la grille ou la fente, avec leurs yeux de biche.

Leur bouche brûlante s'ouvre sous l'étoffe.

Nues, bien sûr, par cette chaleur, sous leurs longues *djellabah*, ce sont des femmes couchées-debout. Elles marchent dans la rue, mais elles sont au lit.

Quand elle tiennent leur voile entre les dents, c'est le désir d'être mordues qui travaille ces douces mordeuses.

Ce voile est un mors qui les dompte, pour les soumettre et les offrir...

Chéries, ce sont les mecs, obsédés de foutre, qui vous imposent ces pudeurs étouffantes....

Déchirez-moi ces ligatures !

Faites craquer la rayonne !

Le bruit de l'amour est celui de la déchirure (du linge .)

«La vérité est le dévoilement de l'étant, grâce auquel une ouverture se réalise». (8)

Le vêtement sacré d'Aphrodite brille par son absence.

Elle est lumière, debout, dans la révélation de son corps.

Aller vers la nudité sacrée d'Aphrodite, c'est d'abord exiger de soi d'être beau, pour honorer son prochain.

Il est clair qu'une éthique de la beauté et de la santé du corps, est la condition d'une nudité qui ne soit pas esclavagiste.

La liberté d'être «vêtu de ciel» (comme disent les naturistes) fait de la nudité une valeur idéale,

Si Vénus reste habillée de transparence, c'est que sa gloire irradie tout vêtement, dans un dépassement de l'opposition triviale du nu et du vêtu,

en sorte que la beauté d'une robe, toujours sur le point de tomber, rehausse de féerie le rayonnement du corps.

La robe légère est une «rosée de lumière».

Pour peu que le VOYANT contemple la *Venus* de Botticelli et puisse s'endormir dans les bras de Nyx en rêvant de TOI, il se réveillera enfin, «aimant l'amour», (9) adorateur de la beauté de sa maîtresse, car, en toute femme , tu es le Spectre divin du dépassement de la Mort.

Allons vers la magnificence de la VIE.

Les objurgations d'Aphrodite et les ordonnances de la médecine s'unissent dans une synthèse, celle d'une éthique générale du corps, qui retrouve le précepte grec du *kalos k'agathos*.

L'amour naît de la beauté des corps.

Et que l'amour lui-même soit créateur de beauté !

Silence.

Sidération. Désir.

Si les peintres avaient fait de la vierge Marie un laideron, que resterait-il du catholicisme ?

Tu ne laisseras pas la Nature décider de ton apparence.

Tu es responsable de ta beauté. Accomplis ton devoir.

Sois créateur.

«Lorsqu'une femme se maquille, elle crée. Elle crée aussi quand elle refuse de se maquiller.» (10)

Si elle est BELLE .

* * *

Ilienne, -- quand, annulant tous ses rendez-vous, votre ami est allé dîner chez vos parents, dans une ruelle de la médina, il s'est incliné devant votre mère...

Il vous a dit : -- Elle est belle...

Vous avez répondu :

-- Je l'aime tant, elle va bientôt mourir...

Parole-clé de l'AMOUR-REVOLTE.

Je l'aime d'autant plus qu'elle va bientôt mourir, et je ne tolère pas que, dans sa fin de vie, elle perde sa beauté...

Par amour, j'exige de mon propre corps et de mon visage, la plus rigoureuse tenue. Car je veux être le miroir de celle qui va mourir. Qu'elle se voie belle en moi, si le « rictus des agonisants » venait à déformer ses traits...

* * *

N'est-ce pas une forme du respect d'autrui que de tourner vers lui un visage lumineux ?

N'est-ce pas lui offrir une œuvre d'art ?

Lui transmettre la contagion des deux grandes valeurs de la civilisation gréco-romaine, à laquelle nous devons tant, celle de la beauté de notre corps mortel, et celle de la science médicale qui nous permet, sinon de vaincre la mort, à tout le moins de contrer la déchéance de la vie ?

La Déesse aux seins nus a dit à l'Amant : -- « Ceci est mon corps », et l'Amant tend vers elle ses mains préhensives°.

Elle dit encore : -- Que la mort te soit belle.

* * *

-- Si belle qu'elle en devienne digne d'être admirée.

Voici que des anges de l'esthétique se sont associées pour aller dans les hôpitaux donner des soins de beauté aux malades.

Loin d'attendre que le mourant soit mort pour le farder et présenter dans une triste gloire,

ces professionnelles de la beauté vivante, encouragées par les médecins, savent combien l'apparence embellie peut ajouter aux

médicaments.

Alors, elles appliquent leur science et leur art à des visages souffrants, pour qu'ils aient à nouveau le sourire.

Et ce sourire est un sourire de victoire,
un sourire de vie et de fierté d'offrir, du fond du lit,
à l'Autre, qui est là, debout, avec ses fleufleurs, ses oranges, ses exclamations de fausse joie, ses yeux égarés, sa fraîche odeur de vivant plein de l'air du DEHORS, --
l'exemple du courage de *faire face*.

Et, si la mort persiste à vouloir frapper, elle frappera, honteuse, à la porte de la BEAUTE.

Que la beauté puisse être une « cause de mort », comme je l'ai dit un jour à mes étudiants, j'aurais dû préciser : « pour ceux qui détestent et dénigrent la beauté, non pour ceux qui la créent... »

Car ces femmes suscitent le RAYONNEMENT.

Leur art pictural, comme REFUS de se soumettre aux fatalités de la nature, fait de la mort un *artifect*.

Et leur magie
prolonge l'«l'esprit scientifique»
dont Bachelard a écrit qu'il doit «se former
contre la Nature».(11)

Ainsi, la mort, arrachée à sa brutalité obtuse, devient une parcelle, le dernier trait, d'un art de vivre.

* * *

Une de mes amies très chère,
terrassée par la récurrence de son cancer devenu général,
«a fait don de son corps à la science».

Pas de fleurs, ni de couronnes.
Pas d'homélie, pas de discours.
Pas de foule éplorée ni de condoléances.

Seulement le VIDE DE LA MORT,
l'ABSENCE définitive, offerte aux sciences de la Vie...

Mais, avant de disparaître,
elle avait exigé à tout le moins qu'on SOIGNE
l'apparence de son visage ridé
qui s'est mis à resplendir
de calme et de sublimité.

Les infirmières de la révolte dans l'amour
avaient redonné un éclat de bonheur
à ce visage perdu et suppliant
"parce qu'il allait bientôt mourir"...

Dans la dignité de son désespoir,
cette mourante avait honoré ,
les trois puissances fondatrices de tout progrès humain :
la BONTE,
la REVOLTE
et la CONNAISSANCE.

La Raison ardente

«O Soleil, c'est le temps de la Raison ardente.»

Apollinaire. «La jolie rousse», *Calligrammes*.

Le futur – politique

Repenser la pensée

«Le Monde... qui s'annonce ne s'épargnera le retour de tragédies et de misères immenses que si nous sommes capables de repenser la pensée, sans désormais en exclure la pensée scientifique.»

Dominique Lecourt. *Contre la peur, suivi de Critique de l'appel de Heidelberg*, Hachette, 1990, p. 14.

De la raison comme œuvre

Critique et création

Comment aller à la raison ardente sans d'abord se mettre à distance d'elle, et le plus loin possible, pour qu'elle tienne compte des crevasses du cœur de la vie, et puisse enfin les dominer...

Comme tous les jours, je suis venu de bon matin vers la chambre de ma mère, et je lui criais, une fois de plus, de loin, le "bonjour maman" de tant de jours depuis des années.

J'ai déjà parlé de sa mort. Ce matin-là, le silence était étrange dans sa chambre. Je me suis approché d'elle, qui avait les yeux grands ouverts et fixes, mais ne me voyait plus. Doucement, j'ai posé ma main sur ses yeux, pour les fermer. Elle était morte dans la nuit. Son sourire était un peu triste.

Je dois parler aussi de mon père, ancien élève des Jésuites, à qui, pourtant, il n'a jamais voulu confier ses fils.

Homme admirable. Héros de la guerre de 14, blessé au Chemin des Dames. Il était couvert de décorations...

Prof de Lettres, il me faisait mes thèmes latins.

Je l'ai beaucoup aimé. En un sens, je l'ai tué.

Il était royaliste, disciple de Maurras. Je lui récitais du Lénine et j'adhérais au Parti...

Il restait bon catho, je lui servais du Sade et me disais surréaliste...

Mystique de « la France seule » et mari fidèle, je lui vantais l'amour multiple et sifflotais l'*Internationale*.

Mais, il n'y a pas eu entre nous de rivalité vis-à-vis de ma mère. Il aimait que je l'aime. La culture freudienne lui était étrangère.

Quand il fut vieux, le temps, qui nous avait d'abord séparés, nous a rapprochés. Vers le fin, il est devenu content de moi. Je lui pardonnais tout. Il m'avait donné l'exemple d'une éloquence rebelle, que j'ai tournée contre ses idées, -- mais non contre lui.

Cet homme brillant est mort d'une façon terrible. Par le cerveau.

Il a vagi, -- hurlé, -- pendant des jours...

Quand je pense à lui, je souhaite mourir par le cœur.

Je veux rappeler aussi le souvenir de mon copain de lycée, Guy Flavien. J'ai, vis à vis de cet homme, un devoir de mémoire.

Il m'a sans doute sauvé la vie, à tout le moins tiré des griffes nazies. Comme il était un étudiant fort en math, le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) l'avait requis dans les bureaux de l'Organisation Todt. Et là, un jour, il voit passer mon dossier de réfractaire introuvable. Les flics français avaient refilé aux Allemands la fiche concernant mon arrestation, suite à l'échauffourée du 11 novembre 40, aux Champs Elysées. Trois jours après, on m'avait épinglé boulevard Saint-Michel, et le commissaire du coin m'avait promis le Mur de l'Atlantique...

Guy, catholique idéaliste, avec qui j'aimais plaisanter et qui m'aimait bien, et que j'aimais bien, a carrément détruit mon dossier. J'avais quitté la maison et changé d'identité. Mes parents attendaient ma convocation pour ce fameux Mur. Je partais aussitôt rejoindre mon frère dans le maquis. Rien n'est venu...

Mais Guy s'est fait pincer. Il est mort sous le fouet en poussant des wagonnets dans une mine de Silésie. ..

La mort de mon frère Jean, pour qui j'ai écrit *Cain pleure* (1), le feu d'Erogyne à l'horizon de tant de morts, tant de suicides...-- Ces souvenirs, pour qu'ils restent présents, en filigrane, jusqu'à la fin de ce livre...

* * *

Il faut dire que deux bonheurs décisifs m'ont retenu à Paris, la rencontre de Sombre et celle de Gaston Bachelard. L'une m'a appris la liberté du corps, et l'autre la liberté de l'esprit...

Quelques années plus tôt, pendant mon année de philo, mes parents avaient voulu que « j'approfondisse ma religion ». Alors que je commençais à m'en libérer. J'ai accepté de rencontrer, une fois par semaine, pendant un an, un théologien de l'Oratoire. Ce saint homme habitait dans le nord de Paris, moi je venais de la

banlieue sud. Long trajet ! Et tant de belles parisiennes, sur ce parcours initiatique.

La séance de théologie commençait à genoux, par une confession, autant dire par des mensonges, à tout le moins par omission. Ensuite, c'était le discours du Révérend-Père. Il m'a prêché la Raison (les raisons de croire). Il condamnait *l'imitation de J C*, et toute mystique, toute raison du cœur...

De séance en séance, je devenais de plus en plus rationaliste, et je donnais mon cœur aux belles parisiennes.

Merci à ce malheureux d'avoir accéléré ma libération.

Assez parlé de moi.

Au point où nous en sommes de l'hominisation, l'anthropologie peut constater que, malgré la persistance évidente des cruautés ataviques de l'animalité, notre *esprit*, seul juge de nos conduites, n'en est plus aux enchantements hallucinés de l'*Urmensch*.°

C'est dire que le "désenchantement du monde" laisse place, dans la modernité, à la connaissance lucide de la *cruauté* de l'être, laquelle cruauté est dialectiquement affrontée au flux vital de l'*aimance*.

Cet affrontement de la CRUAUTE et de l'AIMANCE constitue le TRAGIQUE de notre condition, et pose le problème du Mal, avec celui de la souffrance.

Un film sur la *Shoah* suscite l'horreur du crime, par une sorte d'exemplarité négative.

La transposition dans le fictif de la partie devenue intolérable de la nature humaine est une intervention créatrice dans l'existence concrète de son avenir -- une *poièsis*, qui devra se mettre aux tâches concrètes de la politique comme création institutionnelle d'une Anti-nature..

Ce vocable, *Anrti-nature*, fait peur encore à tous ceux qui ont une vision théologique, disons fixiste, de la réalité humaine. Ils conçoivent la nature comme une création divine intouchable. Alors qu'un simple regard sur la prétendue "œuvre de Dieu" justifie la vision scientifique moderne d'un monde en devenir.

Dans un article remarquable de lucidité, Danièle Hervieu-Léger écrit : " La nature n'est plus un "ordre", elle est un système complexe qui conjugue actions et rétroactions, régularités et aléas. Cette nouvelle approche fait voler en éclats les jeux d'équivalence entre nature et sacralité dont l'Eglise a armé son discours normatif sur toutes les questions touchant à la sexualité et à la procréation " (2)

Ainsi, la RAISON du CORPS est librement instaurée par les surprises du savoir.

La pensée claire est alors l'émergence d'une sur-pensée qui distingue nettement *croire* et *savoir*, en accomplissant l'acte fondamental que Bachelard attribuait la pensée scientifique, celui de la RECTIFICATION. (3)

Urgence des rectifications

Nous savons bien que, selon la formule d'Edgar Morin, le *sapiens* est d'abord un *sapiens demens*.(4) Nous savons bien que le problème majeur de l'histoire est celui de l'application d'un futur utopique à la lourde réalité du présent vécu, dont la pesanteur coutumière est devenue, selon Pascal, le contenu même d'une nature.

Il n'y a pas de « post-humanité » (5) qui ne soit humaine. Alors que le présent qu'il faudra rectifier est ressenti comme inhumain par l'homme qui souffre, et comme préhumain par celui qui lutte.

Lors d'une mission en Haïti, on m'a mené auprès d'un jeune peintre, à peine vivant, abattu par la tuberculose et l'obsession d'être envoûté. J'ai vu, sur son grabat, dans l'ombre, les yeux ardents de fièvre, Célestin Faustin, dont Michel-Philippe Lerebours a écrit dans sa Thèse :

« C'est son drame intime qu'il évoque, le drame d'un artiste timide et esseulé face à une société qui l'effraye, parce qu'elle menace de le déchirer et de le détruire, face à une religion, le vaudou, qui, loin de lui être un refuge lui est une source de harcèlements et de malheurs. Au juste, il se croit maudit, incapable de paix et de bonheur, parce qu'entre le bonheur et lui se dresse

cette Erzulie Dantor qui a fait choix de lui à sa naissance. Et c'est sur cette malédiction qu'il a construit son œuvre. » (6)

Voudou ? -- Mais tous les chrétiens se croient maudits par le péché originel, d'où le rite du baptême, pour échapper au Diable...

Faustin, par sa puissance créatrice de premier ordre, aurait pu vaincre la méchante Loa... Mais, brisé par la tuberculose, il est resté enfoui dans ses obsessions ténébreuses. Son corps l'avait lâché.

Il a tout de même « construit son oeuvre » et, par là même, dominé, sinon complètement liquidé, sa « malédiction ».

Contre les malédictions ancestrales, la révolte s'impose.

L'HOMME EST UNE OEUVRE INACHEVEE.

A vous, la jeunesse du monde !

L'art vivant

La mort ferme devant nous l'avenue de la liberté

Mais l'AMOUR-REVOLTE,

comme advenir au monde de la bonté de l'esprit

aboie aux troussees de la mort.

-- Voici l'ART VIVANT.

Toute œuvre dont l'artiste au travail est en train de s'envoûter

est lancée au-delà de la mort pour être aimée, plus tard,

sur le fond d'un vide : la place du vivant disparu,

que peut cacher, mais non combler, la persistance de ce qu'il aura créé. Et cette persistance sera celle

d'un CRI au vide du futur,

comme si le souffle du créateur dépassait sa propre brièveté

dans le lointain du temps et l'impossibilité de connaître

ceux qui recevront, peut-être, un jour,

l'étrange *continuum* de ce témoin

de la vie qui passe..

Le VIDE du *post mortem*, magnifié par le deuil

dans l'espace nocturne de la disparition comme loi de l'Être

est un VIDE ABSOLU, donc l'objet d'un amour mystique
-- béance marbrée par l'imaginaire d'un dernier feu
dans l'amitié de quelques vivants, dont le souffle
chassera un jour cette poignée de poussière.

«AIMER LA MORT POUR ÊTRE DES VIVANTS»,(7)

c'est aimer le sommeil du Juste, le beau sommeil sans rêves, qui
nous ressusciterait, si nous n'avions le cœur enfin immobile à
jamais... O le silence intérieur de l'outre-mort, après le dernier
battement !

-- C'est aimer, d'avance, ce calme de ne plus avoir à bouger.

Ne plus être,(n'avoir jamais été ?). Vieux rêve nihiliste, enfin
comblé par notre amour du VIDE ABSOLU FUTUR.

-- C'est aimer autrui dans le partage du même soupir de
soulagement final,

-- aimer le FEU qui aura protégé nos cendres de la voracité des
mouches

-- aimer l'oeuvre offerte au plaisir des vivants futurs -- dont nous
sommes les ancêtres et qui, à leur tour, nous rejoindront
dans la non-rencontre du *pulvis es*.

* * *

Ici, quand le temps est calme, j'entends le bruit d'une feuille morte
qui tombe.

Au loin, dans le paysage, l'espace est bleu.

La solitude n'est pas l'absence de sonorités.

C'est le silence des autres. L'absence du langage.

L'absence d'œil. De regard. De discours. De jugements.

La solitude absolue de l'intériorité.

-- Non pas l'orgueil anxieux d'un solipsisme.

Je sais bien que je suis pas seul au monde. Mais justement,
parce que les Autres existent
c'est la nécessité du RETRAIT...

Permettez ! Salut, tous,
portez-vous bien...
«Juana ! Juana ! Si je me souviens... Tu sais quand tu disais, tu
sais, tu le sais pour nous deux ! Oh ! ce départ.
Mais pourquoi ? Pourquoi ? Vide? Vide, vide, angoisse comme d'un
seul grand mât sur la mer.» (8)
Ce n'est pas toi, Juana, qui es partie, c'est moi qui m'en vais.
Je ne suis plus couché au ras des pâquerettes de tes beaux yeux.
Je suis monté trop haut sur la pyramide des âges.
Me voici léger de ma vie,
vidé, en somme. Curieux plaisir !

Quand je suis seul dans mon atelier, au plus près des sources du
fantasme, au plus près du sang et des nerfs, au plus près de l'idée
qui vacille dans la pénombre du demi-sommeil, l'Œuvre est
maîtresse : avec elle, j'ai des rendez-vous d'amour...
J'entre dans mon atelier par surprise.
Elle m'attend, déshabillée par la nuit. Elle et nue, offerte.
Elle souffre (d'être inachevée), donc je l'aime.
Elle frémit. Je vais la toucher.
Entre mes rendez-vous avec elle, je médite les outrages que je vais
lui faire subir.
Quand elle est là, sous mes yeux, sous ma main, c'est peu dire
qu'il lui faille filer doux...

Et quand je quitte mon atelier pour monter dans mon bureau,
les mots doivent obéir sans attendre des ordres.
Qu'ils me devancent dans le bonheur d'expression, comme le corps
d'une femme devance l'amant dans le bonheur d'aimer...
Alors, le cœur battant, j'entre
dans la transcendance ouverte...
Le jour se lève. Toute chose pâlit dans une étrange sidération
Voici que les oiseaux commencent leur concert.
Tout est commencement.
Il y a du printemps dans l'air. Je tends mes mains
vers l'ULTRA-VIDE.

De la sublimation des gouffres

“Au moral comme au physique
j'ai toujours eu la sensation du gouffre.

Baudelaire, *Mon coeur mis à nu*.

Voir de plus haut la vie

L'appareil vrombissant montait à son altitude de croisière.
Je regardais par le hublot les traînées rouges du couchant, et le noir de la terre, pointillée peu à peu des scintillements de la ville.
L'hôtesse était enrhumée et morose, somnolant debout et s'appuyant sur le dossier des sièges.
Comme à l'allée, TOI et moi, nous serions séparés.

Nous quittions le terre. J'ai toujours aimé cet arrachement.
L'adieu n'est pas seulement une prise de conscience de l'amour, mais sa purification.
Muettement, je retrouvais, malgré la certitude que vous alliez tous disparaître de ma vie, ou plutôt moi de la vôtre, le chant perpétuel qui magnifie le privilège de vivre.
Il y avait du BONHEUR dans l'angoisse de cette nuit peu à peu préhensive°, le bonheur de l'envol, qui glissait cette joie dans ma déploration de partir.

Vous toutes, les messagères, et vous mes quatre filles aux yeux de biches, et toi, Gaëlle, ma petite-fille devenue grande, et l'autre toute petite, toi mon fils et ta belle compagne, vous tous, mes petits garçons aux yeux d'anniversaire, Marika fille de Jean, mon premier frère, si attentive, mon dernier frère, veuf, si lointain, ma petite soeur, veuve, si présente,— j'entends vos voix qui crient mon nom, et ma voix crie vos noms, et nos voix s'enroulent dans l'arrondi de la terre...

Toi, la seule qui soit si près de moi dans la réalité de la vie, tu sembles t'endormir,
tête en arrière, la bouche ouverte,
tu as l'air d'être morte... O vivante
c'est sur ton sommeil que je plane !

Notre rencontre fut l'essor d'une joie nouvelle.
La guerre avait été pour moi la révélation de la *Schadenfreude*°°

comme mal fondamental et incurable.
L'amour-révolte n'avait pas effacé les leçons du deuil.
Tu fus l'image lumineuse du BIEN.
La "resplendissante jeune fille" de l'AMOUR UNIQUE
Le regard qui ne tue pas, mais qui sauve.

A la mort de Jean, c'est près de toi que j'ai retrouvé le sourire, TOI,
la jeune femme enceinte jusqu'aux yeux,
à qui les gens disaient encore «Mademoiselle»...
Et tu riais de la bévue de ces anonymes, qui étaient tes adorateurs,
au point de ne pas voir ce que ta robe floue cachait fort mal...
Ton visage était si lisse qu'il était impossible de ne pas saluer en
lui la merveille de l'enfance, alors que ton ventre en portait
obscurément le poids.

Tu as gémi dans mes bras pendant que la leucémie emportait mon
frère. Et son cri, mêlé aux tiens, m'accusait de le tuer,
comme si, dans notre exultation, nous lui volions ce qu'il allait
perdre.
Tandis que Jean s'enfonçait dans la mort, tu recueillais en toi
l'espoir dont se vidait son sang.
Tu sauvais cette fraternité en la prenant vivante dans ton souffle de
jeune amoureuse, pour que le passé de l'enfance et le futur de
l'amour
ne fissent plus qu'UN, devant la mort.
«L'amour est le point le plus haut
d'où l'on puisse regarder mourir" (1)

* * *

Dans le calme feutré de cet avion, tu t'es endormie.
Ta bouche ouverte s'est levée vers le ciel, où flamboie le grand
chavirement de la constellation qui te ferme les yeux... («son
ventre nu s'ouvrit à moi comme une tombe fraîche. Nous étions
frappés de stupeur, faisant l'amour au dessus d'un cimetière
étoilé.» (2)

Un souvenir, encore :

Irvine. Californie. -- C'était le dernier jour. Vers minuit, après le repas que j'ai offert aux collègues, je suis sorti seul sur la dune. Pas de lune. Le ciel était noir. Les étoiles brillaient à tel point qu'au lieu de constituer une sorte de plafond pointillé de trous, elles me donnaient le sentiment de la profondeur de l'Univers.

Je pensais à toi. Je te parlais de la beauté de la nuit. Ce n'était pas même un murmure, mais un silence intérieur adressé à toi, l'absente, un cri muet dans le vide, ou plutôt dans cette plénitude de rêve, de souvenirs et de désir, qui accompagne ton nom.

L'absence n'est pas un vide, mais une sorte de présence spectrale. Devant l'Océan Pacifique, que le bruit de ses lames longues et lentes et le noir absolu distinguaient du ciel étincelant, je te voyais mieux par l'imagination que jamais par les sens (qui ne cessent, dès que tu les provoques, de te cerner, butiner, boire, humer, caresser jusqu'à plus soif).

Et je te parlais plus librement, du seul fait que tu ne pouvais pas m'entendre. Les mots s'étaient dissous dans une tension calme, pour tout te dire de ma pensée -- TOI, les enfants, la vie -- pensée heureuse, secrètement travaillée par l'angoisse des maladies, des accidents, des coups du sort, des giclets° de l'obscénité foncière de l'être, fût-ce devant une somptueuse nuit.

Je vacillais dans le vertige de ce gouffre sans fond. Les étoiles étaient si éblouissantes que j'ai fermé les yeux, me laissant rafraîchir par la brise qui venait du large.

Et le sable, qui s'effondrait par moment sous mes pas, me rappelait durement à ce *Rien* que Pascal mettait en balance avec la grandeur de l'homme, sans voir que ce Néant n'est pas le contrepoids de l'Être, mais la révolte altière de l'esprit, face à l'abyme.

La douceur nocturne de ma rêverie mêlait ton corps aux souvenirs de notre vie, ceux qui me sont revenus plus vifs pendant mon exil ici. Je te pliais à des souplesses imaginaires, qui dépassent de loin toutes les possibilités du réel. Je te voyais écartelée, prosternée, agenouillée pour le «baiser d'infamie», avec ton sourire

qui m'illumine, ressuscitée muette après chaque mort accomplie dans mes bras, comme si, dans l'orgasme déchirant de ton sacrifice, tu sauvais une fois de plus l'humanité entière de son ignominie.

Et je restais en toi -- contre toute nature -- pour communier avec toi, dans la rémission du monde par la beauté de cette nuit.

La joie déborde au dessus des abîmes.. Est-là ce qu'on appelait la «musique des sphères» ? J'entends le *Jubilet* de Monteverdi...

-- allons, le bonheur a souvent imposé les expressions joyeuses de sa révolte contre les fléaux de la vie et les cruautés de la la mort.

Dans toutes les civilisations et toutes les langues, l'hymne à la femme et à l'amour irradie les malheurs de l'histoire d'une traînée d'étoiles.

Aujourd'hui, nous volons ensemble au dessus de la nuit, dans la luminescence de la Voie Lactée, *O sœur lumineuse...*

Sous ce vol, c'est la météo de l'Atlantique,
sous la surface brouillée de l'océan, les abysses,
privés à jamais de lumière,

sous mes yeux ta face transparente, et sous ta face,
l'obscurité, pour moi qui t'aime, impénétrable, de ta vie intérieure,

et dans le fond de ce gouffre
le soupir de ta mort future,
que recouvre le rire
de ta joie de vivre.

Cette «connaissance par les gouffres.» (3) me révèle le torrent d'ombre qui nous déchire, nous sépare, nous emporte :

Je t'entraîne vers la mort, non la tienne, Dieu merci, mais la mienne,
-- vers le veuvage. Comme si j'allais commettre un crime de

séparation, de te quitter bientôt, en te plantant là.

Et tu m'en veux de cet adultère imparable avec le temps passé, avec la mort qui vient.

Tous les bonheurs que j'ai vécu sans toi te remontent au cœur comme autant de blessures.

Je conviens que tu es héroïque : je t'ai donné ma vie, ce n'était qu'un morceau, -- et, maintenant, pour comble, en "phase terminale" !

S'il me vient l'idée, fort mauvaise, de raconter, à table, une anecdote trop ancienne, tu grinces : "c'était avec ta première femme"...

Alors je me tais.

Je grelotte de froid
sur la chaleur de ma trop longue vie
dont tu étouffes
le volcan.

Mon crime est de vivre.

Nombre de mes bons amis grimacent un sourire en me félicitant d'être encore là, -- scandale ! -- "tu ne fais pas ton âge"... -- et toi, tu aimes à me répéter que tu mourras "avant moi", comme si je te tuais, d'être encore debout.

Entourée de nos petits enfants
de moins en moins petits
à ton tour, tu iras vers le gouffre
du grand âge
où reviennent les souvenirs comme des rêves
de bonheurs vécus
trop tard.

Notre vie sera un trésor jalousement
gardé pour toi seule.

Tu reliras mes lettres et tu les brûleras
comme tu l'as promis
devant les enfants indignés
pour que nul ne sache ce que fut la beauté
et la folie de notre amour.

Et tu n'auras laissé pour eux que le mystère
d'un VIDE refusé
qu'ils tenteront de combler d'une certitude
celle du grand amour de leurs parents
fallacieuse mythologie
exemplaire.

Ils voudront suivre cette voie de paradis
tu les auras rendus coupables
de n'y point parvenir
Il n'y a pas de paradis sur terre
même au cœur des enfants.

Mes lettres brûleront sans bruit.
Et si des larmes te viennent devant ce feu
tu me reprocheras, enfin,
d'être parti trop tôt
SANS TOI.

* * *

O nuit des souvenirs, où la mémoire ne s'aventure qu'en silence ...-
La souffrance quotidienne est un bavardage ténébreux,
qui cache les beautés enfouies de notre vie,
L'âge où je suis parvenu, alors que tu restes si jeune,
fait du passé, pour moi, un monde chaotique, où je me perds.
Excroissance qui me déséquilibre, comme se roule dans l'horreur la
bête de Kafka, alors que mon avenir n'est plus qu'un mince fil, de
plus en plus court.

Et me voici, devant toi, ce monstre de maigreur, secrètement gonflé d'une nuit qui t'échappe.

Les signes de l'amour indéfectible sont notre *trobar clus*^o et je constate, à grands chocs de cœur, que notre amour est toujours là, rougeoyant sous le brouillard de notre survie, et que -- suis-je fou de le croire ?-- il ne s'enfoncera dans le NOIR des fonds de l'océan qu'à l'heure de notre mort.

En attendant, les jouissances à grands cris de nos haines factices, assurent notre santé, en nous tenant ensemble au dessus du gouffre...

Quand, pendant le repas, tu te renverses en arrière pâle, fermant les yeux et la main sur le cœur je mesure soudain dans un cri muet sur quelle béance navigue notre vie.

Mais bientôt, tu reviens. Tes yeux battus, leur façon de me regarder, interrogative un peu fragilité de pétale retrouvent leur éclat, puis se referment. Alors, des filaments de joie traversent ton sourire et tu t'en vas dans l'Inconnu.

Sur le visage de la femme qui dort, réapparaît sa «rosée de lumière». Veiller sur le sommeil d'une femme, ou d'un enfant, est le bonheur le plus haut qui soit donné à un homme.

Mais tu es loin...
Comme tu es loin !

Je te distingue dans l'ombre.
Les reflets de la veilleuse dessinent le masque de souffrance que tu as toujours quand tu dors.

Comme si se révélaient dans la déroute du sommeil
les vérités de l'être.

Je déboucle ma ceinture et je viens à toi.

L'hôtesse morose a l'air d'un ange protecteur.

Je me penche sur ton visage.

Je t'embrasse.

Tu te réveilles.

Nous échangeons nos souffles.

L'emprise

«L'amour-plaisir s'oppose aussi rigoureusement à l'amour-passion que la liberté à la servitude.»

Roger Vailland, *Esquisses pour un portrait du vrai libertin*, Paris, chez Jacques Haumont, 1946, p. 8.

Du bonheur comme prison

Melissa

Epouse du peintre Saint-Tors, souvent dessinée par son adorateur, Melissa souffrait d'être un objet pour lui.

Elle avait besoin de nourritures spirituelles, qu'elle allait quérir assidûment, la psychanalyse étant particulièrement goûtée par elle, au cours privé d'un lacanien qui tranchait dans le vif des querelles locales pour perpétuer le discours absolument passionnant du Maître.

Elle allait donc, deux fois par semaine, au cinq à huit de ce rhéteur, et, gentiment assise sur un banc plutôt dur,

tailleur strict marine, taille moulée, sa belle chevelure blond-cendré relevée en chignon, les genoux dévotement joints, les seins secrètement rosis,

elle apprenait que « le sexe féminin a un caractère d'absence, de vide, de trou, qui fait qu'il se trouve moins désirable que le sexe masculin »...(1)

O, comme c'est vrai, se disait-elle, en écoutant bouche bée des considérations structuralistes sur l'orgasme des femmes, le stade du miroir, le signifiant du Père, les « nodosités borroméennes » et autres envolées de disciples du maître, genre :

« En ce qui concerne l'espace, le toron comme inscription de la consistance est le degré zéro de la perspective, d'être identique à la *mise à plat* sur laquelle repose l'écriture topologique des nœuds. » (2) ou bien,

plus fécalement lumineuse encore, des conclusions comme :

« Ces œuvres générées par le trou du symbolique sont une adresse à l'Autre. »(3)

Cette adresse à l'Autre, elle la pratiquait, sur le divan de son analyste personnel, un monsieur dont le charme fou, les cols curé dits cols Mao, et les gilets brodés n'excluaient pas une délicieuse manière de pratiquer l'amour vache.

Duretés de conversation, où ce spécialiste faisait mine de ne rien écouter (à moins qu'en effet, il n'écoutât rien), avant de

prétendre, à la minute bénie où il prenait son carnet de rendez-vous, que la séance devait devenir plus courte...

-- très courte, chère Madame

-- au point que la patiente, qui avait tant de choses à dire qu'elle n'eût jamais avouées à son mari, était privée des douloureux bavardages qu'à chaque séance elle se promettait, et quittait le divan dur-dur (satin rose à pompons) dans un état d'impatience bienheureuse.

Les aveux difficiles, remis à plus tard, se muent en soupirs de soulagement. Et Mélissa était de plus en plus attachée à son psy, par un élan affectif qui donnait un sens à sa vie, d'autant plus enjôlée, dis-je, que ses rendez-vous étaient plus frustrants.

Ah, les belles nuits de cauchemars qu'elle vivait dans le demi-sommeil et la transpiration fiévreuse, croyant à chaque instant que son analyste et son coiffeur, l'un muet et l'autre si bavard, ne faisaient plus qu'un, dans le brûlant secret de l'amour illicite.

Trompait-elle, de la sorte, son mari génial ? Sotte question.

Si l'adultère qualifié de la femme consiste en une extravagance de son « vide sexuel », Mélissa restait une épouse fidèle.

Mais la femme n'est pas seulement un sexe. Elle a une âme, oui ? Elle est une personne, dit-on.

Cette âme peut être captivée par un prêtre, un gourou, un ami cher, un enfant adoré. Cette personne peut se laisser cajoler et prendre aux flatteries, œillades, baisemains des courtisans, coups de peignes des merlans, claques et fessées des masseurs, enlacements du danseur, ou feints sauvetages du maître-nageur. Elle peut frémir sous le charme de l'acteur préféré, les audaces routières du chauffeur, l'archet du violoniste et la voix du ténor. En ce sens, toute femme est sans cesse adultère (l'homme aussi).

Et Mélissa, loin d'Aix-en-Provence, laissant son mari tout seul, aux prises avec l'ange de la création (adultère donc, lui aussi, par tant d'émotions dues à d'autres que sa femme) , trompait

son mari. Peut-être même le trompait-elle plus qu'une autre, dans sa chaste ferveur d'amoureuse, avec cette richesse d'âme qu'elle avait, cet air de douceur qui allait si bien avec son prénom de miel, et l'eût disposée à la religion, si elle avait été croyante; mais la rendait curieuse des horoscopes, des recettes de bien-être, des médicaments miracles, des modes passagères, fantaisies de régime, jogging, aérobic, jaccousi, sophrologie et autres panacées de la pub, sans parler de son psy.

Ce caractère faisait son charme auprès des hommes, qui appellent justement féminité cette apparence de docilité.

Bref, Mélissa « était un ange », et son mari, brutal de volonté autant qu'il était sensitif et inflammable, avait été proprement envoûté par cette jeune grecque, si facilement fondante dans ses bras de fer qu'il l'avait bel et bien épousée.

Tant il est vrai que la femme attire les hommes, moins par ce « trou » qui obsède Lacan, que par la fragile corolle de son « âme », l'amant ne visant en l'amante que les émotions dont il peut la faire chavirer, s'ouvrir et se donner.

En ceci, Mélissa était pour tous les hommes, le rêve le plus ravissant.

En vérité, son mari l'avait si bien rendue heureuse qu'elle en perdait le sentiment de son identité. L'amour, à la fois adorant et possessif, de Saint-Tors, la dépouillait d'elle-même...

-- Tu me tues, lui disait-elle, en gémissant de volupté.

Par un paradoxe, où Saint-Tors ne voyait que caprice et coquetterie, elle se plaignait amèrement de tant d'amour.

-- Je t'ai donné ma jeunesse, j'étais une petite jeune fille si folle de toi, tu m'a tout pris. Tu fais de moi ce que tu veux...

-- Une idole, répondait le peintre.

-- Mais je ne suis pas une idole, s'écriait Mélissa, je suis une femme ! Tu sais ce que c'est qu'une femme ?

-- Non, bien sûr, répondait-il. La beauté non plus, je ne peux dire ce qu'elle est. Mais je la vois. C'est l'évidence. C'est toi...

L'amour fou que Jean-Jude Saint-Tors portait à Mélissa, au lieu d'apporter à celle-ci la plénitude de l'existence, la rendait donc toute faible, éperdue, diluée dans un nuage d'évanescence. Elle eut mieux senti sa propre réalité sous les yeux (les mains ?) d'un monstre froid et vicieux, voulant satisfaire des pulsions odieuses, dans son corps indigné.

Etre réduite à un objet permet à la personne de protester à grands cris. Se refuser, fût-ce en vain, vous pose. Le prédateur fait exister sa proie. La fuite vous rend fière (et plus désirable encore). Mais, vous subissez la victoire de l'autre, et vous êtes une sainte. Une martyre du sexe.

Alors que le grand amour que vous recevez d'un amant mystique, et de surcroît sexuellement impérieux, vous vide toute et à jamais, du peu que vous êtes devant lui.

Dans sa transparence lumineuse, la femme idolâtrée n'a plus de nom. C'est « une Beauté ».

Son cœur aimant, son corps brisé d'orgasmes, sont réduits au cri, puis au silence d'une béatitude mortelle.

Elle n'a plus de voix. Elle n'a plus de mots. Elle n'a plus rien à dire, sinon « Je t'aime » et encore « Je t'aime ».

Et ce murmure brûlant s'étouffe sous les baisers, qui le réduisent et le traduisent en « Je suis à toi, je suis ta chose, ton jouet, ta liberté ».

Donc, Mélissa, par un dernier sursaut de son agonie amoureuse, prit la fuite. Elle monta sur Paris. Retrouva sa respiration.

Et son psychanalyste trouva en sa patiente -- sa cliente -- une pâte si ductile, une âme si tendre, qu'il fut pour elle, un « maître » bien pire que le mari le plus rogue.

Mais un maître sans amour.

Théologie de l'amour fou

En tuant Dieu dans le cœur de Pia la pieuse, son amant avait-il, sans le vouloir, pris sa place ?

Avait-elle substitué au mythe évanescent dont il la libérait, la réalité envahissante de l'Initiateur ?

Il est sûr qu'elle l'a aimé d'un amour religieux.

Dès le premier jour, passant de son directeur de conscience, qui abusait des confessions, à son prof de philo, qui l'a saisie au sexe, ce fut, pour elle, dans la continuité de l'obéissance, une véritable *conversion*.

Et toute la lente initiation de son corps aux surprenantes volontés du dominateur ne fut qu'une aggravation monastique de son premier acte de foi.

En un sens, sa culture religieuse s'est épanouie et perfectionnée dans les étapes érotiques, donc vivantes, de ce que les mystiques ont appelé l'Oraison.

Si les six étapes de l'Oraison, selon Thérèse d'Avila,(1) conduisent la moniale vers la Perfection de l'union à Dieu, il est clair que Pia a fait, de ce que les sots appellent le vice, une parfaite union avec son Bien-Aimé.

Et la sublimité de son âme, allant de pair avec le dévouement de son corps, donnait raison à l'adage que « tout est pur aux purs ».

D'où la catastrophe de la disparition du professeur. Que Dieu soit mort, le croyant va-t-il en mourir ?

La « mort de Dieu » a-t-elle provoqué des suicides ?

En fait, pour elle, l'homme-dieu n'était pas mort, et elle le savait. C'est pire, il l'avait rejetée et libérée de Lui.

Sa perfection même de maîtresse fut la raison de cette rupture. Il lui a dit : -- Vous savez tout. Partez.

Dieu ne dit pas *vade retro* aux saintes femmes qui l'adorent, il se les garde dans le grand gynécée de son paradis.

Dieu est possessif, cet Amant ne l'était pas.

Il n'était pas l'Etre suprême, l'Unique, dont tout dévot se veut propriétaire.

Certes, avec les années d'une relation si longue, il avait fini par accepter la contagion de cet amour magnifique. C'est justement sur le point de devenir un dieu, qu'il a fui.

La cruauté du Sexe a brisé le bonheur de l'Aimance.

Leur érotisme, qu'on peut appeler *l'érotisme du Bien* est tombé dans le vide.

Elle s'est sentie trahie. Jetée dans une déréliction aggravée de déception morale, de honte, de scandale...

-- Est-ce à se tuer ? Trop de suicides passionnels, hélas, le prouvent...

Maintenant qu'elle est morte par le feu, comme sur un bûcher de l'Inquisition, l'amant se sent coupable. Il reste enfermé dans ce personnage de Dieu, assurément honteux d'avoir laissé mourir une sainte.

Vers un crime de l'amour

Lettre 1 de Cory à son avocat.

Maître, vous prétendez que je suis une victime irresponsable, une envoûtée de l'amour. Ai-je bien compris ce que vous m'avez dit ? Je n'en suis pas sûre.

Mais je continue ma confession, puisque vous le désirez.

Une nuit, après une longue conversation, où des moments de tendresse étaient venus adoucir mes larmes, Don Alexis m'a dit, dans la pénombre rouge de la chambre : -- Cory, pour te garder, j'ai tué Evanhélos...-- Tu le sais bien. Il te voulait. Vous alliez filer... A ton tour, maintenant. Si tu veux me garder, il faut que Jack...Et il a fait le geste de trancher.

Maître, vous avez cité, aux Assises, le cas de cette femme, dont l'amant saint-cyrien avait exigé, pour preuve d'amour, qu'elle tuât son enfant de deux ans, Cathy, et qui l'avait noyée dans une lessiveuse. (1)

Vous avez rappelé aussi l'affaire de ce médecin qui avait conduit sa maîtresse, vêtue d'une cape rouge, près de sa femme, dans la chambre où elle dormait, au rez de chaussée de leur pavillon de banlieue, pour qu'elle la tue, et qui l'avait tuée, d'un coup de couteau... (2)

Celui que le Tout-Paris appelait «le Prince» a-t-il eu connaissance de ces crimes ? Je conviens qu'il n'en avait nul besoin.

Posséder une femme jusqu'à la prostituer, c'était chose trop banale, pour lui, et bien vulgaire. Il voulait aller plus loin : en faire une criminelle.

Il me disait ; -- Le meurtre, je sais ce que c'est.

Tu crois que j'ai balancé Evangh dans le vide pour m'amuser ?

C'est vrai, je n'ai pas de remords... Mais j'en garde un souvenir d'horreur. Je l'adorais, ce petit. J'en tirais des jouissances de bête.

Et pourtant, tu vois, je l'ai tué... Moi, le cynique, l'arrogant, le manipulateur, l'intraitable !... Je suis un homme, voilà tout.

Comprenne qui pourra. Je voulais te garder, Cory.

Toi, une FEMME, si douée pour l'amour, je veux dire pour la souffrance, quelle étrangeté !

Après ce meurtre, il fallait que je me planque. J'aurais dû t'emmener avec moi. Mais je pensais revenir assez vite. Et je te retrouve mère de famille !

Toute occupée de ce gosse, que tu m'avais caché.

Parole ! C'est toi que je devrais tuer.

Mais ce serait trop beau. Une fois de plus, tu serais la victime.

Je veux que tu sois le bourreau. Que tu aies du sang sur les mains. Comme moi.

Tu es une sainte. Toute amour. Sentimentale en diable.

Fleur bleue. Frémissante. Un gouffre de tendresse. Tu n'as jamais fait de mal à personne... Parbleu, ça te manque !

Alors, ton Jack ! Je ne te demande pas d'y prendre plaisir. Au contraire, ma jolie, je veux que tu en souffres. Que tu entres dans le crime pour en être désespérée de remords et de dégoût. Anéantie... Que tu connaisses enfin le MAL.

Après ? Tu voudras peut-être te pendre, comme Judas. Mais, moi, je te cueillerai au passage. Je te prendrai dans mes bras. Tu seras

pardonnée. Ovationnée,
comme cette salope de Judith, dans la Bible, qui trahit l'amour,
pour mieux assassiner un homme, quel exemple !

Je te bénirai. Je te donnerai ma vie. Tu en seras devenue digne.
Tu ne connais pas encore mon amour. Je ne l'ai jamais montré à
personne.

Les garçons, qu'est-ce que tu crois ? Ils m'ont permis d'éviter ce
que je déteste le plus au monde. Tu sais quoi ?

La GERMINATION. L'excroissance obscène de la grosseur des
mammifères, -- pueffre !

Les garçons m'ont donné leur pureté. Tu saisis ?

Mais toi, tu me donneras beaucoup plus, si tu sais sacrifier ton
instinct de mère, tuer de tes propres mains le produit de ton
ventre.

Alors, je t'épouserai. Je pourrai te prendre comme une femme, te
faire jouir comme une femme, puisque tu auras expié.

J'ordonnerai qu'on te ligature les trompes. Tu sera pure !

Lavée ! Une Dame.

Dona Cory de Alexei, comtesse Sano Karlovsky, du clan transyl-
vanien des Sano, sacrés cousins de Dracula pendant des siècles...

Je consacrerai ma vie à ton joli corps, à ton âme perdue, tu seras
ma femme de foutre, ma fille de joie, ma grande Putain d'Amour
Unique.

Presque tous les jours, pendant je ne sais combien de semaines,
alors qu'il me privait de nourriture, ce qui me rendait de plus en
plus faible, le Prince m'a fait miroiter, par un chantage abominable,
l'espoir d'être enfin aimée.

Il s'occupait de Jack. Feignait de me protéger des grossièretés de
ce morveux, qu'il poussait contre moi, pour me le rendre
insupportable.

Le «salut» était là : effacer les produit d'un viol mondain dans une
surprise-party trop arrosée, accident de parcours dont je gardais la

honte, et que j'avais caché à mes parents, par respect pour eux...
Ce mensonge m'avait menée au pire, dans les griffes d'un gynéco,
dont je subissais encore les suites d'un premier chantage.
Maître, vous connaissez cette partie de ma vie, je n'y reviens pas.
Mais tuer Jack ?

En pleurant, je disais au Prince : -- Jamais je n'en aurai la force.
C'est un boulet dans ma vie ? Bien sûr ! Et je me hais de le
détester. Mais jamais je ne pourrai...

Si vous m'aimez comme vous le dites, tuez-moi donc ! (Oui, je
donnais dans le mélo). Il me répondait :

-- C'est en m'obéissant que tu vas mourir à tout ce que tu as été.

Il est temps que tu prononces tes vœux de nonne du crime.

Prouve -moi que tu m'aimes. Viens près de moi.

Tu vas tuer ce môme, comme tu l'as déjà fait cent fois.

C'était vrai. J'avais été une mauvaise mère. D'abord, quand j'avais
espéré que le gynéco de ma mère me ferait secrètement avorter.
(Il avait préféré m'envoyer à Londres, avant de disposer de moi
dans ses partouses) Mon enfant est né de l'échec d'un
avortement !

Ensuite, dans cette clinique, où l'infirmière avait emporté mon bébé
en disant «*Well* !», sans une protestation de ma part... Et puis, en
l'oubliant pendant des années...

Ah oui, je l'avais chassé de ma vie, et je ne l'avais repris que pour
combler, d'un faux amour minable, l'absence du Prince, mon seul
et grand amour...

Maintenant, Alex ne me touchait plus. Mais me parlait beaucoup. Il
tournait le fer dans la plaie. Au nom de la logique, il m'enfonçait
dans les évidences délirantes de la mentalité archaïque. Tuer le
produit de la faute, en croyant liquider le faute elle-même, quelle
banalité dans la sottise !...

Je n'allais survivre que par ce sacrifice humain. Cet enfant
poignardé serait une offrande au Dieu de mon bonheur futur.

Il l'appelait Jack l'éventreur.

Il m'avait dit ; -- Un de ces jours... Méfie-toi, il te hait.

Il est foutu de t'ouvrir ce ventre d'où tu l'a fait sortir,
(sans le consulter !)...

Moi, je t'aime. Tu verras, Cory, je t'emmènerai.

Je connais des palaces au bord de la mer. Tu pourras te baigner.
Très décente. Tu sera ma femme secrète. On te prendra, sur la
plage, pour ma fille, ou ma nièce, ou pour ma jeune maîtresse, à
cause de ton sourire, à cause de tes yeux. Mais tu seras ma femme.
Tu veux ? -- Oui.

-- Petite mariée, redevenue vierge par la magie du crime, je te
baiserai jour et nuit, tout le temps, plus besoin de te rhabiller, ni
de sortir du lit, imagine ! Tu acceptes ? -- Oui !

-- Tu le désires ? --Oui, OUI ! -- Tu es à moi ?

-- Je suis à vous !

-- Pas encore ! Mentreuse ! Tu n'es plus à moi , tu es à ce gamin qui
t'insulte et que tu adores, avoue !

Soir après soir, Alex plaidait pour faire de moi une meurtrière.
Parfois, il me défendait d'avance. Tout le monde tue, d'une façon
ou d'une autre. Surtout les mères. Elles mettent au monde des
vivants, pour qu'ils trépassent. Elles fabriquent de la mort. Jack est
tombé entre tes jambes pour en mourir. La société a toutes les
indulgences pour les crimes passionnels... On aura pitié de ton
obéissance. En un sens, c'est moi qui commettrai ce meurtre... (3)

Ou bien, à l'inverse, loin d'édulcorer l'image du crime, il en
soulignait la noirceur. Il me décrivait la joie diabolique de tuer.
Surtout des innocents. Non, ma puce, tu n'es pas une sainte. Tu
seras une infanticide, le crime le plus lâche.

Si ce forfait n'était pas l'horreur absolue pour ton cœur de mère,
quelle preuve d'amour pourrais-je y trouver ?

Enfer et damnation, voilà ce que je veux que tu m'apportes en dot.
Planter une couteau dans le cœur de son fils, pendant son sommeil,
quelle remarquable abjection !

Ce mot -- ABJECTION -- était la clé de tout. Il me voulait
abjecte. Pour mieux jouir de moi. Ou pour que j'incarne une

VERITE sinistre de la condition humaine, qui était sa façon désespérée de voir les choses.

Vous comprenez ça, Maître ? -- Je pense que oui.

J'accompagnais son discours d'un gémissement continu, comme une agonisante, et ce n'était, dans ma bouche, ni oui ni non, mais pure souffrance de savoir qu'à l'évidence, depuis le premier instant, j'obéirai... Que je tuerais pour lui la terre entière : père et mère, et mon enfant aussi, bien sûr.

Tous ses discours étaient inutiles. Un signe de lui eût suffi. Le croisement silencieux de nos regards... Mais il prenait un malin plaisir à ralentir l'aveu de ma soumission, pour qu'à petit feu je subisse plus longtemps l'horreur que j'avais de moi.

Un soir, qu'on peut dire le dernier, J'étais à genoux devant lui. Il a approché ses lèvres des miennes, et il m'a demandé -- Tu veux rester près de moi ? -- Oui.

Sa bouche s'est posée sur mes lèvres ouvertes, et telle était ma frustration que son baiser m'a dissoute.

Longuement, nos salives se sont mêlées, comme se mêle, dans les serments indiens, le sang de la foi-jurée. Il me tirait à lui, dans une fraternité dont j'étais indigne, une fraternité du crime, où je restais néanmoins son esclave.

Mais une esclave étrangement heureuse...

Femme «de bouche et de main» d'un Seigneur qui me pliait au meurtre de mon propre fils, je m'abandonnais toute au baiser de notre pacte.

Si l'intention vaut l'acte, ce soir là, maître, j'étais une criminelle.

Cory la honte.

L'élan vital de la révolte

**«Elle frappa deux fois de toute sa force
sur son cou et détacha sa tête.»**

Le livre de Judith, 13, 8.

L'accomplissement révélateur

Lettre II

Voici donc la fin. Cette nuit de la fin. Misère de moi, qui me suis levée de table, la bouche empâtée d'une nourriture enfin retrouvée, et rincée d'une dernière rasade de champagne.

Étais-je ivre ? C'est bien pire. Minuit sonnait aux tours de Saint-Sulpice. Rien ne bougeait dans la ville, pas de vent, pas un bruit. Jack, depuis longtemps, était allé dormir.

A l'heure de l'apéritif, il m'avait insultée comme jamais. Il avait ingurgité le mandarin-curaçao dont son maître l'imbibait chaque jour. C'est à sa mère, c'est au malheur de vivre, que mon enfant, fou de s'arracher enfin de mon corps, adressait les ignobles grossièretés que mon amant lui apprenait. Je vous épargne le détail...

Soudain, il s'est arrêté, l'écume aux lèvres. Alex lui a dit : -- Ça va, l'Eventreur, bois encore un coup et viens à table.

Blottie sur mon lit (car ils mangeaient dans ma chambre pour que je les voie), je les ai regardé faire bonne chère et boire à mes amours. Vers la fin du repas, le Prince a levé sa coupe et m'a regardée dans les yeux, pour un toast : -- A cette nuit, ta liberté, Cory !... Il s'est approché de mon lit, m'a redressée et m'a tendu une coupe. Je l'ai prise d'une main tremblante. Nous avons trinqué. J'entends encore le tintement du cristal, cet aveu de mon consentement.

Jack, déjà, clochait de sommeil dans son assiette. Le Prince a bu, en me considérant avec une fixité possessive.

Moi, j'ai baissé les yeux. Et j'ai bu.

Ensuite, Alexei est allé mettre Jack au lit, dans la chambre-noire du rez de chaussée. Il le portait dans ses bras et lui murmurait des insultes, qu'on pouvait croire tendres.

Puis il est remonté près de moi.

Sans dire un mot, il a commencé les préparatifs de la cérémonie. D'abord, il m'a conduite au bain. -- L'eau chaude, la mousse parfumée !... J'étais devenue crasseuse et malodorante.

On dit que les masochistes prennent plaisir à se sentir sales. Je ne dois pas être masochiste, maître, contrairement à ce que vous semblez croire. Me laver, enfin, a été un soulagement merveilleux, un vrai bonheur, et je cueillait cet instant, sans penser à ce qui allait suivre.

Le Prince, impassible, assistait à mes ablutions, et j'ai cru percevoir dans ses yeux un éclair de désir. Il m'a reçue à la sortie du bain et m'a séchée dans des serviettes chaudes. Il a peigné longuement mes cheveux. Dans mon triple miroir, je voyais ce cosaque se muer en garçon coiffeur, mais son air lointain, son mutisme, étaient plutôt d'un prêtre, un officiant païen, préparant une victime pour le sacrifice.

Une fois mes dents brossées et mes oreilles méticuleusement récurées avec des coton-tige, il s'est mis à me parfumer. Debout et nue, je n'ai pu m'empêcher de frémir aux caresses du vaporisateur. Ensuite, il m'a poudrée abondamment, et mon corps est devenu tout blanc. Il a alors fardé mes paupières, relevé et coloré de noir mes cils, puis souligné mes lèvres d'un rouge très sombre, et laqué de même les ongles de mes mains et de mes pieds.

J'étais maintenant une idole sanglante.

Toujours nue, il m'a poussée lentement vers la table, pour me faire manger. Il m'a servie. Mais le jeûne, l'émotion, la surprise de voir cet homme aux petits soins pour moi, et la terreur qui me hantait, m'avaient noué les nerfs... Il m'a forcée à boire un peu de thé, relevé d'alcool. Puis du champagne. Les couleurs me sont revenues, sous le fard. J'ai entendu le vent se lever. Le printemps parisien était maussade. Les contrevents se sont mis à vibrer, sur la cour.

Deux heure sonnait quand Alex est allé chercher dans la penderie ma grande cape rouge. Je me suis levée de table. Il a posé cette parure sur mes épaules nues, et relevé mes cheveux en chignon, piqué d'épingles.

Puis, il a ouvert ma cape et fixé cette ouverture avec des fibules. Ma nudité parée brillait dans cet écrin rouge.

Il m'a prise par la main gauche et nous avons fait quelques pas. Je voyais trouble. J'étais accrochée à lui comme une aveugle égarée, qui s'en remet de son chemin à celui qui l'enlève...

Aucun mot de refus, de supplication, ou même d'obéissance, ne pouvait sortir de ma bouche. A travers le vertige qui faisait, comme dans les grandes fièvres, osciller toute chose, cette nuit là, je vivais à peine, réfugiée dans une sorte de nébulosité marginale, où ma complicité trouvait un alibi.

Non, je ne dormais pas. Je n'étais pas en état d'hypnose...

Nous avons, avec solennité, traversé dans toute sa longueur l'appartement, et nous sommes descendus, par l'escalier en colimaçon, vers le labo-photo, où dormait l'enfant. Le Prince était derrière moi, avec une lampe torche, et je marchais dans le rond de lumière dont il auréolait mes pieds de courtisane. La cape rouge, le couteau, le kimono blanc d'Alexei, tout cela était noyé dans l'ombre, et le seul bruit que nous faisions était celui du talon de mes mules...

Nous sommes arrivés près du lit de Jack. Il ronflait, la bouche entre-ouverte. Alex a tenu très haut ma main droite.

Ai-je moi-même abaissé le poignard ? Oui, je l'ai abaissé, d'un geste brusque et théâtral...

MAIS,

comme le suicidé crie «Non !» alors qu'il va s'engloutir dans l'eau du fleuve, j'ai hurlé...

-- un cri préhistorique s'est arraché de mes entrailles, et, par un ultime sursaut de défense, j'ai fait dévier la lame vers le cou du Prince.

Le sang a jailli de l'artère jugulaire.

La lampe est tombée, mais ne s'est pas éteinte. Jack s'est réveillé; arrosé de sang. Et moi aussi, j'en avais partout sur le corps.

Cela m'a rendue complètement folle. J'ai frappé, frappé, frappé...

Maître, pardonnez-moi. Vous savez la reste.
J'avais sauvé la vie de mon fils,
en tuant l'homme qui était ma vie.

Je suis sortie en courant dans la cour, et le vent s'est engouffré dans ma cape. Nue et hurlant à la mort, cette tête sous mon bras, dans les battements de l'étoffe rouge et la torsion de mes cheveux dénoués, je me suis précipité au commissariat de la place Saint-Sulpice. Entrée en rafale, j'ai jeté cette tête morte sur le comptoir, derrière lequel somnolait une ombre, et je me suis effondrée, dans la sciure.

On m'a ramassée, évanouie. On m'a enfermée. Quand la police est allée inspecter les lieux, Jack avait disparu.

Il s'est présenté à Auteuil, pour réintégrer son ancien orphelinat. Mais il s'est fait jeter. Puisqu'il n'était plus orphelin !

Dans la prison où vous êtes venu à moi, vous m'avez trouvée calme et sage. Vous vous attendiez, j'imagine, à rencontrer une Judith au masque féroce, fière de ses mains sanglantes.

En vérité, je me suis sentie libérée. J'étais immensément heureuse. Je me souvenais à peine de ce que j'avais vécu, et ces images édulcorées m'étaient aussi indifférentes qu'une saynète biblique.

Il m'est venu cette idée que je n'avais dit *oui* au Prince, pour ce crime, que dans la certitude inconsciente que ce serait lui la victime...

La leçon de Cory

Elle a dit NON à celui qui était son amour de sexe, allant jusqu'à le tuer. Elle a dit OUI, par impulsion imprévisible et élan de révolte, à celui qui était «la chair de sa chair».

Dans l'exaspération d'une expérience limite, elle a opéré la SYNTHÈSE de ce NON et de ce OUI.

Cette synthèse est celle de l'AMOUR-REVOLTE.

Criminelle, certes, Cory a eu raison de sauver son enfant. Elle a obéi, soudain, à la RAISON DU CORPS.

Qu'est-ce à dire ?

Cette raison du corps est enfoncée très loin dans le dessous des viscères. C'est le niveau de la «colère, force fondamentale dans l'économie des affects»

que retrouve le néo-nietzschéen Sloterdijk (1), dans la lignée des primitivistes plus ou moins fascinés par l'*Urmensch*°.

La révolte de Cory vient de plus profond encore que les superstitions de l'*Urmensch*. Car l'*Urmensch* a déjà des mœurs, quand la vie n'a encore que son souffle.

Surprise par sa pulsion inattendue, comme si celle-ci était venue d'un *daimôn* intérieur, Cory se demande si elle n'est pas une possédée.

Qui donc, jaillissant des limites les plus obscures de son être, a fait dévier le couteau ?

* * *

Le profane est dehors. Il est visible, Le sacré est dedans, caché.

Le Prince qui dominait Cory lui était extérieur,
mais son enfant était encore en elle.

Son corps de mère était resté un sanctuaire intime.

L'enfant, une fois né, devenu une personne consacrée par le rituel physiologique de l'accouchement de sa mère, est intimement logé dans l'intouchable.

L'Amant, comme le Père, tous deux extérieurs à la parturition, donc extérieurs au propre de la femme, seront toujours dans le profane.

L'enfant, même né depuis longtemps, même insupportable, garde des racines dans le fond obscur du féminin. Toute mère, même

oublieuse de cet enracinement sacré, en garde des traces dans ses fibres. L'acte imprévu de Cory a manifesté la persistance de cet enracinement.

Cory, soudain consciente qu'elle était l'égale en droit de son amant, a cessé de lui obéir, puis a suivi l'injonction sacrée qu'elle recevait de la mémoire de son corps.

Que le Prince fût une personne ayant ses droits, comme toute autre, n'a pas tenu, du fait que, niant l'amour autant que la révolte (qu'il n'a pas prévue), il s'est mis hors la loi.

Et c'est bien la LOI DU CORPS qui s'est tournée contre lui, malgré la flamme d'un «grand amour»...

Le déni que Cory portait à son enfant, non désiré, insolent et veule, n'était qu'une écume superficielle, anecdotique, sans rapport profond avec la vie qu'elle lui avait donnée en partage.

L'erreur du Prince fut de croire qu'il lui suffisait d'attiser cette haine psychologique.

Le tragique de l'existence n'est pas seulement dans le destin inéluctable de la mort, mais dans la liberté, plus grande aujourd'hui que jamais, de dépasser les limitations traditionnelles du sacré : dépassement

du rite particulier à chaque religion, vers la pratique du Droit, comme *Amor intellectualis corporis*.

Du mystère enfermé dans l'obscurité d'un temple expiatoire, on passe au partage d'une lucidité philosophique devant l'innocence du corps.

Et le merveilleux de cette innocence est une lumière noire. L'oxymore mythique d'une expérience cruciale des mères habitées par la nuit de leur intime VOYANCE.

Cory, soudain, a VU l'innocence de son fils

Et qu'est-ce que la voyance, sinon la percée de la liberté de l'esprit

dans la «nuit obscure» que chantait St-Jean-de-la-croix au fond de sa prison de Tolède ?

C'est dans le noir de la nuit que point l'annonce du jour.

C'est dans l'abîme de la cruauté que frémit la féminité de l'aimance comme choix, et comme gloire, de tout ce qui va naître.

Cory, en épargnant son fils, l'a mis au monde une seconde fois.

* * *

Fallait-il pour autant qu'elle tue son «grand amour» ?

Ignorait-elle encore la modernité d'un Droit universel ?

Ou devait-elle s'assurer d'une légitime défense ?

Un lugubre Jéhovah lui donnait l'ordre d'exécuter son Isaac,

Comme Abraham, elle a obéi.

Elle « étendit la main et prit le couteau pour égorger son fils» (2)

L'épreuve d'Abraham,

scandaleusement manipulé par un Dieu tout-puissant dont le rire va secouer le ciel, fonde, encore de nos jours, quelques religions superstitieuses,

et Cory restait plongée dans une ferveur ancestrale.

Mais, c'est elle qui a cassé le rituel.

Dans un cri fracassant, elle est sortie de sa «nuit sexuelle». Elle a jailli dans la modernité de la révolte.

Elle n'a fait dévier son couteau que pour accomplir la mort de son Idole, son Tyran.

Aucun bélier pour Isaac, aucune biche pour Iphigénie ne vient mêler son fumet primitif à cette comédie barbare.

Elle tue son Dieu,

Fuyant le lieu de son juste crime, portant sous son bras la tête nullement symbolique de son Amant, elle hurle aux échos :

«Dieu est mort !»

Si notre nuit intérieure est «plus claire que le jour»

c'est qu'en nous se reflète l'apéritif° stellaire
de l'Unité cosmique du jour et de la nuit
dans le Présent continu
du *Dasein*°.

Il est écrit dans le destin des parturientes
que le sépulcre céleste bombillant d'étoiles
accueille enfin dans le cercle septième du FEU
l'enfant sacré de la *Fin Amor*,

Il est écrit dans le destin de l'œuvre maternelle
que la figure cosmique de la délivrance
accède, par l'acte créateur,
à la plénitude transparente
du CORPS ENFIN LIBRE.

Cory, c'est son *œuvre* qu'elle sauve, cet enfant dont elle a tant rêvé
de faire un homme, quand elle est allée le reprendre aux Orphelins
d'Auteuil, après le départ du Prince...

Œuvre ratée, comme pour tant de parents, «foirade», comme pour
tant d'artistes...

Mais œuvre tout de même.

Alors,

Cory est entrée
dans le «plein soleil»
de la transcendance ouverte...

Elle s'est éblouie elle-même dans le rayonnement brusque d'une
parousie° qui la rendait méconnaissable.

D'où sa question «Qui suis-je?

La parousie° est une apparition fulgurante, précisément un sur-
gissement de clarté hors de la météo des tempêtes
-- mais aussi l'éclaircie d'une nouvelle douceur,

Alors, ce n'est plus un feu tellurique qui se fait créateur
mais bien la lueur d'un regard.

Ce fut, tout à coup, le regard de Cory sur son fils.

S'il existe un «regard créateur» (3), c'est qu'en lui scintille l'aimance, dont le fluide séminal féconde la pensée de celui qui le reçoit comme un «don du ciel»,
alors que cette sève, par une transmutation intérieure de la physiologie du Juste, est montée de la source vitale de l'esprit.
Et quiconque ne sait pas donner un sens au mot ESPRIT
n'a jamais reçu dans les yeux le regard d'un enfant,
ou pleuré sur un enfant perdu...

Cory a obéi à la maxime d'un droit universel de l'enfant.
Elle nous a prouvé -- comme Antigone -- que la plus haute valeur du Moi est dans son OUVERTURE OBLATIVE, non dans sa soumission à une autorité transitoire.

Le *respect*, comme vertu supérieure d'une éthique de la révolte, abolit d'abord le «moi haïssable», celui du quant à soi et des intérêts superstitieux, fussent-ils ceux d'un «grand amour»--alors peut surgir l'action salvatrice de l'aimance...

Telle est la leçon de Cory.

De l'amour comme refus

«La séparation des amants résulte de leur passion même, et de l'amour qu'ils portent à leur passion plutôt qu'à son contentement, plutôt qu'à son vivant objet.»

Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*
Plon, 1939, coll. 10/18, 1963, p. 33-34.

L'humanité commence par ses refus.

Que l'amour dise NON à ce qui aliène l'être aimé, la maladie, la drogue, le vieillissement, l'échec, etc., est une banalité qui va de soi. Et la révolte, dans ce cas, s'ajoute à l'amour. Pourrait même intervenir sans aucun rapport avec la passion amoureuse, au nom d'une *caritas* généralisée, et par simple respect de la Personne...

L'amour comme révolte est tout autre : il se refuse lui-même, dans telle forme inadmissible, comme la possessivité jalouse, l'*hubris*^o dévorante, la trahison des serments, l'alibi de l'esclavage sexuel, la satiété conjugale, les faux partages par trop inégalitaires, voire l'insuffisance philosophique de s'attacher à un être charnel et contingent, alors que la mystique passionnelle a soif d'absolu.

On s'est demandé si Tristan et Yseut s'aimaient vraiment.

Tristan livre sa maîtresse au roi Marc, selon sa promesse féale, bien que la loi du plus fort, licite dans la chevalerie, lui eût permis de passer outre.

C'est que ces amants exemplaires refusent la possessivité...

Ils choisissent «l'amour de l'amour», qu'ils ont éprouvé avant le philtre, -- celui-ci les ayant livré seulement à un bonheur charnel possessif, tenu pour passager et lié à la fatalité de la mort. (1)

Remontés à ce «pur amour», leur émerveillement réciproque devient une spiritualité continue, un «insolite permanent », (2) un «amour éternel», une sorte «d'amour de Dieu» entre deux mortels.

En vérité, tout amour passionnel comporte en son fonds un amour de l'amour. L'AIMANCE est fondamentale.

Avant toute rencontre, même celle du Moi dans le «narcissisme primaire», elle est d'abord la richesse intime de l'UN.

Par suite, l'amour physique (fût-il «unique») sera toujours adultère, par nature, comme si cette sortie hors de soi vers l'Autre était une *altération* .

Le refus de la souffrance est souvent (pour les femmes surtout), un refus du sexe.

Dans sa préface à *Histoire d'O*, Paulhan évoque une jeune fille qui est entrée au couvent après la lecture de ce livre.

O, soumise au fouet, entravée de harnais, élargie de godes, livrée aux valets, infibulée d'une médaille de son maître et seigneur, qui la fait marquer au fer rouge de ses initiales (comme par hasard, SS !), et finalement claustrée dans un claque de luxe, se dit heureuse.

C'est l'abîme de ce bonheur là, qu'il s'agit de fuir.

Un jour, connaissant mon attitude vis à vis des prêtres, une de mes étudiantes est venue me dire qu'elle allait entrer au Carmel.

Il y avait sur son beau visage des traces d'inquiétude, avec un peu de défi souriant, sur fond d'une tendresse qui était de son caractère, et qu'elle élargissait au grand amour de l'absolu.

Devant sa grâce et son courage d'aller si loin dans l'aveu, je l'ai félicitée, en quelque sorte bénite, et j'ai vu, dans sa surprise, rayonner un bonheur, -- que je partageais.

J'aurais pu lui dire quelques mots de bienvenue dans le VIDE.

A cet instant, j'aimais cette oblate. Elle portait son amour à un Néant qu'elle appelait Dieu -- qu'importe !

Elle se recueillait dans l'oblation intime d'un amour de l'amour, qui était en elle avant toute allégeance.

L'essentiel, pour cette fille charmante, était son vœu de chasteté. Là était sa «vocation». L'amour pur de Jésus. Elle serait sous sa protection. Elle admirait ses miracles... Mais les souffrances du Golgotha ?

Elle en pleurait.

-- Je veux m'unir aux souffrances du Christ.

-- Est-ce possible ?

-- Non, bien sûr.

-- Mais vous serez «sauvée» par ses souffrances ? Cela ne vous choque pas ?

Elle n'a pas répondu. Mais ses yeux fermés ont débordé de larmes. J'avais le devoir d'insister. D'une voix de prêtre au confessionnal, j'ai murmuré cruellement :

-- Ceux qui aiment vraiment Jésus -- moi aussi, je l'aime -- ont horreur de ses souffrances et REFUSENT, scandalisés, de fonder leur «salut éternel» sur ce qu'on appelle, enfin, un acte de barbarie, un crime contre l'humanité.

A qui profite le crime du Golgotha, sinon à ceux qui se croient «sauvés» en se rendant complices de cet assassinat ?

-- Ensuite, cannibales, pour survivre dans le pardon, ils mangent le cadavre de leur «Sauveur» et boivent son sang ... Alléluia ! (3)

Artaud a raison de s'écrier : «Or, le ton majeur du RITE est justement L'ABOLITION DE LA CROIX.» (4)

Le rite archaïque du bouc émissaire (5) disqualifie toute religion d'un «rachat» par la mort de l'Autre.

L'AMOUR SE REVOLTE. Il ne peut plus supporter la peine de mort, surtout dans la débauche de cruauté où s'est complu, depuis des siècles, l'iconographie de la crucifixion. DONC :

AIMER JESUS, C'EST REFUSER LA CROIX..

J'ai laissé partir cette gentille étudiante.

Elle n'est pas entrée au Carmel.

Je l'ai revue plus tard, au moment de l'affaire des Prêtres ouvriers. Elle était communiste...

* * *

L'îlienne et le voyageur
sont allés lentement jusqu'au bord de la mer
mêlant leur silence au bruissement des vagues.
Alors, ce fut la SEPARATION.

Errants sur la plage déserte, vous aviez bien vu son alliance :
l'or a brillé dans votre main sans bague.
Il vous a dit qu'il aimait sa femme dans le sacré définitif d'une
longue existence approchant de sa fin.
Qu'il ne voulait rien casser d'une œuvre de sa vie.

Le respect conjugal de son épouse souffrante a fait qu'au lieu de se
saisir d'une merveille possible que lui offrait la vie
il fit le choix du REFUS.

Vos pas vous ont conduit jusqu'à l'ascenseur qui montait vers sa
chambre.
Il a pris votre main pour y poser ses lèvres.
Vous lui avez répondu doucement : -- Allez.
Il est entré seul dans l'ascenseur, dont les portes se sont refermées
sur lui.
Par la sanction silencieuse de ce baisemain, il avait instauré
l'Obstacle courtois (6) de la *Fin Amor* -- sorte de féauté, qui
échappe à la « nuit sexuelle »...

Votre main, sous ses lèvres, avait été docile et souple, comme si le
refus qu'il vous exprimait pût passer pour l'aveu d'un bonheur
pleinement atteint par sa négation même, et vous dépassant, l'un
et l'autre, dans un respect supérieur de vos vies séparées.

L'homme eut l'impression heureuse
qu'il était monté d'un cran dans votre estime ...
La « pulsion de mort » avait triomphé...

Un soir de colloque, à Carthage,
le groupe « Les Colombes » a chanté *Cri de la soif, soif de vivre....*(7)
Long cri de révolte de la vie dans le désert,
chant d'un *anti-requiem*, et danse de résurrection contre le ciel
brûlant...
Votre long corps s'est dressé, mains tendues, pour applaudir.
Près de vous, il s'était levé.

Il partageait votre élan. Il avait de nouveau SOIF DE VIVRE.
Sachant, bien sûr,
que c'est la SEPARATION DEFINITIVE
qui aura le dernier mot.

Demain,
dans des années,
le confident de votre jeunesse
sera mort depuis longtemps,
vous verrez :
le grand âge, peu à peu, fait de la vie une île déserte,
l'île des morts,

cette île, au large de Venise, sous Torcello,
solitude hérissée d'ifs blessant la beauté du ciel,
si souvent peinte par Boecklin, amant de la mort,
où tant de pierres tombales, aujourd'hui,
et de «monuments du souvenir»,
sont envahis d'herbes et rongés de lierre...

A petits pas, marchant sur le miroir de la mer,
vous approcherez de ce JARDIN
et vous vous souviendrez peut-être
de votre mot dans l'île :
«Le temps n'existe pas»,
-- plus que jamais vérité pure
pour vous
comme ce le fut pour lui.

Car, le temps aura fui,
vaincu par le grand âge
d'une femme rêveuse, assise
cheveux blancs et les yeux
couleur de crépuscule
devant la vitre obscure
qui donne sur la mer.

Retirée dans votre solitude
vous écouterez une fois de plus
la clameur déchirante
du *Cri de la soif Soif de vivre*
Et la jubilation
d'un homme oublié
depuis longtemps
viendra encore, à votre insu,
éclairer doucement
votre sourire.

* * *

Il faudra écrire l'histoire du refus dans l'amour.
On raconte que Clovis, au récit de la passion du Christ,
bondit de colère, tira sa lourde épée, et menaça de tuer tous les
«décides».
Son indignation (barbare) était le signe d'une naïve, mais
évidente, pulsion d'amour-révolte.

«Indignez-vous»(8). L'indignation est une réprobation aggravée par
un sentiment d'impuissance, qui s'exaspère en une émotion trop
intense et brève pour se prolonger d'elle-même en action utile.

C'est le cas de Clovis.
Remarquons toutefois que son refus porte sur l'essentiel.
Qui sont les décides contre lesquels il se dresse ?
Les prêtres juifs ? Hérode ? La foule déchaînée ? Le procureur de
Judée ? Mais tous ces pécheurs «ne savent pas ce qu'ils font».(9)

D'ailleurs, le temps est passé sur eux, les a engloutis.
Seul, Dieu est là, dans la colère de Clovis.
C'EST LE PERE qui a envoyé le Fils dans la sanglante cruauté du
monde. C'est lui qui l'a livré, condamné à mort et cloué sur la
croix...(10)

Et, cruauté suprême, ce Jéhovah biblique abandonne cyniquement sa victime.

«*Eloi, Eloi, lama sabachtani*» (11)

La «mort de Dieu» est une invention singulière du Christianisme. Et le tragique de cette religion vient du doute anxieux que le cadavre de ce Dieu soit *vraiment* «ressuscité d'entre les morts».

L'Eglise est devenue de plus en plus réticente devant les miracles. Alors ce miracle, majeur et fondateur, va-t-il subir le doute des croyants les plus fidèles ?

Les carmélites portent sur elles une croix de bois sans aucune effigie du Christ, pas seulement par pudeur, devant le corps d'un homme torturé,

mais par obsession de l'Absence, celle de l'Homme en Dieu, celle de Dieu en l'Homme.

Cette *kénose* °est une vacuité. L'amour et la mort fusionnent, pour elles, dans l'adoration douloureuse d'un VIDE, dont-elles se marquent.

Elles ont sans doute compris qu'offrir à la dévotion des foules un un homme nu divinisé par son image ensanglantée, -- lequel, de surcroît, accepte, par son sacrifice, d'obéir au Père, pour fonder une religion sur le crime scandaleux du Golgotha -- est une faute, devenue intolérable aux civilisés de la non-violence.

* * *

L'amour-révolte rejette la violence quand elle est sans amour. Jésus chasse à coup de trique les marchands du Temple (12) : y-a-il de l'amour dans ce nettoyage ?

A la suite du Sermon sur la montagne, magnifique envolée de poésie morale, (13) il cite l'interdit biblique de tuer-- et voici que la charité disparaît. A l'ordre de Yaweh,(14) il ajoute, non pas le pardon et la rédemption du criminel, mais le tout-venant des

punitons encourues pas le tueur, « bon pour aller à la géhenne du feu » -- l'ENFER !...

On cherchera en vain, dans le nouvelle mouture du catéchisme romain, une suppression de la peine de mort.

Gentil frère, petite soeur si dévouée, avez-vous vraiment besoin de tous ce sang, de tout ce feu, pour aimer votre prochain ?

Allons donc !

Le dépassement des formes possessives et cruelles du comportement humain relève d'une longue histoire, -- loin d'être terminée, -- et la Raison ardente,

comme rayonnement d'un Amour-révolte rejetant les traditions d'une « culture de mort » devenue intolérable,

refuse de consentir à toutes les formes persistantes de l'esclavage.

* * *

Le SEXE est un des domaines privilégiés des doctes dominateurs.

-- Certes, selon les casuistes « ouverts » du XIXème siècle, être tenté par le « péché de la chair », ce n'est pas encore le commettre, la faute est seulement d'y consentir. (15)

Seul, le consentement relève du Mal.

Mais la femme est le mal incarné. Elle est trop belle.

Depuis toujours, elle passe pour être la tentatrice.

Même si elle ne consent pas, elle pousse l'homme à consentir.

Sa seule présence visible doit être punie du « péché mortel » dont elle suscite le désir.

Je lis dans *Le Monde* du 26 septembre 2008 :

« UN CRIME AU NOM DE LA TRADITION.

Victimes d'un « crime d'honneur », cinq femmes ont été ensevelies vivantes dans une fosse commune, dans la province pakistanaise du Baloutchistan. Un acte qui soulève les consciences.

Plus de 600 femmes assassinées en 2007 »

Et l'on voit la photo d'une jeune femme (voilée) éborgnée à l'acide en pleine rue, à l'âge de 19 ans...

Encore bien que cet acte «soulève les consciences»

La conscience «soulève» est celle qui REFUSE.

Les progrès de l'humanité ont été obtenus par le refus de subir.

Contre l'emprise de la Nature et les fantasmes de la féminité soumise, les princesses ont inventé la *Fin Amor*, comme forme platonique d'une AMITIE libertaire.

Leur féminisme fut intelligent, donc créateur.

En inventant l'amour courtois, elles sont entrées en force dans l'ouverture de la transcendance.

Elles ont mûri en elles les secrets de l'intime.

Elles ont imposé le droit au respect de leur corps, donc instauré le concept de PERSONNE,

dans un «esprit de fraternité», d'où sortira la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Avant même la prise de conscience de cette autonomie, le combat des femmes avait commencé,

-- en marge de la violence paléolithique des Amazones, qui vivaient de rapines et de chasse. tenaient les hommes au rang d'esclaves, mutilaient ou tuaient leurs enfants mâles, se coupaient un sein pour mieux tirer à l'arc...

La guerre «fraîche et joyeuse» passait, pour elles, avant le respect de leur propre corps.

Leur fin fut celle de tous les arrogants.

Rousseau a écrit (16) que ceux qui se croient les plus forts trouveront bientôt plus forts qu'eux.

Elles ont attaqué Athènes. Thésée les a écrasées.

Engels, dans *L'origine de la famille*,(17) tient leur défaite pour un tournant de l'histoire. -- Pourtant, elles survivent dans notre subconscient. On peut même dire qu'aujourd'hui encore, le fantasme de leur féminisme totalitaire freine le progrès des femmes.

Mais, avec la domestication des animaux et l'invention de l'agriculture, apparaît la civilisation du néolithique, pacifique, féminine et sédentaire.

La femme va -- refuser le viol de son intimité :
Suzanne, sous le regard salace des vieillards,

Imposer le respect de la justice :
Antigone, condamnée à mort pour «refus d'obéissance».

Echapper aux les hasards de la procréation :
Io, princesse d'Argos, violée, engrossée et transformée en bestiau par Zeus...

Io fut la plus gravement offensée, la plus méprisée de toutes.

Elle s'est rendue célèbre par sa rébellion.

Voici son histoire.

Histoire d'Io

«Aujourd'hui, déesse au renom universel,
elle reçoit les hommages de la foule...»

Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre 1.

D'un droit au refus des diktats du corps

Bien avant qu'aucun magicien
qu'aucune accoucheuse aux mains fortes
aucun médocastre ou potard
savant chirurgien et pénétrant gynécologue
eussent ouvert des officines aux portes des cavernes
la femme avait appelé au secours.

Elle s'est levée sur l'horizon et, de nos jours encore,
elle hurle à la vie devant les tyrans .

Grenade convulsée
jetée à la face des
têtes à casques, douce
blancheur de lys, œillet
rouge, pavé brandi d'un seul regard
C'est ELLE !

Le MAL est un «retour du refoulé»
une redescence
vers LA VACHERIE NATURELLE de notre physiologie,
-- trop d'exemples !...--
lo, engrossée par la nature de son corps,
meugle dans son pacage.

Jeune fille, elle planait, sentimentale. Elle rêvait du Prince charmant.
Ce fut Zeus !... Il la viola.
Puis il reprit illico son envol pour l'Olympe, laissant la belle
enceinte.
Elle est tombée, sans le vouloir, dans l'animalité.
Elle pourra dire, comme Laure Adler racontant sa grossesse :
«J'étais une grosse vache endormie».(1)

Quand Inachos, fermier cossu et bien-pensant, apprit ça,
il enferma sa fille avec son bétail dans les pâtures de Lerne.

Paya Argus, le sbire aux cent yeux, comme maton de la pécheresse.
-- Pour elle,
à l'esclavage de la Nature s'ajoutait celui de la Société.

Io ruminait son herbe, mais elle était vivante. On connaît l'histoire :
elle va s'évader. Son destin n'est pas celui, vertical,
d'Icare ou d'Orphée, il est horizontal.

Écorchée par les ronces, elle fuit.
Errante à travers le Bosphore (la mer Porte-bovin), son zig-zag
est agité par la bestiole qui la taraude,
le taon de sa folie obsessionnelle : cracher par le trou défoncé de
son sexe cette mouche qui busine° en elle...
Où va-t-elle ?

Elle va vers la CONTRE-NATURE.
Elle découvre «la vraie morale qui se moque de la morale» (2)
Elle va vers le TRAGIQUE de la rébellion. Vers l'horreur du REFUS,
nécessaire à la première esquisse de l'humain retrouvé...

Au nom du DROIT, on ne peut imiter la Nature qu'à contre-cœur.
En tournant le Mal contre lui-même.
Sade : «et j'aimerais une mère semblable ! Non, je l'imiterai, mais en
la détestant...»(3)

Exemple : l'I.V.G.
La Nature a fait plus de fausses couches que jamais les matrones
ou les médecins n'en auront provoquées. Et les commandos anti-
I.V.G feraient bien de s'en prendre d'abord à elle, au lieu de se
faire les apôtres d'un laxisme ultra-libéral.
Ils prêchent le «laisser faire» de la «loi naturelle», au prétexte
qu'elle serait imposée par leur Dieu... Ils donnent dans une sorte
de Quiétisme de la procréation, et prônent une morale de
l'obéissance à la Fatalité, dont le seul alibi sera, en effet,
le *Gott mit uns* des guerriers sans foi ni loi...

Nécessité de l'Anti-nature

En enfermant Io dans son pré, Inachos ne protège pas seulement son honneur, il impose à sa fille de mener sa grossesse à terme.

Mais Io, en fuite, sait ce qu'elle veut.

A bout de souffle, elle arrive sur le delta du Nil, symbole triangulaire du sexe féminin. Zeus l'attendait.

Il va la «toucher de sa main».(4)

Il répare ses torts.

A cette époque, la divinité n'était pas encore intoxiquée par la manie d'interdire. Le pape n'était pas né...

Et qu'on ne dise pas « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis »,

Si Dieu existe, les potentats cyniques peuvent tout se permettre en son nom. Les exemples abondent...

L'homme crée Dieu à son image, qui n'est pas toujours très ragoûtante, mais la férocité de l'homme devient sublime en Dieu.

L'évêque brésilien qui a excommunié la mère et les médecins qui ont sauvé, en la faisant avorter, une fillette de neuf ans violée par son beau-père, a eu beau jeu de proclamer à la télé que «La loi de Dieu est supérieure à la loi des hommes» il n'appliquait que sa propre loi...(5)

Où est le mal, dans l'histoire d'Io ?

-- Il eut été dans la veulerie d'un laisser-faire la Nature, au mépris d'un enfant non-désiré, exposé à un déni tardif.

Car, ce n'est pas seulement le corps qui fait les enfants, c'est la totalité de la personne, laquelle ne saurait agir selon le droit, la sagesse et la bonté sans honorer sa faculté de CHOISIR SA VIE.

Io devait-elle se soumettre au hasard ? Accepter que celui-ci la réduise à n'être qu'un instrument ?

Au nom de quoi, de qui ?

Nombre de femmes, considérant que l'avortement est un crime, ont assumé de le commettre, au titre d'une défense de leur intégrité de personne responsable.

Arguant que l'ordre censément divin «Tu ne tuera point» comporte de nombreuses exceptions, souvent venues de Dieu lui-même, il y allait, pour ces croyantes, d'un «*mal nécessaire*». -- Concept qui fait exploser la morale close !...

La loi Weill n'a fait qu'encadrer et assainir, par le droit à la contraception, le foisonnement des avortements sauvages...

Des rebelles civilisées ont signé, en 1971, le «*Manifeste des 343 salopes*», qui ont crânement proclamé qu'elles avaient avorté malgré la Loi.

Merci à vous, mesdames !

* * *

J'aurais pu signer votre manifeste.

Réfractaire au S.T.O, je devais aller rejoindre mon frère dans le maquis. Mais je suis tombé amoureux fou de Sombre, ma première épouse.

Entre la révolte politique et le bonheur amoureux, je ne choisissais pas.

Pourtant, dès 1943, la synthèse de l'amour et de la révolte s'est imposée à notre couple.

A cette époque, l'avortement était un «crime», puni de mort.

Mais cet acte fut pour moi une obligation morale.

Sombre ne voulait pas d'enfant. Et j'avais été «maladroit».

Ma faute était, par un excès de désir, sans doute, et de plaisir pris à ce corps hurlant d'une joie éperdue, d'être «resté en elle» une seconde de trop, dans le *côitus interruptus*, qui était alors notre seul moyen possible de contraception.

Par cet avortement j'ai pris conscience plus clairement de ce qu'il y

a de révolte dans l'amour.

Révolte contre l'autonomie obtuse de la physiologie.

Nous vivions à l'hôtel, sous une fausse identité.

Avoir un gosse ? Comment le déclarer ? Où le mettre ? Pas possible.

-- En vérité, rien de tout cela ne compte,
aucun motif (maladie, malfaçon, inceste, viol...)
devant le libre-arbitre de la femme,
seule responsable de la fécondité de son corps.

Et l'amour, malgré la conscience des dangers courus -- hémorragie possible, infection, salpingite, hospitalisation, police... -- devait s'accomplir dans la perfection d'une maîtrise, qui le haussait jusqu'à l'universalité d'une protestation contre les diktats du corps.

A l'évidence, il y eut, dans notre acte clandestin, une dimension de révolte politique contre l'Ordre moral, venu au pouvoir par les malheurs de la nation.

Cet aspect rebelle de l'avortement, lié au respect de la personne féminine -- et comment ce respect ne serait-il pas politique ? -- stimulait ma bonne conscience de réfractaire.

Sombre avait convoqué pour cette opération un étudiant en médecine, ami de la jeune juive qu'elle avait cachée (dans son lit).
Grâce à lui, j'ai trouvé un spéculum et une sonde.

J'ai fait bouillir ces instruments sur notre réchaud à alcool.

Elle a ouvert ses cuisses. Je lui ai rasé le pubis.

Je l'ai nettoyé à l'eau oxygénée, et j'ai enfoncé le speculum entre ses lèvres pincées. J'ai tourné la molette, écarté les chairs, fait apparaître le col de l'utérus, et enfoncé dans le petit trou la longue tige souple.

Quelques jours plus tard, après une attente anxieuse, Sombre était satisfaite -- son corps était *délivré*.

Notre couple a été plus uni que jamais, par cet acte interdit.
Sombre a toujours été travaillée par plusieurs passions fortes :
connaître, écrire, jouir,
et avant tout, échapper au destin de sa mère, femme pieuse et
soumise à son tyran de mari.

Ce n'est que huit ans plus tard qu'elle a mis notre fille au monde
-- «pour en avoir l'expérience», a-t-elle dit, ce que l'enfant ne lui a
jamais pardonné.

Aujourd'hui, l'avortement est sorti d'une clandestinité, qui a fait
tant de ravages. La contraception reste le seul moyen d'éviter ce
qui sera toujours une souffrance.

Contre l'opposition persistante des Indignés de la «bonne pensée»,
c'est le médecin, comme agent principal de la civilisation dans nos
sociétés, qui se charge, enfin, de l'exercice de ce DROIT.

* * *

L'esprit, peu à peu formé par les œuvres de l'histoire, selon la
pensée d'Ignace Meyerson (6), est la force vivante d'une poïétique
de la responsabilité courageuse, comme liberté proprement
humaine de contrer l'esclavage de la Nature, et les traces obscures
que celle-ci laisse en nous, dans la paresse de la "laisser faire".

Le noyau essentiel de l'éthique est inné, mais fonction d'une
longue évolution.

Les synthèses surrationnelles ne révoquent en doute les croyances
qu'en rejetant les syncrétismes de la crédulité, trop étrangère aux
assises du Vrai.

L'erreur précède la vérité, comme la rêverie précède la réflexion.
L'ESPRIT est d'abord un pouvoir de dire NON à la passivité
rétrograde.

«La généralisation par le non, a écrit Bachelard, -- et c'est la phrase clé de sa philosophie -- doit inclure ce qu'elle nie. En fait, tout l'essor de la pensée scientifique depuis un siècle provient de telles généralisations dialectiques, avec enveloppement de ce qu'on nie.» (7)

Enveloppons les sauvageries de la nature dans la hauteur des rectifications libératrices, nous aurons la « morale ouverte ».

L'amour du Prochain dans la raison ardente, nous aurons la « générosité » cartésienne.

La révolte dans l'amour, et l'amour dans la révolte. Nous aurons « l'ordre de la charité »...

* * *

Au pis aller, ce n'est pas la fiction, recueillant l'image du Mal pour mieux s'en défaire, qui serait le moteur du progrès moral, mais le Mal lui-même, comme force obscure, soulevant la *Geschichte*, pour qu'elle soit RECTIFIÉE...

Idée dont je reconnais l'audace dialectique, mais qui éclaire crûment l'histoire de l'Humanité.

A la suite d'une longue réflexion, qui remonte à Sabbataï Donolo, penseur juif du Xème siècle, et illustrée notamment par Blake, Michelet, Marx et Lautréamont, le Surréalisme, se croyant hégélien (mais Alquié le nie), a plaidé pour le Mal comme «forme sous laquelle se présente la force motrice de l'Histoire.»(8)

Il ne s'agit pas du «Mal radical», bloqué dans son absolu irrémédiable, mais du mal relatif aux contingences coutumières de l'histoire.

C'est bien contre la Cruauté de l'esclavage, pétrifié en «Loi divine» de la nature (9), que l'esprit humain peu à peu se construit et s'élève, siècles après siècles, dans la douleur.

Le monde où nous vivons est sans doute merveilleux à ses heures,

beau à voir dans sa lumière. (Et la terre doit être protégée des massacreurs, c'est entendu).

Il peut être admirable par la sainteté et l'intelligence de quelques justes, par le génie de quelques artistes.

Mais, il suffit d'avoir entrevu sa réalité profonde pour savoir que, *par nature*, il se moque du vouloir humain et de ses prévisions.

Au hasard, il est volcans, tempêtes, ouragans, traîtrises, tsunamis, pestes, sida, guerres, crises, mangrove, jungle, fourmis tueuses et blattes puantes, lycans et tigres, miasmes et mouches, famines et sécheresses, séismes, éboulements, inondations, incendies, tréponème, choléra, cancers, etc...

A quoi s'ajoute, à travers l'histoire, toutes les abominations de la partie délinquante, pourrie et criminelle de la nature humaine...

Le Mal, c'est de ramper dans une idolâtrie de la Nature.

Io, victime délivrée de sa nature de vache, mais couronnée d'un souvenir lointain, tient à jamais la Lune entre ses cornes devenues symboliques : la voici reine d'Egypte, sous le nom glorieux d'ISIS, la grande déesse du FEMININ SACRE.

Elle a enfanté librement «Epaphos le Noir», constructeur de villes, de qui devaient descendre Héraklès, les Atrides, Antigone, et nous.

Figure mythique des plus anciennes, elle a donné son nom de jeune fille à une constellation.

C'est son REFUS de se soumettre aux hasards du corps qui l'a rendue exemplaire.

Elle a vaincu la nature par un acte de DROIT.

Première lueur de la Raison ardente.

Ici commence la civilisation.

Éloge de la médecine

«L'ordre du jour, c'est celui qui règne sur
l'émiettement d'un corps disloqué qui, après avoir
vagi durant trop de temps, se soumet à l'évidence
de ce qui le rassemble et lui donne un nom.»

Gérard Titus-Carmel, *Elle bouge encore.*

Voici l'emblème historique de l'Amour-révolte

L'infirmière, très soigneuse, va retirer le drain.

Pas drôle.

Je n'avais pas vraiment mal, ou peur d'avoir mal, seulement
une sensation viscérale interne

qui déclenchait un réflexe de défense

Elle m'a dit : -- Ne vous raidissez pas.

Mais, ce n'était pas moi qui me raidissais, c'était la nature,
au fond de mon corps, la *phusis*.

Je fermais les yeux, pour me concentrer, afin de me détendre.

Elle m'a dit :

-- Ouvrez les yeux...

Comme si mes yeux fermés l'eussent paniquée que je sois mort.

Les yeux n'avaient rien à voir là-dedans.

Bien sûr, j'ai obéi, par une sorte d'orgueil de tenir le coup.

Mais, déjà, cette ange avait tout enlevé.

Après, pendant le pansement, nous avons parlé. Je la remerciais de
sa douceur.

Elle m'a raconté que «des hommes» avaient refusé ses soins parce
qu'elle était une femme... (Les idiots, ils ne savent pas ce qu'ils
ont perdu !)

J'ai tenté de lui expliquer que ma raideur n'avait été qu'une
réaction de défense contre l'agression (le coup de couteau dans le
ventre) du chirurgien.

Que le chirurgien pût être accusé d'agression l'avait choquée...

Mais, pour le corps des profondeurs, quelle différence y a-t-il entre
une opération civilisée et un coup de couteau ?

On parle bien de «choc opératoire». Le corps naturel est une bête
innocente...

Alors, j'ai dit à l'infirmière, dont les gestes avaient été si
respectueux, qu'elle faisait un beau métier.

Un peu confuse, elle a eu cette réponse :

-- Il faut aimer.

* * *

« Il FAUT AIMER » !

Mes filles me donnent leçon de l' AMOUR-REVOLTE.

L'une est dans l'aviation, les autres : médecin, -- comme ma sœur, -- assistante sociale et institutrice. Plus un beau-frère pédiatre d'urgence, une nièce accoucheuse, et une petite-fille étudiante en médecine. C'est dire !

Partout, autour de moi, tant de sainteté !...

La plus ancienne du lot... Petite sœur, -- comme tu as soigné notre mère ! Toi, la dernière venue, si frêle et si forte, sa seule fille dans la tendresse particulière des mères qui ont peur pour leurs filles...

Mais elle a vu, dans ses derniers mois, comme tu étais bellement sortie de toutes les embuscades, et finalement, si bien debout dans ta profession que c'est à toi qu'elle s'en remettait d'être soignée -- non qu'elle eût tellement confiance en la médecine, devant la mort qu'elle sentait monter en elle, -- mais par un dernier élan de son affection.

Elle te faisait présent de sa souffrance calmée, comme pour te conforter dans une sorte de réussite aux allures de résurrection, mais si précaire !...

Elle nous a donné à entendre le gémissement de la vie mourante, mais c'est à toi qu'elle a dû de pouvoir finalement sourire.

Et ce sourire vague, ce sourire déjà lointain, que j'ai vu sur son visage figé, le matin où je suis revenu près d'elle, c'est au moment de sa mort, dans la solitude de la nuit, qu'elle l'a esquissé pour nous.

N'est-ce pas un reflet de ce sourire que je distingue sur ton visage de vaincue ? Tu te battais contre la mort, qui déjà l'emportait, et tu savais bien que ce n'était plus que pour l'honneur, -- l'honneur de l'amour, qui ne mourra jamais.

Je te soupçonne, frangine, d'être plus païenne qu'on ne pense.
Devant la souffrance et la mort, sans te soucier des desseins
impénétrables de ton Dieu, tu fonces. Tu gagnes des batailles...

Alors, tu peux sourire. Ce sourire est pour moi le sourire de
l'esprit, toujours vaincu, toujours rebelle.
Sur le calme de ton visage, c'est un sourire féroce.

Quand tu prends ton camion médical, pour aller dans les banlieues
dépister le sida et panser les escarres,(1)
il n'est pas indifférent aux hommes râleurs, aux femmes outragées,
ou aux mères excédées de marmaille, et surtout aux enfants
éveillés et trop mûrs déjà,
que tu sois une femme.
Une femme en blouse blanche, bien sûr, dont les mâles arrogants
refuseraient les soins, par orgueil et pudeur (ou mépris), si,
justement,
tu n'étais une APPARITION.
Il importe donc, dans l'acte de soigner, que le corps charnel
(celui de la nature, de l'Eros, et des plaisirs égocentriques)
laisse place au corps désincarné,
que l'on dit «glorieux»
et qu'on appelle esprit.

L'exercice de la médecine est une spiritualité.

Par la hauteur de son regard, le médecin pénètre dans les bas-
fonds du corps. Il regarde, il examine. Pour tenter de comprendre
et, si possible, pour AGIR.
C'est en ceci que la médecine est un ART.
Par son approche concentrée sur les misères du corps, le médecin,
et surtout la femme dermato-vénéro que tu as choisi d'être, -- par
une fascination du pire dans l'obscène ? -- donne au philosophe,
si facilement perdu dans la musique des sphères,
une leçon de réalité.

Ce sont les prêtres, férus de prières et de miracles, qui ont taxé d'infamie l'attention portée au corps, par les médecins, les artistes et les amants.

D'autant que l'histoire de la médecine est celle d'un scepticisme-chercheur, intolérable aux dogmatiques.

Merci à Sextus Empiricus

qui a dit : «Lorsque je viens près d'un malade,
je laisse mes théories au vestiaire,
je m'approche, et je regarde...» (2)

* * *

Quoi qu'en dise Michel Onfray (3) -- bien que de nombreux médecins soient encore des talas° (et que la profession comporte, comme toute autre, son lot de charlatans et d'escrocs) -- la médecine, comme application pratique de l'esprit scientifique, est dans l'axe de la philosophie des Lumières.

Pas plus que les sectateurs du «Christ de Montfavet» qui s'interdisaient toute médecine comme contrevenant aux desseins de leur Dieu,

pas plus que Jean-Paul II, accusé de «non assistance à personne en danger» par l'Abbé Pierre, (rapport aux préservatifs)

pas plus que les «bêtes politiques» (François Mitterrand, entre autres, lors de «l'affaire Habache,» 1992), qui ont refusé de soigner un terroriste venu frapper à la porte de nos hôpitaux (honneur insigne),

pas plus que le reître qui refuserait, par chauvinisme, de mener un ennemi blessé au poste de secours,

pas plus que la matrone qui coupe le clitoris des petites filles, au nom de la Tradition,

un fanatique de Jéhovah ne peut avoir raison contre Hippocrate, dont le serment est la première esquisse, très ancienne et très géniale, de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Je trouve scandaleux qu'un grand infirme soit obligé d'écrire au président de la République pour lui demander la permission de mettre fin à ses jours. Lequel président (Chirac) a déclaré «criminel» de seulement penser au clonage humain.

Qu'en sait-il donc de plus que nous, ce roitelet ? Est-on revenu au temps des oracles ? A la monarchie de droit divin ? --« La loi de Dieu, c'est moi» !...

Quiconque affronte la vie sans gardes du corps, en sait plus long que le Pontife le plus mitré, ou le Grand Chef le plus emplumé de suffisance.

Assez des oripeaux idéologiques dont s'affublent les accro d'une «pensée unique» qu'ils croient protéger par l'arrogance de leurs diktats !

Médecins, qui luttez sur le terrain du malheur,
chercheurs de toute VOIE OUVERTE à l'avenir de l'esprit,
regardez au fond de votre conscience,
fouillez sous les strates superposés de vos «acquis culturels»,
creusez-vous la cervelle, jusqu'au VIDE
de votre LIBERTE PROFONDE,
vous savez où est le BIEN.

En deçà de toutes les idéologies plus ou moins dominantes, la médecine se penche sur la NUDITE de la personne.

Elle dégage le Sujet de ses propres logoses°, le dépaquette de ses personnages et démasque la VIE, dans ses fonctions générales, celles qui continuent de battre quand le corps est ramené à son «état clinique» par l'anesthésie, entre autres «sommeils»...

Déshabillez-vous, Madame,
il faut que je regarde en vous,
je veux dire dans la *phusis* de votre corps,
votre nature physique,
que vous n'avez pas choisie
mais peut-être abîmée... Il faut que mon regard,

infiniment respectueux de votre personne,
selon le Droit universel que vous donne le seul fait d'exister,
pénètre en vous beaucoup plus loin que personne au monde --
radio, scanner, échographie, scalpel peut-être... --
plus loin que votre amant,
votre psy, votre confesseur, votre servante,
au-delà de votre âme et de votre pudeur,
dans votre VIE,
ce tréfonds obscur dont Claude-Bernard a pu dire :
«La vie, c'est la mort»...
Merci, étendez-vous,
je vais vous endormir.
-- Je suis l'œil dans la tombe.
Je vous sauve la vie.

La médecine est une des puissances, historiquement révolutionnaires, de la Raison ardente.

Contre la «culture de mort» des religions gémissantes, contre le consentement et la résignation,
contre l'arrogance des conservateurs paniqués,
contre le lucre qui tue et la Nature, plus cruelle que généreuse,
contre l'aventurisme ludique des sectes et des charlatans
férus de scoop pour la télé
la médecine fait barrage.

Son génie est de chercher, puis de savoir, pour SOIGNER.

Le soin n'est pas seulement une parade, visant à vaincre les maux,
par amour des personnes qui en souffrent,
il cherche à démasquer les causes, naturelles ou autres, de ces malheurs, pour les exclure de notre *ethos*°,
-- véritable modification de la situation fondamentale de l'espèce humaine
par progressive réduction à néant des dégénérescences séniles et des agents pathogènes...peste, tuberculose, hépatites, choléra,

palu, typhus, sida, cancers, et autres fléaux, sans cesse réurgents, comme la faim, qui ravage encore tant de peuples.

SOIGNER fait partie de la lutte politique pour l'égalité des peuples devant les causes naturelles et culturelles des malheurs de l'humanité.

Toute science médicale est certes relative à l'histoire, mais cette science du fondamental va si vite, de nos jours, qu'elle suscite, plus que jamais, l'inquiétude de ceux qui limitent l'éthique à la conservation d'un patrimoine fermé sur ses acquis.

Que l'on mette de la légalité, voire de la moralité, dans les recherches de thérapie génique, comme on a fait passer l'avortement de la clandestinité aux hôpitaux, -- soit ! Mais pas question de les entraver !

Aux traditions négatives de la craintivité et de la censure, opposons le patrimoine positif de la recherche.

Donnons un statut civilisé à ce qui pointe à l'horizon du savoir.

A la Conférence européenne de la Culture, Genève fin 1989, j'ai entendu le Pr. Bernard (il était alors le président du Comité français de bio-éthique) dire publiquement que les crédits de la recherche scientifique devaient aller aux projets les plus excentriques.

L'histoire a si souvent montré que c'est là que naissent les trouvailles de la science, si utiles au progrès de l'humanité.

PLACE AUX RECHERCHES SANS ENTRAVES !

Un intéressant article du *Monde* (4) tient l'ectogenèse (prônée par Henri Atlan) pour la «dernière frontière humaine». Qu'en sait-on ?

Il n'y a pas si longtemps, des bons apôtres tenaient pour lugubre l'idée, même utopique, d'un clonage reproductif humain.(5)

Choix d'enfanter ou non, liberté sexuelle, fécondation *in vitro*, maternité extra-utérine, clonage reproductif, qui ne voit qu'il s'agit d'un même devenir ?

L'homme veut sortir de l'animalité, -- serait-ce un crime ?

Mains pures œil vif

le médecin n'est pas le seul à aimer son prochain

mais il s'adresse au CORPS

dont il assure, jour après jour

le caractère SACRE.

Car son rôle n'est pas seulement de soigner, il gère la vie corporelle. L'accouchement, la croissance, la sexualité, la sénescence le concernent.

Il console. Il conseille. Se charge des I.V.G. et de problèmes vécus qui ne relèvent pas vraiment des pathologies. Il doit faire de la fin de vie une oeuvre de civilisation. Il pratique en toute occurrence une éthique de la dignité des personnes dans les malheurs du corps. Il est au centre d'une myriade d'anges bénéfiques, infirmières de jour et de nuit, pompiers du feu et de tout sinistre, plongeurs, hélico, motards de la protection civile, resto du coeur, secours populaire et autres associations caritatives, Croix rouge, Croix verte, travailleurs sociaux, donateurs du téléthon et mécènes de la médecine, architectes des hôpitaux et modestes laveurs d'immondices, bref, toute une société, liée plus ou moins à « l'Etat providence », avec son ministère de la Santé, et la Sec soc à la française...

La médecine ne vaincra jamais la Mort.

Mais, la religion non plus...

Honneur aux croyants de toute obédience qui ont, depuis le Moyen Age, tenté de soigner les malades, quitte à les envoûter, pour qu'ils meurent « saintement », dans la « prière des agonisants »(6).

A cette incantation sinistre, la médecine oppose sa morphine.

Et si la vie de tel corps lui échappe, elle peut au moins en adoucir les souffrances, et par là même, en sauvegarder la DIGNITE.

L'euthanasie active et le suicide accompagné sont les services (oui, les SOINS extrêmes) que la médecine *doit* rendre à ceux qu'elle ne peut plus sauver.

La France refuse encore cette *charité*. Traînant, sans le dire, de lourdes traditions, elle s'en remet dévotement à une prétendue volonté de Dieu, de «laisser mourir»...

Michel Serres, se félicitant que la France ait aboli la peine de mort, ce qui est, dit-il, «un progrès de l'hominisation», a souhaité qu'on en vienne à supprimer la «peine de mourir» (7)... François Hollande relance le débat. Espérons un progrès de l'éthique vers «plus de lumière»(8). Dejà, les recherches sur les cellules-souches ne sont plus interdites...

La médecine, dans le calme qui la maintient en deçà de la résignation à la souffrance, est un art philosophique. Et cet art, comme tous les arts, affirme l'humanité dans la CONTRE-NATURE de son génie.

Même la santé, partiellement naturelle, est une œuvre.

C'est grâce à l'art des médecins que l'«espérance de vie» a évolué, dans l'histoire.

Il est beau qu'une œuvre de civilisation porte le nom d'ESPERANCE ! Que le corps puisse nous étonner par sa vitalité naturelle est un fait. Mais, pour le médecin qui doit *intervenir*, l'ennemi, c'est le *risque* de la santé, donc la maladie, la souffrance, la déchéance, la mort.

Tout homme «en voie d'hominisation» est un HOMME DE L'ART.

Dût-il respecter la nature, pour mieux y vivre, -- et même la soigner, -- ce RESPECT lui-même appartient à la contre-nature culturelle d'un double REFUS : ne pas empêcher la biosphère de respirer, -- mais dominer, par la maîtrise de la natalité, la démographie galopante des humains.

Respecter la nature, c'est aussi maîtriser l'expansion infinie de son principal prédateur...

Cet ART de vivre, doublement scientifique,

anime d'INTELLIGENCE
la BONTE de l'AMOUR-REVOLTE.

Décidées par le Sujet libre, dans un «esprit de fraternité» (9),
des conduites, (qui peuvent parfaitement échapper à l'emprise du
fric), comme le don du sang, du lait, du sperme et d'ovocytes, le
don d'organes, ou leur prêt,(10) l'euthanasie active ou le suicide
accompagné ne peuvent être interdites.

Au nom de quoi le seraient-elles ?

Alors qu'elles sont permises, voire recommandées, par l'aimance
fondamentale, disons, la CHARITE.

IL N'Y A PAS DE LIMITE A LA CHARITE MEDICALE.

* * *

Comme vous deux, médecins, petite sœur et toi,
ma fille aux yeux perçants dans ton grand hôpital,
l'infirmière si douce qui m'a dit :

-- «Il faut aimer»

était, sans le dire, une furie de la REBELLION
dont elle faisait métier

contre la misère de tous ces alités somnolents, gémissants, râlants,
toussants, crachants, acariâtres souvent, pleurants, hurlants,
appelants
au secours...

Elle se penchait sur la sanie des corps,
ne sentait plus la lourde odeur des hôpitaux
à travers le formol et la javel,
les déjections, bassins souillés, sueur des fièvres,
insomnies, vomissures, haleines fétides,
purulences...

Et sa grâce, demi-nue, voilée de blanc,
la voix haute et le pas feutré,
oscillait d'une chambre à l'autre,

ajoutant un rire de joie feinte
à la tristesse de son regard.

Que serait l'amour sans la révolte ?
Que serait la révolte sans l'amour ?

La médecine donne l'exemple éthique et scientifique de la fusion
surrationnelle de ces deux concepts, censément contradictoires,
que la CONTRE-NATURE coalise
au point suprême d'une civilisation possible,
la CIVILISATION DU CORPS.

Bref, tenter de SAUVER
est le modèle structural
de tout AMOUR- REVOLTE.

Vers la Raison ardente

«Notre Athéna, je t'invoke,
Bienheureuse, Victorieuse !
Quitte l'Olympe et ton lit d'or,
viens vers ce temple, vole vers ces rues

Euripide, *Ion*, 454, sq.

L'ardeur du sang est le phlox de l'esprit.

En prison, Cory avait enfin découvert cette liberté intérieure, dont Sartre a parlé, et ses trois ans de prison, qui valaient acquittement, furent pour elle un vrai bonheur. Elle lisait beaucoup et commençait à écrire. Son histoire lui paraissait un rêve, et sa passivité de détenue la délivrait de toute responsabilité.

Mais, sitôt libérée, l'ombre de son fils introuvable est tombée sur elle. Le retrouver devint son seul souci.

Plusieurs années après sa dernière lettre à son avocat, on a retrouvé la trace de ce fils.

Bondissant de bonheur, Cory est allé le voir.

L'enfant, devenu un homme, avait sans doute gardé un attachement filial au «Prince» qui l'avait longuement dressé contre cette femme, laquelle n'avait consacré que quelques secondes à lui sauver la vie, -- souvenir de sang et de terreur...

Toujours est-il que Cory, comme elle se tendait vers son fils retrouvé, pour lui donner un baiser de joie, fut poliment repoussée. L'homme, qui l'avait certainement reconnue, lui a dit :

-- Qui êtes-vous, madame ? Laissez-moi tranquille. Je n'ai jamais eu de mère.

Elle n'a rien répondu. Je l'attendais dans la rue. Tout à coup, elle s'est mise à pleurer en silence. Puis, elle a gémi : -- Je suis morte.

Revenue à Paris, elle restait enfermée dans le noir.

Sortie exsangue d'une tentative de suicide, elle ne dormait plus, ne mangeait plus. Elle se laissait mourir.

Un éditeur lui a suggéré d'écrire un livre, qui la libérerait de tout ça. Elle est en train de l'écrire. Elle m'en a parlé. Son titre sera *L'enfant de Lilith*.

Elle m'a dit: - Vous comprenez, Lilith, mauvaise mère, femme tueuse, a cru se sauver en sauvant son fils, mais son Dieu était déjà

mort. Qui pourra la sortir du feu de l'enfer ?
Je lui ai répondu: -- Dieu le Père et Dieu le Fils sont morts, oui.
Mais, il vous reste l'Esprit.
Tous les déchets de la vie seront brûlés
par le Raison Ardente.
Allez à elle

* * *

A nous, Lilith en FEU,
LILITH PROVIDENCE
de notre évolution vers les Lumières !
Lilith corps de braise, lampe tempête dans la nuit

Ame damnée de la vierge Athéna...

Oyez tous ! La grande Femme incandescente de l'abîme,
LILITH
a joui dans les bras de Satan, le *Prince de ce monde*.(1)
Et l'orgasme, son invention de flammes, a barré, selon Reich, la
route au fascisme. Alors, libérée de son hystérie, elle est devenue,
sœur Eve, la Compatissante.

Au pied de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, Lilith
répétait à Satan : -- Chéri, baise-moi. Adam est ivre-mort sous la
poids du Péché. Elle chantonnait :

Eve nue
est venue
avec sa pomme
pom pom
vers Adam
qui avait la dent !...

-- A la bonheur ! Moi, je suis l'Innocente première, carbonisée par
l'Amour-révolte, qui ne tolère pas que tu souffres dans la géhenne.

Mais Satan pleurait.

Eve-Lilith lui dit alors :
-- Venez danser Milord !
Ne pleurez pas Milord !
Venez avec moi danser dans le napalm,
avec la palme du martyr
des anathèmes du Dieu méchant et des bûchers de ses cuistots
sacrés, et des génocides cyniquement commis de siècle en siècle
pour que, peu à peu, le spectacle étalé de ce mal devant la
mémoire des humains fasse de l'histoire le chemin d'une sortie
hors de la caverne.

Alors Satan, rescapé de la haine céleste par la bonté de la Femme,
se mit à danser le tango dans les bras de sa sœur-épouse,
Erzulie la double, qui chantait avec la Jeannette de Péguy :
«O s'il faut pour sauver de la flamme éternelle
Les corps des morts damnés...» (2)

Et Lilith-Eve-Jeanne, triple BONTE de la Déesse unique,
jaillissant à son tour, à rutilantes clameurs,
du crâne fendu de Zeus par le coup de hache du prolétaire
Héphaïstos, tua le Prince, (3) sauva le génie de l'enfance ,
et fit surgir en plein ciel l'âme divine d' Athéna,
giclée de lave conquérante et déesse d'une SAGESSE auréolée de
feu.

* * *

La philosophie donne corps à la conscience du tragique.
Contre la fatalité de l'absurde et de la vacherie,
elle est la protestation pure de l'esprit.
Elle accompagne d'échos, partout répercutés,
du haut du Ciel aux dessous de la Terre,
le CRI PRIMAL d'Athéna prenant souffle
et découvrant la misère du monde :
«Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien !»

Quoi qu'en dise Heidegger,(4) cette formule n'est pas une

question. Elle n'appelle pas de réponse.
C'est une «exclamation philosophique».
Mais, elle n'est pas «oiseuse» (comme le pense Derrida. (5))
Elle exprime seulement l'étonnement et la souffrance d'avoir à
subir l'existence comme une punition venue de nulle part.
Elle est l'ECLAIR d'Athéna,
le juron de la lucidité,
le CRI d'Artaud : «Et s'il est encore quelque chose d'inférieur et de
véritablement maudit dans ce temps, c'est de s'attarder
artistiquement sur des formes, au lieu d'être comme des suppliciés
que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers.» (6)
-- cri de ce CORPS incendié d'esprit, qui «fait des signes», dans le
ciel volcanique de sa résurrection.

Le feu de la cruauté épuise son napalm dans la méditation froide
du tragique de la condition humaine.
L'Ange de la Mort «déclare sa flamme» au corps endolori,
qui s'avance, en tâtonnant, dans le couloir de la transcendance.

Mais, dans ce couloir, à grande rafales, circule un courant d'air qui
attise la BRAISE DES CORPS.

L'œuvre humaine
s'élabore à longueur de siècle
par ignition du sang
vitaminé de phlogistique imaginaire
afin que s'accomplisse la fusion surréelle
de l'ardeur et de la rigueur.

L'air des hauteurs glaciales
tourne autour du cratère
d'où jaillissent les flammes
du «feu qui monte»
aspiré par le VIDE
du futur

L'Apocalypse, donc,
comme permanence d'une révélation fulgurante
est une double prophétie :
celle d'une fin du monde qui a lieu à chaque instant de la vie
et celle d'une perpétuelle renaissance du feu créateur.

Icare se fût consumé au fond de l'eau maternelle,
mais, comme le Phénix renaît de ses cendres,
il ne cesse de renaître de la boue utérine
sous-marine,
où se reflète le vide des sphères
dans la viduité de la femme.

La profonde altitude
multiplie l'une par l'autre
la stratosphère et le fond des abysses
également polaires
et devient la demeure étincelante
du feu créateur.

Car, le feu de la création est à la fois le jaillissement premier de la
flamme et la douce chaleur qui mûrit l'œuvre à naître
dans l'athanor céruléen de la Matrice.

Alors, le buisson d'artères et de veines,
l'écheveau d'un *eidolon*° arborescent
la pelote fibreuse de la constellation neuronale
et les ressacs poissonneux de l'animalité humaine
PRENNENT FEU.

Voici le corps glorieux
de la raison ardente.
C'est le BUISSON ARDENT
de notre corps transfiguré
qui jette dans la nuit générale
la fastueuse pyrotechnie
de l'ART VIVANT et de la PENSÉE LIBRE.

Plus beaux que tous les incendies catastrophiques
sont les FEUX d'ARTIFICE de la contre-nature.

«Et Moïse regarda, et voici que le buisson était tout en feu,
et que le buisson ne se consumait pas» (Exode III, 2)

Le corps de la raison ardente n'est pas consumé par l'ardeur de
son sang, sève du cœur, qui irrigue le cerveau et lui donne une
abondante floraison d'idées lumineuses.

En elle, selon les mots de René Char, la voyance a remplacé la
croyance. Et l'obscur ne lui fait pas peur.

Elle en fait l'élément de ce qu'il y a de TRAGIQUE
dans la splendeur de son regard.

Le *pneuma* d'oxygène que la Bible appelle Dieu, et Hésiode Ciel
étoilé (7) entretient la combustion de ce Buisson ardent.

-- Ô miracle des cellules pyramidales qui ardent° la raison, sans
comburer° leur matière grise.

Et la déesse de l'«espace éthique», où se décident les voies de la
conscience supérieure, PARLE au tâcheron Moïse, et au divin
Ulysse, sidérés d'admiration et de désir. Que leur dit-elle ?

-- Ce que Dédale disait à Icare : «Ne vous approchez pas trop, mes
enfants. Cette touffe d'étincelles n'est autre que Pallas Athénè, la
déesse aux yeux pers, fille de Zeus et de Mètis, la Prudence,
géniale Raison de la Femme....

Et voici le discours de l'ardente ATHENA :

--"J'ai tué en moi la virago Pallas, je l'ai écorchée de sa peau
rugueuse, et j'en ai fait ma cuirasse pour le combat des femmes à
travers les siècles.

Mes amis et mes protégés sont des héros comme Héraclès, avec
qui j'ai combattu les Géants,
le bouillant Achille et mon bien aimé Ulysse, que j'ai vêtu de beauté

radieuse

pour que la tendre Nausicaa en fût éblouie, et lui obtînt un bateau pour Ithaque.

J'ai tué la Gorgone aux yeux mitrailleurs, et sa face hideuse orne mon bouclier, pour qu'à la guerre succède enfin la peur dissuasive et le calme des champs féconds.

Je n'aime pas l'*hubris* des combats sauvages, et j'ai vaincu Arès, mon collègue brutal.

Je mondialise l'universalité du Droit, mais non la soif de pouvoir des religions qui se battent entre elles. (8)

Les Droits de l'homme ne sont ni français, ni américains, ni « occidentaux », ni arabes (9), ils sont universels, comme la vie du corps, en ce qu'elle a d'indépendant des lieux, des mœurs et de l'histoire.

Ces « droits fondamentaux » sont axiomatiques.

Leur seul support est le *fait d'exister* du corps comme être, en dépit de ses avoirs et de ses différences socio-historiques.

Application génialement philosophique, donc scientifique, éthique et politique de mon ardeur, comme raison du corps.

Je suis la déesse des sans-dieu. Et quand je vois un de mes petits athées chéris tomber soudain dans le bénitier des interdits vaticans, je pleure.(10)

Ce fameux casque sur ma tête est une chevelure nue.

Je n'ai jamais porté le voile, et je suis «Casque d'or»...

On me dit guerrière, mais j'ai planté pour les Athéniens l'olivier de la Paix. Ils me doivent l'invention de l'huile vierge. Et j'ai construit pour eux le navire des Argonautes.

Mes Athéniens ont fait fortune par le négoce et la navigation. Hélas, les pauvres sots, ils ont accumulé leur or et l'ont caché dans la statue géante qu'ils firent de moi, polluant de lucre mes entrailles sacrées.

Les voleurs n'avaient plus qu'à venir, ils ont tout emporté !

Mes vrais disciples, les philosophes grecs -- que bénies soient leurs cendres ! -- voient en moi le *daïmôn* des héros et des héroïnes, cette ardeur intime de la Sagesse combative, qui fait peur aux minables.

Par refus du destin de la chair, à l'instar de Myriam, ma cousine, je suis toujours VIERGE.

Et, comme elle, j'ai mis au monde un Enfant miracle.

Le sperme d'Ephaïstos, quand ce Jéhovah violeur a voulu m'engrosser, sous les traits d'un Ange trop joli, a seulement mouillé ma cuisse et sali la terre. Donc, mon Fils est né d'une émotion de parthénogénèse, comme celui de Marie, par clonage, c'est clair...

Mon Parthénon est une architecture de rêve, comme la Notre-Dame des Parisis, adorateurs d'Isis, mon autre cousine...

L'Acropole est une île, dont la ville agitée vient battre le roc, comme l'île de la Cité d'Isis est caressée par la soie d'une douce rivière...

Notre Théogonie virginale remonte à LILITH, mon aïeule, vomie du feu par le Chaos.

De LILITH naquit EVE, fille d'amour, puis APHRODITE à la vulve écumeuse, logeuse du «Serpent lombaire» de la *Kundalini*.

Celle-ci eut trois filles au sourire de printemps,

IO, devenue ISIS, PALLAS devenue ATHENA, et MARIE devenue NOTRE-DAME, toutes trois emportées par la triple Hécate dans l'UNITE lumineuse de la NUIT.

La Lune, plus forte que le Soleil, n'a pas peur de mourir.

Elle ressuscite au bout de trois jour, comme Jésus de son Tombeau, fils unique de la triple Vierge,

et disparu, avec Icare, son cousin,

dans le gouffre sanglant de l'Histoire.

Me voici seule au dessus de la Terre... Vous me voulez ?...

OUI, je suis, de toute éternité, le cratère vide et brûlant du sexe

intouchable de la femme.

Je suis l'Initiatrice, la Révélatrice

L'Illuminatrice.

Rose mystique

Tour de David

Tour d'ivoire

Maison d'or

Etoile du matin

Araignée du soir, Salamandre du feu,

Cigogne des éclairs. Caresse de la foudre.

Caverne du futur, -- DONC

la MATRICE de tous les ARTS...

Beaucoup plus que la «Mère de Dieu»...

-- Je suis la SEVE du VIDE.

Car, la sève du vide n'est autre que le printemps perpétuel

de l'Esprit, sans cesse en avant

de lui-même.»

Ainsi donc a parlé la Protectrice d'Athènes.

* * *

La Raison ardente est PLUS que le «2 et 3 font 5». A chaque nombre elle ajoute le nano-gouffre de la différentielle d .

Elle nous jette en avant de nous-même, dans une obscurité qui n'est pas aveuglement pré-rationnel, mais double-vue surrationnelle.

Nous ne savons pas ce qu'est $\sqrt{-1}$, la «masse négative», la «matière noire», «l'énergie sombre», mais ces notions contradictoires ou mystérieuses permettent des calculs féconds, des recherches vertigineuses. Et voici que le «petit boson» illumine le coeur de l'immense matière...

La raison des sciences, comme celle de tous les arts, est, au sens profond du terme, une poésie.

Je veux dire une POIESIS.

Phlox rouge, l'hémoglobine oxygénée qui circule en nous est une flamme plus labile que toute braise-- un jaillissement du feu liquide de notre sang,
Chacun sait que la raison est éblouissante par son ETINCELLE, son flasch, -- «illumination subite»
fusée éclairante, trait de lumière,
éclair de la pensée, coup de génie,
aura divinatoire, intuition surprenante
saisie imprévue, solution immédiate
surgissement de la Vérité nue
hors du puits obscur du subconscient... REVE !

Athena *glaucoptis*° ne calcule pas, elle prend feu, elle flambe . Elle devine. Elle sait.

Ou plutôt, si elle calcule, c'est par application seconde de sa première intuition. L'Idée lui vient la nuit. Son oiseau est la chouette, insomniaque et nyctalope. Le jour venu, elle tisse sa toile...

Exemples, parmi ses protégés :

Le 18 juin, De Gaulle flashe un coup de maître contre le destin. Ensuite, il faudra voir aux tactiques.

Badinter plaide une cause perdue en attaquant la peine de mort. Sa révolte est absolue. Ensuite, pas à pas, il parviendra à faire voter l'abolition.

Breton écoute le délire d'un soldat rendu fou par la guerre, et le Surréalisme va naître.

Pasteur guérit de la rage un enfant mordu et réinvente la contamination..

Galois rédige son mémoire toute la nuit, puis il va, au petit jour, se faire tuer en duel. Il faudra près d'un siècle pour que l'on comprenne quelque chose à la Théorie des ensembles...

La «divine Émilie» a compris Newton. Alors, elle le commente et l'explique à Voltaire.

La Révolution française fut un buisson ardent d'intuitions géniales, dont la modernité a souvent échappé à ses politiciens,

encore englués dans des marécages ancestraux.

Là est le danger, -- que le feu se résorbe. La Raison ardente est une *valeur*, donc une idée fragile.

L'intuition s'est souvent pervertie en affrontant l'histoire.

«Les Chrétiens attendaient le Royaume, et ils ont eu l'Eglise.»(11)

Les marxistes attendaient des lendemains qui chantent, et ils ont eu Staline...

Bergson a décrit, avec une lucidité cruelle, la dégradation en «politique» de ce qu'il appelle la «mystique».(12) Mais cette dégradation a tout de même laissé passer jusqu'à nous des filaments de progrès...

L'histoire brûle de fièvre, ou tremble de froid.

Le progrès de l'esprit est spasmodique.

* * *

Athéna, la Raison ardente, et Aphrodite, l'Amour-fou, sont deux déesses antagonistes faites pour s'entendre, dans la synthèse surrationnelle de l'*Amor intellectualis*, fleuron de la MODERNITE.

Le feu qu'elles partagent n'est pas n'importe quelle ardeur.

Il n'est pas celui des bûchers, ni celui du «mal des ardents», ni le sinistre des incendies, des mises à sac, des bombes incendiaires et de la guerre atomique ...

Il n'est pas l'*Ignis divinus* des baptêmes archaïques. (13)

ni l'*Agni-pravesa* des suicides bouddhistes. (14)

Pas même celui que le Christ se vante d'avoir apporté sur terre.

«C'est le feu que je suis venu mettre sur la terre, et combien je désire qu'il soit déjà allumé !». (15) Les Inquisiteurs se sont fait un plaisir...

C'est un FEU NON VIOLENT.

C'est la «générosité» que Descartes place à la clé de son éthique.

La patience concentrée de Gandi ou le sourire de Mandela.

Un «feu vital». qui, étouffé, toujours renaît, comme le Phénix

dont le nid est installé
au coeur du Buisson ardent.
«Son corps pourtant, ravi par une mort vitale
s'échauffe et sa chaleur fait jaillir une flamme.
Il est lui et non-lui, le même et non le même
conquérant par la mort une vie éternelle.» (16)
-- dans l'Utopie tragique de la fin de l'Histoire.

La raison ardente maîtrise le feu dionysiaque qu'elle assimile à son rayonnement pour que les deux puissances antagonistes de la nuit féconde et du soleil dominateur soient l'une et l'autre dissoutes dans l'unité ouverte de l'Amour-révolte.
Il s'agit d'une mutation alchimique du cloaque brûlant de l'animalité. Car, l'animalité aqueuse de l'homme n'est pas rejetée ou niée par la raison ardente. Elle est transfigurée.
Du corps émane alors une pensée de l'être comme VIDE, je veux dire comme voie ouverte à la liberté créatrice, et cette pensée, dite «spirituelle», accède enfin, d'un seul souffle, au sourire devant la révolte, accomplie dans l'amour, qu'elle a «réinventé».

La création de sa propre raison par l'homme qui souffre, hésite, se trompe, rectifie, travaille, aime et déteste, ne peut être menée sans l'ardeur vitale de l'éthique en train de naître au sourire partagé d'un bonheur du corps.
Tout sourire est une lueur du regard. La lueur intime d'une ferveur charnelle devenue la transparente douceur sidérale
des yeux qui aiment.

La BONTE de l'esprit est une incandescence du coeur
Et toute chair, qui souffre plus encore qu'elle ne jouit,
suscite l'AMOUR-REVOLTE,
comme ébullition morale
la plus civilisée
de nos rapports
avec la vie.

NOTES

Dédicace

(1) «Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc en ciel.» Diderot, Sur les femmes, *Œuvres*, Pléiade, p. 956.

L'amour du vide

Pour Eurydice la morte

(1) Magritte, huile sur toile, 100/80, vers 1958.

(2) Cette séparation sera décrite ci-dessous, p. 79 sq et 158–159.

Pour l'histoire de Pia l'Erogyne, cf p. 73 à 81, 119, 148 à 159, 172 à 174.

(3) Virgile, *Géorgiques*, Livre IV, 470–480.

(4) Ibidem, 485–488.

Le Livre des insectes

(1) Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Paris, P.U.F. (rééditions), 1966.

(2) La Fontaine, *Fables*, VI, 13, Le villageois et le serpent.

(3) Victor Balthazar, *Précis de police scientifique. Éléments de médecine légale*, Paris, Baillière et fils, 1928. Pour l'histoire de Sombre, cf p. 79 et 219 à 221.

(4) Sénèque, *Lettres à Lucilius*, lettre 30.

(5) Suhrawardi d'Alep, mort en martyr, en 1191, cité dans Paul-Louis Landsberg, *Essai sur l'expérience de la mort*, éd. du Seuil, 1951, p. 100.

-- Cf. *Le livre de la Sagesse orientale*, trad. Henri Corbin, (éd. Verdier, 1986), Gallimard, 2003, et H. Corbin, *Suhrawardi d'Alep*, éd. Fata Morgana, 2001.

(6) Cf. le commentaire de ce texte dans Richard Conte, *Du sacré dans l'art actuel ?*, Paris, Klincksieck, 2008, p. 6 sq.

A vous, frères au front ridé.

(1) André Breton, «Anciennement rue de la Liberté», *Martinique charmeuse de serpents*. O.C., Pléiade, t. III, p. 409.

(2) Cf. R.P. *Le Surréalisme*, Paris, Terrail, 2001, p. 166–167.

(3) Aimé Césaire, *Cadastre*, Paris, Seuil, 1961, p. 43. Autres citations, p. 36, 40, 41–42, 45, 122.

(4) Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1983, p. 30.

(5) Antonin Artaud, *Pour en finir avec le jugement de Dieu.*, O.C., Paris, Gallimard, t. XIII, 1974, p. 84. Autres citations, p. 48, 208, 263.

(6) Lassaad Jamoussi, *Le pictural dans l'œuvre de Beckett*, Bordeaux, Sud-éditions / Presses Universitaires, 2007, dont le présent texte reprend la préface.

(7) Samuel Beckett, *Eh Joe / Dis Joe*, Paris, Aubier, 1972.

(8) Cf. *Foirades/Fizzbes*, de Jasper Jones et Samuel Beckett, Paris, Atelier Crommelynck, 1975.

(9) Césaire, *Cadastre*, op. cit., p. 47.

Le silence de la vierge avocate

(1) Pour Barbara Cassin, c'est le propre du païen (ancien et moderne) d'avoir le divin en lui, comme «le divin Ulysse». Cf. «dieux-Dieu», *Critique, Dieu*, janvier-février 2006, p. 7.

(2) Sophocle, *Antigone*, 454–456.

(3) J.P. Changeux et alii, *Fondements naturels de l'éthique*, Paris, Odile Jacob, 1993 : les neuro-sciences vont à la rencontre de la notion philosophique de choix éthique.

(4) *Avocatie Notre-Dame*, manuscrit, Bayeux, 1320. Autre citations de la Vierge Marie, p. 20–21, 59, 60, 106, 268.

(5) Homère, *Iliade*, chant XXII, 80–85.

(6) *Les raisins de la colère*, dernière page.

(7) *Primum in orbe deos fecit timor*, Pétrone, *Satyricon*, CVI.

Féminaire de la crucifixion

Holy girl

(1) “Et Abraham étendit la main et prit le couteau pour égorger son fils”.
Genèse, 22–1

Femmes en croix

- (2) Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, 3 vol., Paris, Rombaldi, 1942, t. 1, p. 85.
- (3) "Le Christ notre Pâque a été immolé. Alléluia : ainsi mangeons-le avec les azimes de pureté et de vérité. Alléluia" St-Paul, Aux Corinthiens V, 7-8. Paroles reprises à la messe.
- (4) Pierre Louys, *Aphrodite*, Paris, Fasquelle, 1915, p. 220.
- (5) Leyde, chez Pierre Vander, s.d. (début du XVI^e siècle).
- (6) Genèse, VIII, 21, *La Bible*, Pléiade, 1, p. 24. Etc...
- (7) Cf. *Tabou*, oï3/13. Les preuves de la foi, documentaire présenté par National Géographic le 8 octobre 2004.
- (8) Cf. Catalogue de l'exposition *Les Filles de Ripa*, mai-juin 2000, Paris, Gal. Beaubourg, art. "Cruauté".
- (9) Acrylique sur Isorel, avec éclats de miroir, 166/108. Cf. cat. R.P., *Miroirs du tragique*, Orangerie du musée de Sens, novembre 2004.
- (10) Nora Mitrani, *Rose au coeur violet*, Paris, Terrain-vague Losfeld, 1988, p. 24.

L'écartelée

- (1) *La recherche photographique*, n° 6, juin 1989, p. 7.
- (2) Cité par Barbara Thomson, notice des *Chants de l'extase* de Hildegard de Bingen, C.D. Deutsche Harmonia Mundi, 1994, p. 23.

Le complexe de l'écart

- 3) Voir au chapitre Erogyne Ero Zen, p.151, + note dans Erogyne- Erozen, ci-dessous, p. 176 sq.
- (4) Mallarmé, «Hérodiade», *Poésies*, Le Livre de poche, 1977, p. 3.
- (5) Rainer Maria Rilke, «Elégie de Duino», *Poésie*, Paris, Emile-Paul frères, 1942, p. 199.
- (6) Joe Bousquet, «Lettre à Albert Béguin», in *Cahiers du sud*, avril 1938.
- (7) Jean Cocteau, «Orphée», in *Le grand écart, suivi de Orphée*, Paris, Fayard-Le livre de demain, 1954, p.103. Et p.30.
- (8) in *Dictionnaire des auteurs* Laffont, col. «Bouquins».
- (9) Exode,XXII, 18.

Erzulie la double

- (1) Apocalypse de Jean, 12, 1.
- (2) Cf. «De Nuremberg à Nuremberg,» doc. de Frédéric Rossif, 1987,3.
- (3) Jean Daniel, «je me souviens», hommage à André Gorz, in *Le Monde*, 27 septembre 2007.
- (4) Cité dans Jean–Clarence Lambert, *Cobra, un art libre*, Paris, Chêne–Hachette, 1983, p. 187
- (5) Elisabeth Roudinesko, *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Seuil, 1986, t. II, p. 187.
- (6) Eliane Georges, *Voyage de la mort*, Berger–Levrault, 1982, p. 143
- (7) Figurine de cire d'André Pierre Pinson (1780).
- (8) Cf, ci–dessus, Le livre des insectes, note (5)
- (9) Epictète, *Entretiens*, I, X X V, 18. Egalement IV, X, 27. Et Marc–Aurèle, *Pensées*, V, 29.
- (10) Eluard, «Mourir», *O.C.*, Pléiade, t. I, p. 1021.
- (11) Lettre à Ménécée, in *Epicure, lettres, maximes, sentences*, trad. et commentaires de J. F. Balaudé, L.G.F. Le Livre de poche, 1994, p. 193.

Le corps délivré

Vous, la Première

- (1) Cf. R.P. Exclamations philosophiques, L'Harmattan, 2003, p. 72.
- (2) Irénée de Lyon, Gnose des Ophites, in *Adversus hæreses*, I, X X X .

Le froid de la vie

- (1) R.P. *Poèmes laconiques*, Brax, L'Atelier, 1994, Mortuaire.
- (2) Messe de l'Immaculée conception, 8 déc., Missel de Dom Gaspar Lefebvre, p. 995, -- et Proverbes, VIII, 22–25.
- (3) Yaweh ordonne à Samuel de «faire mourir hommes, femmes, enfants et nourrissons, bœufs et brebis,» etc., Samuel, 1,15, 2–3. Autres citations de Yaweh, p. 68, 114–115, 212.
- (4) En Mauritanie, où les hommes préfèrent les femmes grasses, des mères gavent leurs petites filles dès l'âge de cinq ans, et leur serrent les pieds dans des baguettes de bambou, pour les forcer à avaler. Cf. un documentaire de la série «Tabou», de National Géographique, sur «L'obésité dans le monde», diffusé le 12/01/2011. A noter qu'en Mauritanie,

l'esclavage n'a été aboli qu'en 1981, et au Niger, en 2003, sans grand effet dans la réalité...

(5) Dans toutes les religions, la «propagation de la foi» s'attaque aux enfants. Elles sont toutes marquées d'une pédophilie latente. Pour les psy, c'est une attirance pédophile d'abord inconsciente qui oriente les séminaristes vers l'Eglise catholique.

(6) Cf. *Le Monde-télévision*, 19-20 septembre 2003, p. 20. Egalement, *Le Monde*, 3 juin 2009, «De plus en plus d'enfants déracinés et abandonnés dans le monde» et «Le récits d'enfants-soldats recrutés par les tigres tamouls». -- Et *Le Monde* du 20 novembre 2009, «Les droits d'un milliard d'enfants restent bafoués.-- La persistance des mutilations sexuelles».

(7) Cf. Jean Delumeau-Yves Lequin, et alii, *Les malheurs des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France*. Paris, Larousse, 1987, p. 30-31.

(8) Cf. William Styron, *Le choix de Sophie*, trad. française, Paris, Gallimard, 1981, p.594 sq, 605, sq, et 611.

(9) Paris, P.O.L., 2002, p. 50.

(10) *Une semaine de vacances*, Paris, Flammarion, 2012.

(11) Parole de Jésus. Mathieu, 19, 13-15, Marc, 10,13-16, Luc 18, 15-17. Laissez venir à moi les petits enfants.

Autres citations de Jésus, p. 61,106-109, 113, 207-208, 212, 271.

Les trois chutes d'Icare

(1) *Genèse*, 3, VIII, 21, *Exode*, XXIX, 13, etc., *Lévitique*, I, 9, 13, 17, etc.

(2) « l'expérience océanique de fusion, d'un « retour à l'utérus », représente le contenu minimum de tout art. » Anton Ehrensweig, *The Hidden Order of Art*, (1967), *L'Ordre caché de l'art*, Paris, Gallimard, 1974, p. 162. Autres citations d'Icare, p. 264, 266.

(3) Terme anglo-saxon qui remplace le mot négatif « athée » par un vocable positif. Cf. Richard Dawkins *et alii*, cité dans « Voyage au coeur du nouvel athéisme », in *Courrier international*, n° hors série, mars-avril-mai 2007, *Au nom de Dieu, pourquoi les religions se font la guerre*, p.28.

(4) Arthur Avalon, *La puissance du serpent*. Introduction au Tantrisme, trad. Vachot, Lyon, Paul Derain, 1959, p. 237.

(5) R.P. *Poèmes laconiques*, Brax, L'Atelier, 1994.

(6) Soeren Kiekegaard, *Journal*, (I.A. 182), *Journal (extraits)*. Paris, Gallimard (Les Essais XI), 1941, p.47.

(7) Jacques Prévert, « Chanson dans le sang », *Paroles*, Paris, Gallimard, 1949, p.121.

Elle s'appelait Gloria

(1) Xavière, *La Punition*, Paris, La Table ronde, 1971, p. 22.

(2) Allusion au sort de la petite Mona, enlevée en Tunisie et prostituée dans un B.M.C, d'où elle s'échappe, et que les gendarmes ont ramenée plusieurs fois à son bordel. Cf. *La Croix* du 30 août 1953.

(3) Pour les anthropologues «l'origine de la violence humaine est difficile à expliquer» (René Girard, *Sanglantes origines*, (1987), Paris, Flammarion, 2011, Avertissement, p. XX). Disons qu'elle est animale, -- le *Néandertalien* paléolithique est encore habité par la nature cruelle des primates. Pour l'*Homo faber*, c'est une question de survie.

Quant au rite du «bouc émissaire», il n'est pas un «mécanisme générateur» des civilisations, mais un réflexe pré-rationnel de *l'Urmench*, une sclérose conservatrice des traces de la bestialité des fauves, restées présentes chez l'homme.

Les belles rencontres

La voix des femmes.

(1) C.D. *Le Mystère des voix bulgares*, Photogram Philips.

La reine de Scala

L'illienne de Sousse

(1) Baudelaire, *Petits poèmes en prose* (Le Spleen de Paris), X X X VI, p.35.

Pour l'histoire d'Illienne, cf suite, p. 183-184, 208 à 211 .

(2) *Actes d'un procès pour viol en 1612, suivi des lettres d'Artemisia Gentileschi*, Paris, Ed. des femmes, 1983. Cf. p. 22, note 1. « La torture des *sibilli* consiste à lier des lacets autour des doigts pour les serrer ensuite de plus en plus.»

(3) Pour l'expression tragique de la cruauté, cf. Artemisia Gentileschi, *Judith décapitant Holopherne*, musée des Offices, Florence. -- Autre version, musée de Naples. Cf. Berne Jouffroy, *Le dossier Caravage*, Paris, Ed. de Minuit, 1959, p. 115 sq. sur les trois versions de cette *Judith*.

(4) « ...Ma seule étoile est morte et mon luth constellé

Porte le *soleil noir* de la *Mélancolie*. »

Gérard de Nerval, El Desdichado, *Les Chimères*.

(5) Charles Péguy, "L'amour est plus rare que le génie même...Et l'amitié

est plus rare que l'amour." Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne. *Cahiers de la quinzaine*, 8ème, de la XVe série, 26 avril 1914.

L'entre-choc des amants

(1) Cf. ci-dessus, p. 73 et 76 sq.

Erogynes–Erozen

Consécration du corps

(1) Bertrand Poirot-Delpech, «Roman et péché», in *Le Monde* du 22 mai 1991. Il est évident que cette répression n'a pas cessé en 1950...

(3) Odilon Redon. cité par Breton, *Le Surréalisme et la peinture*, p. 360.

Art, aimance et cruauté

(1) Henri Michaux, Vitesse et tempo, in *Quadrum*, n°3, 1957, p. 15.

(2) Samuel Richardson, *Histoire de Clarisse Harlove*, trad. de l'abbé Prévost, 2 vol. , éd. Desjonquères 1999, t.II, p. 179 et 351.

L'art féroce de l'Eros

(1) Actes sud, 1997.

(2) Fenelon, *Correspondance*, cité p. 62.

L'amour de l'amour

(1) *L'amour fou*, p.108. -- O.C., Pléiade, t. II, p. 744.

(2) René Allendy, *L'Amour*, Paris, Denoël, 1942. -- Les trois niveaux de l'amour (manducateur/ par identification ou compensation/ puis oblatif) y sont intégrés à l'évolution de la personne.

(3) Etienne Souriau "Le mode de l'existence de l'oeuvre à faire", *Bulletin de la société française de philosophie*, n° 1, 1956, p. 5.

(4) Albert Cohen, *Belle du Seigneur*. Gallimard, 1968, p. 498.

(5) Cf. le *Rapport Hite* sur la sexualité féminine, New York, Mac Millan, 1976. Cf. également *Libération*, 13 avril 2004,

Le feu de la mort

(1) « Le pré-oedipien étant, pour les femmes, la mère, toute création féminine est nécessairement accompagnée d'homosexualité » Julia Kristeva, « La relation des femmes à la création », *Le Nouvel observateur*, 32, juin 1976, p. 41. Remarquons que la probable homosexualité latente de Pia se révèle par le choc reçu de *L'Ecartelée*, mais aussi à un âge où elle a pris ses distances vis à vis de sa mère.

Au bonheur d'Aphrodite

(1) cf. Elisabeth Badinter, La ressemblance des sexes, in *Le Monde*, 14 novembre 2001 : «La grandeur, comme l'ignominie, n'a pas de sexe.»

(2) C'est le nom du procureur qui s'est acharné contre Bill Clinton lors de l'affaire Levinski.

(3) Du grec ο *γλουτος*, le derrière, au pluriel *oi gloutoi*, les fesses, d'où *kalligloutos*, aux belles fesses. Dans la famille de η *πυγη*, qui a donné callipyge et même, chez les ethnologues, ce stéatopyge, (aux fesses grasses) que Moravia confond avec (cf. Ci-dessous Glossaire) on trouve *pugizô* « faire des obscénités » -- GLOUTE, et calligloute, méritent de se répandre à la postérité du français

(4) Collection Farnèse, musée de Naples. Cf. *L'Aigle, mademoiselle*, Lettres du Marquis de Sade, présentées par Gilbert Lély, Paris, Ed. Artigues, 1949, p. X X X II, 113 et 205 (note).

(5) Barbara Strozzi (1619–1664), Cf. C.D. *Lamenti Barocchi*, vol 1, Naxos, Early Music.

(6) Musée de Francfort.

(7) Roland Barthes, *Système de la mode*, Seuil, 1987, p. 162.

(8) Martin Heidegger, *De l'essence de la vérité*, traduction Alphonse de Wallens, Paris, Vrin, 1948, p. 87.

(9) Paul Eluard. Les dessous d'une vie. La Dame de carreau, *O.C.*, Pléiade, t. I, p. 202.

(10) Gilbert Lascault, *Figurées, défigurées*, col. 10/18, p.117.

(11) *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, 1938, p.23.

III. La Raison ardente

Repenser la pensée

Critique et création

(1) in ASTARIM, trois poèmes d'anti-naissance, Tunis, L'or du Temps, 1997, p. 17 sq.

(2) Danièle Hervieu-Léger, « Le combat perdu de l'Eglise » (« Le discours hostile de l'Eglise sur le "mariage pour tous" confirme son inadaptation aux nouvelles voies de la famille »), *Le Monde*, 13–14 janvier 2013, p. 16.

(3) Cf. notamment *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938. Bachelard décrit le progrès de notre connaissance du monde, par le

dépassement d'une série « d'obstacles épistémologiques ». Chaque dépassement s'opère par « erreurs rectifiées » (p. 10)

Urgence des rectifications

(4) Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil, 1973, p. 109 sq. – E.M. et Brigitte Kern, *Terre-patrie*, Seuil, 1993, p. 11 etc.

(5) La dissertation de Mme Sylviane Agacinski « Triste 'post humanité', (*Le Monde*, 11-12 octobre 2009) est une défense de la famille « naturelle ». Sa passion d'interdire va s'appliquer, avec une violence autoritaire, à tous les "problèmes de société" actuellement débattus.

(6) M.P. Lerebours, *Haïti et ses peintres*, Haïti, L'imprimeur II, 1989, 2 vol. , t. II, p. 237.

L'art vivant

(7) Voir ci-dessus, p. 274, Le livre des insectes, note 5.

(8) Henri Michaux, *Plume, précédé de Lointain intérieur*, Paris, Gallimard, 1938, p. 51.

De la sublimation des gouffres

(1) R.P. *ASTARIM*, Tunis, L'or du temps, 1987, p. 28.

(2) G. Bataille, «Le bleu du ciel», *O.C.*, Gallimard, t. III, 1971, p. 377.

(3) Henri Michaux, *Connaissance par les gouffres* Paris, Gallimard, 1961.

L'emprise

Melissa

(1) Jacques Lacan, Les psychoses, *Séminaire III*, ch. XIII, « Qu'est-ce qu'une femme ? », Paris, Seuil, 1981, p. 199.

(2) Pierre Vermeerch, « Le retour à la ligne », in *Folie et psychanalyse dans l'expérience surréaliste*, Nice, Z'édicions, 1992, p. 9.

(3) Jeanik Hubert, « Du réel à l'ailleurs », *Ibidem*, p. 28. La suite du texte est ; « Dans la langue, l'Autre manifeste topiquement la division du sujet qui, de sa différence, ramasse un marquage, le signifiant unaire et devient dès lors un effet de Réel. »

Théologie de l'amour-fou

(1) Cf. Thérèse d'Avila, Le Livre de la vie, chap. IX à XXI, in *Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, Oeuvres*, Pléiade, p. 46 à 132.

Vers un crime de l'armour

Lettre 1 de Cory à son avocat

- (1) Affaire Denise Labbé. Elle aimait sa fille Cathy, mais l'a tuée, en 1954, après plusieurs tentatives de meurtre. Condamnée à la réclusion perpétuelle en 1956.
- (2) Affaire Evenou. Cf *Le Monde*, 3 juin 1957. Affaire analogue à Epinay, cf. *Le Matin*, 4 février 1985.
- (3) Alligon, l'amant de Denise Labbé, a été condamné avec elle pour complicité. Il a « inspiré le meurtre ». Pour Cory, cf. p. 211,217,221,261.

L'élan vital de la révolte

Lettre 2

La leçon de Cory

- (1) Peter Sloterdijk, *Zorn und Zeit*, Colère et Temps, trad. fr., Paris, Libella / Maren Sell, 2006.
- (2) Genèse, 22, 10.
- (3) Cf. *Recherches poétiques*, n° 7, 1998, Le regard créateur.

De l'amour comme refus

- (1) *Tristan et Yseut, premières versions européennes*, Pléiade, p. 705.
- (2) Cf. R.P. «Pour un insolite permanent», in *Recherches en esthétique*, n°16, 2010.
- (3) «Le Christ notre Pâque a été immolé. Alléluia : ainsi mangeons-le avec les azymes de pureté et de vérité, Alléluia». St-Paul, *Aux Corinthiens*, V, 7-8. Paroles reprises à la messe.
- (4) «Pour en finir avec le jugement de Dieu», *O.C.* Gallimard, t. X III, p. 79.
- (5) Sanglantes origines du Christianisme ! René Girard, dans *Sanglantes origines*, ne parle pas de Jésus "rachetant les péchés du monde," bouc émissaire pour les croyants, qui jouissent d'être «sauvés» par son sacrifice. Op.cit.; p. 20, 72, 106-108, etc. Les croyants sont victimes d'un tabou devant le personnage de Jésus. Exemple typique : le *Dictionnaire des personnages*, Laffont-Bompiani, 1960, où le Christ, si souvent présent dans la littérature et tous les arts, n'a pas d'entrée...
- (6) Cf. Denis de Rougemont, op. cit., p. 46 sq.
- (7) Cf. C.D. *Traversée*, Les Colombes, El Hamaïem el Bidh. Collectif de recherche en musique, Tunis, -- n°3. Musique de Adel Bouallègue.
- (8) Stéphane Hessel, *Indignez-vous*, Montpellier, Indigène-éd., 2010. Cf. ci-dessous, «Éloge de la médecine», (10) : des indignés réactionnaires.

- (9) Luc, 23, 34.
- (10) «Père, disait-il, si tu le veux bien, écarte de moi cette coupe. Cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne", Luc, 22,42.
- (11) "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?", Marc, 15, 34.
- (12) Mathieu, 21,11–14, Marc 11,15–19, Luc,19, 45–48.
- (13) Mathieu, 5, 1–7, 29, Luc, 6, 20_40.
- (14) Mathieu,5, 21–22.
- (15) Alain Corbin, *L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir, du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Perrin, 2008, p. 293 sq et 298.
- (16) *Du Contrat social*. 1. 3. Cf. R.P. Pour une rectification poïétique de la force, in *Recherches poïétiques*, n°4, été 1996, p. 88.
- (17) (1884) Paris, éd. Costes, 1948, p. 211.

Histoire d'Io

- (1) *A ce soir*, Paris, Gallimard, 2001, p. 41.
- (2) Pascal, *Pensées* 24 (169), O.C., Pléiade, p. 1094.
- (3) Sade, *La Nouvelle Justine*, t. III, O.C., Pauvert, 1968, vol. XVII, p. 63.
- (4) Cf. R.P. *Io lourde*, Paris, Julliard, 1952, p. 79.
- (5) Cf. *Le Monde* du 12 mars 2009, p.1 et 6. La position «médiévale» de l'archevêque de Recife a été reprise, au Vatican, par le cardinal Ré, qui a émis cette contre-vérité : «L'Eglise a toujours défendu la vie.»
- (6) Ignace Meyerson, *Ecrits*,1920–1983, Paris, P.U.F., 1987.
- (7) Gaston Bachelard, *La Philosophie du non*, Paris, P.U.F., 1970, p. 137.
- (8) André Breton, Préface aux Chants de Maldoror, O.C., Pléiade, t. II, p. 987.
- (9) Vous en voulez une preuve ? Voici, au XVIIe siècle, ce que Bossuet a répondu à des Protestants : « De condamner cet état, ce serait condamner non seulement le droit des gens, où la servitude est admise, comme il paraît, par toutes les lois, mais ce serait condamner le Saint-Esprit qui ordonne aux esclaves, par la bouche de St-Paul, de demeurer en leur état et n'oblige pas les maîtres à les affranchir. » Bossuet, « Sur l'esclavage », Cinquième avertissement aux protestants sur les lettres du ministre Jurieu contre L'Histoire des variations, *Oeuvres complètes*, Paris, Didot, 1840, t. IV, p. 404.

Éloge de la médecine

- (1) La police venant, à la sortie de ce camion, arrêter les Sans-papier, ces médecins bénévoles se sont repliés dans une station du métro parisien.
- (2) Le fondateur du «scepticisme zététique» (chercheur) a écrit à la première page de ses *Hypotyposes pyrrhoniennes* : «le vrai sceptique, c'est celui qui cherche.» Cf. Jean Grenier, *Œuvres choisies de Sextus Empiricus*, Aubier, 1948, p. 157.
- (3) Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset, 2005, p. 76.
- (4) *Le Monde* du 22 novembre 2007.
- (5) Cf l'éditorial de *Libération*, 28 décembre 2002.
- (6) «O mon divin Jésus, que je sois à jamais crucifiée avec vous. O mon Jésus ! Vos plaies sont mon refuge et mon asile. O mon divin Rédempteur, placez-moi dans vos sacrées plaies.» Dom G. Lefebvre, *Missel vespéral romain*, p, 1605.
- (7) Dans un entretien télévisé de la série *Empreintes*, «Le voyage encyclopédique de Michel Serres", diffusé sur France 5 le 18 janvier 2008.
- (8) Les conclusions de la commission du Pr Sicard, contre l'euthanasie active, pour un coma entraînant une mort inconsciente, ne précisent pas si le mourant, ainsi traité, ne va pas ronfler ou gémir dans son sommeil, pendant des jours, faisant souffrir ses proches. Cf. La mort du père de Rilke : ses cris ont affolé le village pendant des semaines.
- (9) Article 1 de la «Déclaration universelle des Droits de l'homme».
- (10) *Le Monde* du 9 février 2011 a publié un manifeste du «Collectif *No Body for Sale*» violemment opposé à la pratique des «mères porteuses» considérée comme «une extension du domaine de l'aliénation », alors que plusieurs pays civilisés l'ont adoptée. Coup d'épée an l'eau ! Souvenons-nous du P.C. se raidissant contre le droit à l'avortement. Souvenons-nous de Maurice Clavel, dans le *Nouvel Obs*, n°195, août 1968, titrant «L'hostie ou le pilule» sa charge contre la contraception : elle provoquerait la partouze générale et la chute de la natalité. Il n'en fut rien. Le pessimisme devant l'humain est un critère de la droite conservatrice. et de la gauche réac. L'important ici est d'être *progressiste*. Ce n'est pas le cas de Sylviane Agacinski, épouse Jospin, dont *Le Monde* du 3 février 2013 a publié une diatribe à ce sujet. Cf. La réponse d'Irène Théry, le 10-11 février.: "La filiation doit évoluer".

Vers la raison ardente

(1) Jean, 14. 30.

(2) Charles Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, Paris, Gallimard, 58^e éd., 1943, p. 80 sq.

(3) « puisque la condamnation du Prince de ce monde est chose faite », Jean, 16.11.

(4) Martin Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* Gallimard, Les Essais VII, 1951, p. 44.

(5) Cf. *Foi et savoir*, Paris, éd. du Seuil, 2001.

(6) Le théâtre et son double, *O.C.*, Gallimard, t. IV, 1978, Préface, p. 14.

(7) Hésiode, *Théogonie*, 886, sq.

(8) Cf. ci-dessus, Les trois chutes d'Icare, note (3) *Au nom de Dieu. Pourquoi les religions se font la guerre.*

(9) Dans *Libération*, 9 octobre 2002, M. Moncef Marzouki, « président de la commission arabe des droits humains », n'émergeait pas au niveau d'une déclaration *universelle* de ces droits et restait englué dans des considérations traditionalistes locales. A noter que M. Marzouki est actuellement (2013) président de la République de Tunisie...

(10) Allusion à Michel Onfray, auteur d'un *Traité d'athéologie*, qui devient dans *Le Monde* du 7 mars 2011, contre le Pr Fryman, un missionnaire des « Lumières chrétiennes » de Mgr Vingt-trois et de Christine Boutin (Texto). Onfray refuse que soit « instrumentalisé » un enfant à naître. Mais tout enfant voulu, depuis le développement de la contraception, est l'objet d'une *intention*. Et celle de mettre au monde un enfant qui sauvera son frère d'une maladie génétique, en vaut bien une autre... Onfray et ses prêtres plaident pour le retour au hasard de la nature. Position rétrograde.

(11) Formule d'Alfred Loisy (1857–1940), prêtre catholique excommunié pour cause de «modernisme» en 1908.

(12) *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Alcan, 1932.

(13) Cf. C. M. Edsman, *Ignis divinus, le feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité : contes, légendes, mythes et rites*. Thèse de la Fac. de Lund, C.W. Gleerup, 1949, p. 168.

(14) Suicide par le feu. Cf. les *Samnyâsa-Upanishads* et, dans Edsman, op. cit., p.145 et 273 sq, la discussion sur la légitimité du suicide par le feu dans le brahmanisme, le bouddhisme et le jaïnisme. -- A noter, les

récents suicides par le feu de femmes afghanes. Cf. *Gololai, afgane, femme immolée*, documentaire présenté sur Planète le 5 mars 2008.

(15) Luc, XII, 49–53.

(16) Jean Hubaux et Maxime Leroy, *Le mythe du Phénix dans la littérature grecque et latine*. Liège–Paris, Droz, 1939. Vers 95 et 169.

Références des éléments publiés ailleurs.

p. 17 sq., reprise modifiée de ma nouvelle «Quatuor pour cordes», parue dans *Lui* en octobre 1994.

p. 28 sq, «Le livre des insectes», reprise de ma contribution au n° 14 de *Recherches en esthétique, Le Fragment*, oct. 2008.

p. 47 à 50, reprise de ma préface à Lassaad Jamoussi, *Le pictural dans l'œuvre de Bckett*, Bordeaux, Sud-éditions et presses de l'Université, 2007.

p. 113 à 121 cf. «Les trois chutes d'Icare et l'échec des utopies verticales», in *Recherches en Esthétique. Utopies*, n° 11, octobre 2005, p. 25.

p. 185–86 extraits de mon intervention «Le corps de l'esthétique», au colloque de l'ATEP, Dimensions esthétiques, arts et multi-média, Hammamet, 2009.

p. 268 (bas) quelques lignes de *lo lourde*, page 104.

ANNEXE

1. Glossaire de quelques mots rares

agnipravesa rite bouddhiste du suicide par le feu. Cf ci-dessus “Vers la raison ardente”, note (14)

altérité, du bas-latin *alteritas* (différence par altération)/ Au sens moderne = qualité de ce qui est autre. Notamment, rapport fondamental de séparation entre le Moi et l'Autre .

apérité , du latin *aperire*, ouvrir, qualité de ce qui ouvre (l'esprit), ou de ce qui est déjà ouvert. Mot employé par Alphonse de Wallens dans sa traduction de Heidegger, *De l'essence de la vérité*, p. 77.

arder, du latin *ardere*, avec ardoir et ardre, désuets depuis le XVI^e siècle, ici repris comme verbe soutien de ardent, ardeur.

boson, /de Higgs = particule infiniment petite se trouvant « comme un ange » constitutive de la matière et du cosmos /mot de franco-provençal et de dauphinois, dans le parler populaire lyonnais ancien = bel enfant (de bouse, boson petite bouse). Cf. *Le Littré de la Grand'côte*, Lyon, Académie du Gourguillon, 1894, nelle éd. 1903. La locution *A cacaboson* désigne la posture accroupie de l'enfant qui *fait*.

businer, onomatopée argotique et néologisme évoquant un business vibratile comme travail péjoratif de creusement.

comburer, du latin *comburare*, du vieux français comburir (adj. comburant), repris au XIX^e siècle dans le vocabulaire scientifique = brûler, mettre le feu à.

coprolagnie, tendance, parfois pathologique, à prendre son plaisir en manipulant des excréments. Ne pas confondre avec *coprophagie*.

Dasein, mot allemand = être là, terme qui désigne, dans la Phénoménologie, notamment chez Heidegger, le Sujet individuel comme «être au monde».

DEIWO, élargissement de la racine indo-européenne *dei* (briller), qui a désigné la «lumière du ciel» et fourni l'étymologie de *Zeus*, *dios*, *deus*, dieu.

eidétique, adj., de *eidōs*, grec. aspect extérieur d'une chose, forme du corps, idée de son apparence (Bailly), Cf *L'Œuvre picturale et les fonctions de l'apparence*, p.120.

eidolon (plur. *eidola*), en grec : simulacre, fantôme des morts. Schéma spectral d'un être vivant ou mort. Cf. les travaux du Pr. Henri Hécaen sur la latéralisation et le schéma corporel.

Einfühlung, mot allemand = intuition fusionnelle, «sympathie symbolique» permettant à la sensibilité de pénétrer dans l'intimité des êtres et des choses. Cf. Wilhem Worringer, *Abstraktion und Einfühlung*, (1910), in *L'année 1913*, éd. Klincksieck, 1973, t. 3, p. 17, avec une introduction de R.P.

érogyne, néologisme, surnom donné à une «femme de sexe» (du grec *Eros* et *Gunè*). **Erogynité**, qualité de la femme affranchie.

éthos, mot grec, = coutume (Bailly), manière de se comporter dans un lieu de vie habituel. A donné le mot *éthique*.

fourgailer, dans le parler acadien = fouiller avec insistance et brutalité, «en mettant tout sens dessus dessous».. Cf. Pascal Poirier, *Le glossaire acadien*, Moncton, 1993, index.

germiner, néologisme exprimant l'acte répétitif de la germination, plutôt que celui de germer.

Geschichte, en Allemand = histoire réelle, que l'historien racontera plus ou moins objectivement dans une *Historie*. Cf. Ignace Meyerson, *Ecrits 1920–1983*, PUF, 1987, p. 277–278.

glaucôpis, grec = aux yeux brillants et verts, épithète d'Athéna (Bailly).

gloire (+ «corps glorieux »), Cf. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, trad. par F. Lachat, Paris, éd. Louis Vivès, 1859–1873, 16 vol., t. XV, p. 414 et t. XVI, p. 1 à 338, «Traité de la résurrection. » Questions 69 et suivantes, et surtout, 77 à 85,--/ «Au milieu du XIX siècle (Baudelaire), glorieux prend le sens de "plein de splendeur", probablement d'après l'anglais 'glorious', somptueux, magnifique». *Le Robert historique* , art. Gloire.

glycophilousa, mot grec = au doux baiser (icône de la Vierge à l'enfant). Cf. K. Weitzmann, *Le grand livre des icônes*, éd. française, Paris, Kogan, 1978, p. 71 (texte), 77 (image) et 233 (glossaire).

Gobellesse, surnom donné (cf. le nazi Goebbels) à une femme qui brûle des livres.

guivre, serpent fantastique, + javelot, flèche (Cf *Dictionnaire, d'ancien français*, Larousse, 1947)

gynocrate, néologisme, désignant les femmes de pouvoir.

hubris, mot grec : violence non maîtrisée.

imago, mot latin emprunté par la psychanalyse pour désigner des personnages fantasmatiques, souvent inconscients, qui orientent nos rapports avec autrui. Cf. Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F. 1971, p. 196.

inimage, image découpée à l'intérieur d'une image-mère. Cf; *Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs*, PUF, 1982, p. 217, et R.P., Richard Conte et Jean Lancry, *Inimages*, Paris, Klincksieck, 2008.

invita, mot latin, = malgré elle. Allusion à la séparation de Titus et de Bérénice : *invitus invita demisit*.

jeu parti, (depuis le XIIe siècle) forme littéraire, parfois théâtrale, d'écriture ou d'énoncés, émis en alternance par deux ou plusieurs participants, et portant sur l'amour ou la galanterie.

kénose, du grec *kénos* vide, *kénôsis* vacuité d'un corps, avec une idée de privation.

kratos, mot grec = force du corps, domination, *kratêô* = être fort, dominer, s'emparer de. Cf. le suffixe *crate* dans autocrate, démocrate, etc. + ci-dessus *gynocrate*.

lignosité, néologisme. Qualité de ce qui est ligneux. Propre à l'essentiel du bois. Suggère une idée de rugosité.

Loa, divinité féminine, bénéfique ou maléfique, dans la religion vaudou.

logose, mot créé par Gaston Bachelard pour désigner, entre les psychoses et les démences, une fixation paranoïde de la pensée devenue fanatique. Paranoïa portant sur les croyances et les idées.

Mogadon, marque d'un médicament somnifère.

morphè, mot grec. Forme du corps. Par extension, forme structurale d'un être vivant ou d'une chose. S'oppose à *eidôs* (cf. morphologie).

nasion, concept d'anthropométrie : partie inférieure de l'os frontal,

où s'accroche, entre les deux orbites, l'os nasal. Le nasion est plus ou moins bombé selon le niveau d'évolution des primates supérieurs. Chez l'*homo sapiens*, il est plat.

O Cédar, marque d'un produit d'entretien.

ontopoïèse, terme de poïétique désignant la croissance d'un être humain, en ce qu'elle a de volontaire et d'organisé. Ne pas confondre avec *ontogenèse*.

parousie, en grec *parousia* = présence, action de se présenter, arrivée (Bailly). Réapparition.

poïétique (+ «poïétiquement») mot créé par Paul Valéry (cours du Collège de France, 1937) à partir du grec *poiésis* = création, et *poiein* = faire. -- Science et philosophie des conduites créatrices. Cf. les livres publiés par le «groupe de recherche en philosophie de l'art et de la création» du C.N.R.S. sous la direction de René Passeron, et, du même, *La naissance d'Icare, éléments de poïétique générale*, Paris, ae2cg Editions, 1996. Etc.

préhensive, adj., remplace *préhensile*, mot réservé à la zoologie (Buffont). Peu usité, selon le *Robert Historique*. Mais d'une désinence conforme à beaucoup d'adjectifs de la langue française.

rihbat, ou **ribat**, mot arabe = forteresse à la fois militaire et religieuse, placée souvent au bord de la mer pour la protection d'une médina.

sacrarium, mot latin (Cf. *Gaffiot*,) Lieu où sont réunis les objets sacrés. Le *sacrarium* de l'*érogyne* est l'ensemble de ses organes génitaux et de ses zones érogènes.

Sacrum, Os plat de la région lombaire, servant jadis à la présentation des offrandes à la divinité. "Le *sacrum* désigne ce qui appartient au monde du divin." (Le *Robert historique* p. 3348).

Schadenfreude (p.161) mot allemand. Plaisir pris à faire souffrir, (*schaden* = nuire + *Freude*, plaisir)

schise, du grec σχιζα, morceau de bois fendu, bifurcation d'une route. *Schizô*, fendre, séparer (avec une idée de violence) (Bailly). Fracture interne de la psyché. Coupure du contact avec le monde extérieur. cf. Antoine Porot, *Manuel alphabétique de psychiatrie*, p.522. (schizophrénie).

sopranée, adj., néologisme = dont la voix est portée à l'aigu en restant mélodieuse.

souloyes, du latin *solere* = avoir coutume de. Vx français *souloir* = avoir l'habitude de.

stéatopygie (p. 125), mot de pathologie. Enflure des fesses par accumulation de graisse. Du grec *stéatos*, graisse compacte (Bailly) Mot souvent confondu avec callipygie (au belles fesses), par exemple dans Moravia, *L'homme qui regarde* (Flammarion, 1986, p.42 et 45) : la Congolaise de Moravia a dû abandonner son métier de mannequin à cause de son "popotin", -- ou dans *Le Monde* du 22/11/11, p. 24. La «Vénus hottentote», longtemps exhibée dans des cirques, ne se considérait pas comme callipyge, et souffrait de son handicap.

tala (s), argot traditionnel de Normale sup. : abrégatif de «*von t-à-la-messe*".

Théotokos, = mère de Dieu (cf. référence ci-dessus, art. *glicophilousa*), titre conféré à Marie par le concile d'Ephèse en 431.

transverbérer, traverser de part en part, «d'outre en outre» (Littré, volume des suppléments).

tribôn, mot grec . Manteau de mendiant que portaient les philosophes cyniques et stoïciens.

tripalium, bas-latin : pieu (*palus*) triple, chevalet de fixation d'un cheval que l'on ferre. Ou d'un corps que l'on torture. Est à l'origine du mot travail, comme souffrance, au sens obstétrical.

trobar clus, forme de poème *fermé*, inventée par les troubadours de Provence au XIIe siècle.

Urmensch, mot allemand. = Ancêtre premier.

vibure, = vitesse, argot lycéen des années 30 du XX^e siècle.

vulgivague, mot d'étymologie latine (*vulgus*, la foule + *vagari*, errer, *vulgivagus*, vagabond) = qui erre ça et là, avec tout le monde.

Table des matières

Dédicace.....	3
L'amour du vide. <i>Le passé --mortuaire</i>.....	6
Pour Eurydice la morte.....	7
<i>Descente amoureuse dans le séjour des spectres</i>	8
Sacrifice à la musique d'un mort.....	15
<i>Le secret de l'opus 15</i>	16
Le livre des insectes.....	27
<i>Faut-il donc être morte ?</i>	28
A vous, frères au front ridé.....	38
<i>Le dernier baiser</i>	39
Le silence de la vierge avocate.....	52
<i>Contre la tyrannie, le respect des morts</i>	53
Fémnaire de la crucifixion.....	62
<i>Mourir à bras ouverts</i>	63
<i>Holy girl</i>	63
Femmes en croix	67
L'écartelée.....	72
<i>Le supplice de l'étoile</i>	74
Compexe de l'écart.....	76
Erzulie la double.....	81
<i>Pour un sourire à l'outremort</i>	82
II Le corps délivré. <i>Le présent -- érotique</i>.....	90
Vous, la Première.....	91
<i>Souviens-toi que tu as mangé ta mère</i>	92
Le froid de la vie.....	102
<i>De la naissance comme chute</i>	103
Les trois chute d'Icare.....	112
<i>Triple naissance de la Personne</i>	113

Elle s'appelait Gloria.....	122
<i>D'un dépassement de la barbarie.....</i>	123
Le corps livré.....	124
Le corps glorieux.....	129
Les belles rencontres.....	133
<i>Echos lointains du corps glorieux.....</i>	134
Le chant des femmes.....	134
Chocs de l'Intime.....	134
La reine de Scala.....	134
L'ilienne de Sousse.....	141
L'entre-choc des amants.....	148
Erogynes–Erozen.....	149
<i>L'entrée dans la vie.....</i>	150
Consécration du corps.....	150
L'épreuve d'un bel été.....	160
Cérémonie du dessin.....	161
Art, aimance et cruauté.....	163
<i>L'art, au-delà de la sensation.....</i>	163
L'art féroce de l'Erös.....	165
L'amour de l'amour.....	167
Le feu de la mort.....	171
Au bonheur d'Aphrodite.....	175
<i>Le devoir de beauté.....</i>	176
III La raison ardente. Le futur -- politique.....	187
Repenser la pensée.....	188
<i>De la raison comme oeuvre.....</i>	189
Critique et création.....	189
Urgence des rectifications.....	192
L'art vivant.....	193
De la sublimation des gouffres.....	196
<i>Voir de plus haut la vie.....</i>	197
L'emprise.....	205
<i>Ce bonheur comme prison.....</i>	206
Melissa.....	206
Théologie de l'amour fou.....	209

Vers un crime de l'amour	211
Lettre de Cory 1	211
L'élan vital de la révolte.....	217
<i>L'accomplissement révélateur.....</i>	218
Lettre de Cory 2.....	218
La leçon de Cory.....	221
De l'amour comme refus	227
<i>L'humanité commence par ses refus.....</i>	228
Histoire d'Io.....	238
<i>D'un droit au refus des diktats du corps.....</i>	239
Nécessité de l'Anti-nature.....	241
Eloge de la médecine.....	247
<i>Voici l'emblème historique de l'Amour-révolte.....</i>	249
Vers la raison ardente.....	259
<i>L'ardeur du sang est le phlox de l'esprit.....</i>	260
Notes	272
Annexe.	
Glossaire de quelques mots rares	286

Illustration

(Couverture): René Passeron, *Les Révoltées*, peinture spray sur bois, avec adjonction de pare-brise accidentés et de miroirs brisés, 125/128 cm, (2012).

